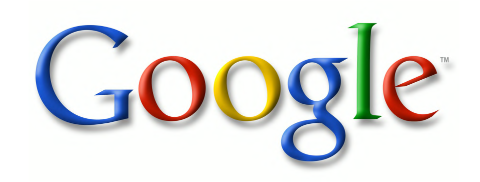
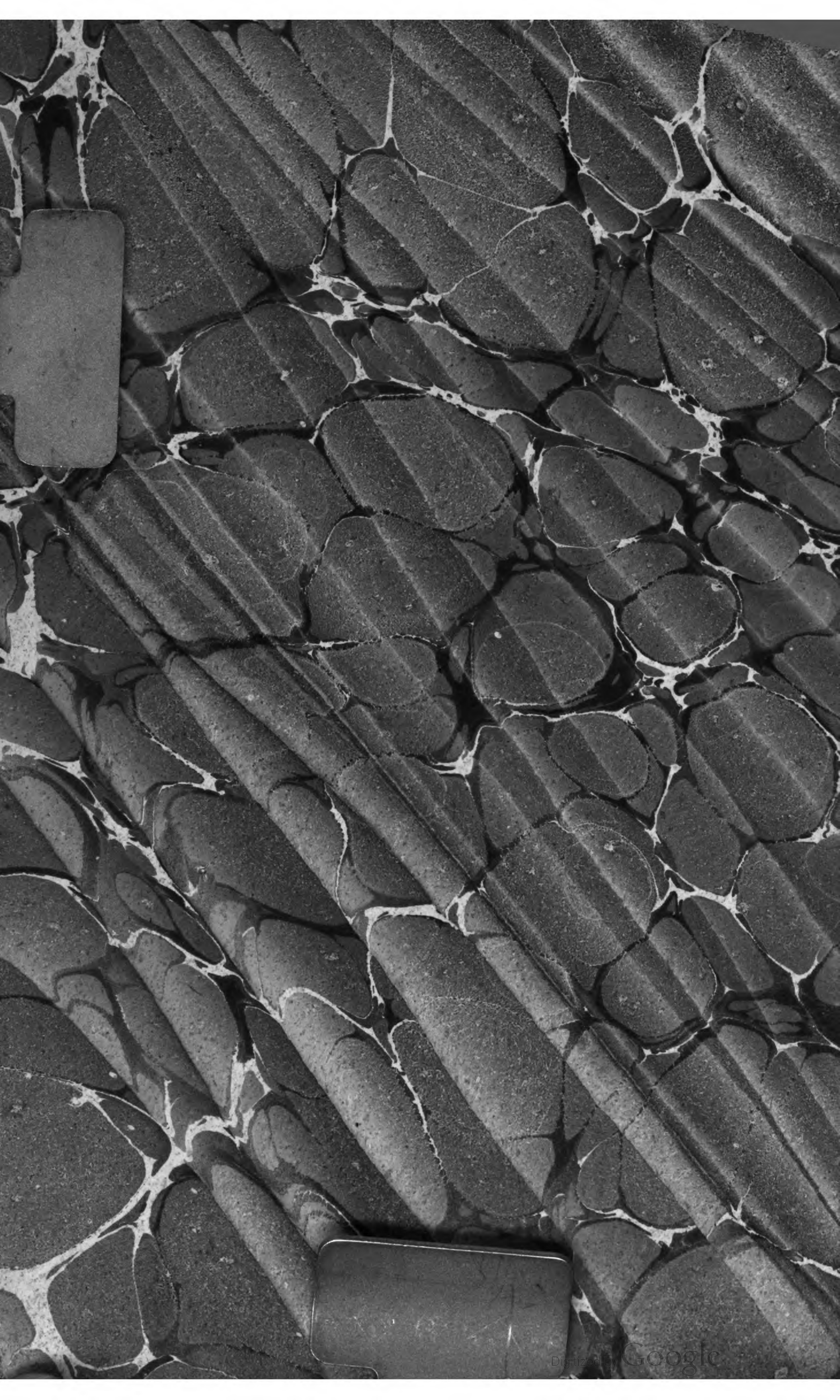
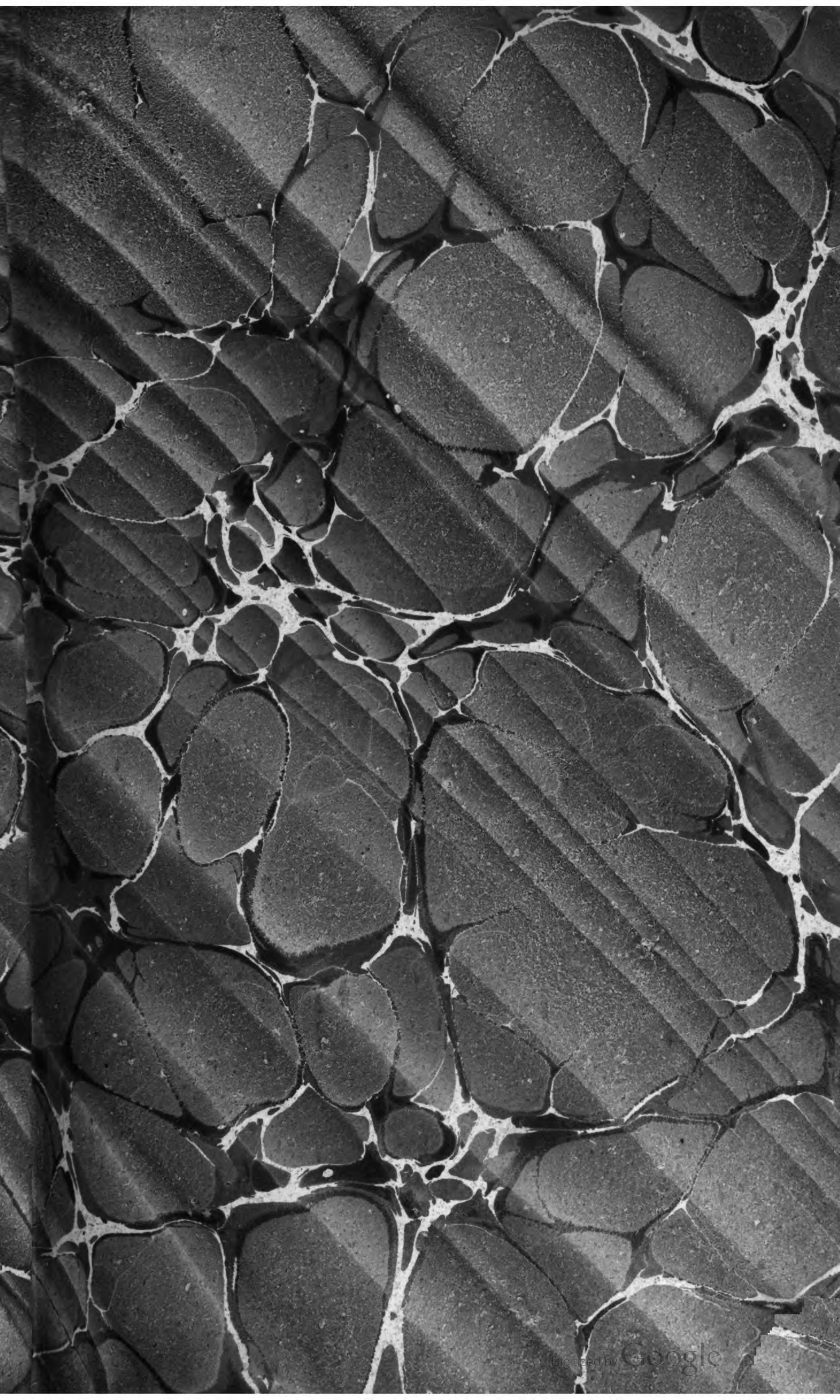








THÉATRE COMPLET

DE

SHERIDAN.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
14 BIS, RUE DE SEINE.

THÉATRE COMPLET

DE

SHERIDAN

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR SA VIE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR F. BONNET.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

M DCCC XXXI.



L'ÉCOLE

DE LA

MÉDISANCE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Drury-Lane, le 8 mai 1777.

REMARQUES.

M. Villemain, dans une notice écrite avec la grâce et l'élégance qui caractérisent son style, et insérée dans la Collection des théâtres étrangers, porte le jugement suivant sur le chef-d'œuvre de Sheridan.

« ...... Sheridan ranima ses forces : il secoua l'originalité naturelle de son esprit que par paresse il laissait languir sous de faciles imitations, et il donna la charmante comédie de *l'École de la Médisance*. Ce n'est pas que dans cette pièce, l'une des plus amusantes et les plus spirituellement comiques qu'on puisse voir, Sheridan se soit tout-à-fait corrigé de sa mauvaise habitude d'emprunter des situations et des caractères : ses deux principaux personnages, un mauvais sujet dont le cœur est excellent, et un prétendu sage qui n'est qu'un fourbe; le contraste qu'ils présentent, et le dénouement, où la candeur étourdie de l'un triomphe sur le vice adroit de l'autre, tout cela vient du célèbre roman de Fielding, et l'on reconnaît les physionomies de Tom Jones et de Blifil. Enfin, sans presser les choses rigoureusement, on peut trouver aussi dans *l'Ecole de la Médisance* une très forte imitation de notre Molière. La scène où *sir Joseph Surface* cherche à séduire par de beaux raisonnemens la femme de son ami, ressemble beaucoup à la fameuse scène de *Tartuffe :* c'est l'hypocrite philanthrope substitué à l'hypocrite religieux; et si la situation ne devient pas aussi vive, c'est apparemment pour la vraisemblance des mœurs, et parce qu'un philosophe doit toujours conserver plus de phlegme qu'un dévot.

Dans tous les cas l'emprunt est assez visible et la scène assez décisive pour que, dans l'excellente imitation que l'on a faite sur notre théâtre de la comédie de Sheridan, on ait dû rendre honneur à Molière, et pu appeler fort légitimement et intituler la pièce, *le Tartuffe de mœurs* (1). Mais que conclure de là? Le caractère du vrai talent et surtout de l'esprit n'est pas de tout imaginer par lui-même; c'est de garder au milieu de ses emprunts un tour original et libre. Sheridan avait ce mérite au plus haut degré, et nulle part il ne l'a porté plus loin : son expression, sa vivacité, son feu d'esprit est à lui; son style en prose est aussi naturellement gai que les meilleurs vers comiques de Regnard; ses bons mots sont si radicalement plaisans qu'ils peuvent se traduire, ce qui est, comme on sait, l'épreuve la plus périlleuse pour un bon mot. Enfin Sheridan a inventé quelquefois dans cette pièce, et très heureusement. La scène de la vente des tableaux de famille, le moment où le jeune prodigue, en marché avec l'usurier qui lui achète toute sa collection, s'arrête avec attendrissement devant le portrait de son vieux oncle, et trahit ainsi son bon cœur au milieu de son inconduite et de sa folie; toute cette situation, en un mot, est de la nouveauté la plus piquante, et surtout elle marque avec bien du goût le passage de la plaisanterie à l'émotion, du rire au pathétique, tel qu'il peut se placer quelquefois dans la comédie, sans mêler bizarrement des genres opposés, comme l'ont fait les Anglais, les Allemands, et nous à leur exemple.

Les critiques de Londres ont seulement reproché au chef-d'œuvre de Sheridan de ne point offrir de mœurs assez vraies et d'être plutôt une effusion de verve et de gaîté

(1) Nous indiquerons en note les passages de la pièce française qui ont été traduits ou imités de celle de Sheridan. Ce rapprochement ne saurait être sans intérêt.

qu'une peinture instructive et morale. A la bonne heure, s'ils le veulent. Mais au moins c'est une des meilleures comédies imaginables parmi les comédies qui font rire, et cette place est encore assez belle. »

Nous avons aimé mieux transcrire ici littéralement les observations de M. Villemain que d'en risquer de notre propre fonds qui assurément auraient été de beaucoup inférieures.

Il existe deux traductions de cette comédie. L'une est de M. Châteauneuf, l'autre de M. de Merville, auteur de *la Famille Glinet* et de plusieurs ouvrages dramatiques justement estimés. Je n'ai pas lu la première. La seconde est facile, élégante, en un mot digne d'un poète comique qui en traduit un autre. On y pourrait seulement signaler quelques fautes contre le sens, mais ce sont sûrement de ces erreurs

quas aut incuria fudit
Aut humana parùm cavit natura

pour lesquelles Horace et tous ceux qui écrivent demandent à bon droit l'indulgence des lecteurs.

Le chef-d'œuvre de Sheridan a été de plus fréquemment imité par les auteurs français et transporté sur notre scène. Outre la pièce du *Tartuffe de mœurs*, à laquelle il ne manque qu'un style plus correct et plus fort pour être une comédie du premier ordre, nous en avons vu récemment une imitation fort heureuse au théâtre de la Porte-Saint-Martin : j'observerai seulement que les auteurs ou *arrangeurs* avaient donné à leur pièce un titre tout-à-fait erroné; *l'Ecole du Scandale* est un contre-sens, s'il en fut jamais. Enfin le théâtre du Vaudeville nous a offert *les Deux Cousins*, de MM. P. Duport, Saint-Hilaire et Laloue. Ces trois auteurs ont, avec autant d'esprit que d'adresse, habillé

Sheridan à la française, et ce qu'ils doivent à leur propre imagination est fort bien fondu avec ce qu'ils ont traduit de l'anglais. La scène où madame Denneville (lady Teazle) répète un fragment de comédie avec Charles ne déparerait point l'ouvrage de Sheridan.

PROLOGUE.

PAR GARRICK.

Une Ecole de la médisance!... Dites-moi, je vous en prie, est-il besoin d'une école pour apprendre un art si fort en vogue aujourd'hui? Les connaisseurs sont d'avis que nous n'avons plus besoin de leçons ; on pourrait tout aussi bien nous apprendre à boire et à manger. Si des vapeurs, fruit d'une disette de scandale, s'emparaient de nos belles, qu'elles lisent les journaux; leurs mixtions puissantes guérissent merveilleusement ces indispositions. Quelle que soit votre exigence, soyez sûr qu'il y en a *quantùm sufficit.* Entendez lady Wormwood, qui aime tant à jaser, et qui met une si forte dose de sel et de poivre dans ses discours. Elle se lève à midi, après avoir passé la nuit à manier les cartes, et s'écrie en savourant à la fois le thé fort et la médisance : « Bon Dieu! que cela est rafraîchissant! Donnez-moi les journaux, Lisp... Que cela est libre et hardi ! *Hier soir lord L. a été surpris avec lady D.* Pour le mal de tête quel charmant sel volatil ! *Si mistriss B. continue à faire la coquette, nous espérons qu'elle baissera le rideau, ou nous le lèverons.* La satire est une jolie chose, ma foi... En public, chacun en dit du mal, mais à part soi, on ne peut lui refuser ses éloges. Maintenant, Lisp, lisez à votre tour... Là, à cet alinéa, à cette étoile. — Oui, Madame. — Nous conseillons à un certain lord qui vit à moins de vingt lieues de Grosvenor-Square de se tenir sur ses gardes; car s'il trouve lady Wormwood complaisante (1).... — Ah! le misérable, c'est moi

(1) Dans l'anglais le poète joue sur le mot *wormwod*, qui veut dire *absinthe*. Cette plaisanterie devait nécessairement disparaître dans la traduction.

qu'il désigne ! Jetez cela dans le feu, et que ce vilain papier ne passe plus ma porte ! »

C'est ainsi que nous rions sur le compte de nos amis, et que nous nous plaignons cruellement du trait qui nous atteint. Pour apprendre à devenir sensibles, il nous faut souffrir nous-mêmes. Notre jeune poète est-il donc assez jeune pour croire qu'il puisse arrêter le torrent de la calomnie? connaît-il assez peu le monde et son train? Hélas! le diable est plutôt levé que couché. Le monstre est si prompt et si fort qu'il n'y a pas moyen de le bâillonner. Coupez la tête de la calomnie; sa langue remuera encore.

Fier des sourires que vous avez bien voulu lui accorder déjà, notre jeune Don Quichotte se remet en route : pour vous témoigner sa reconnaissance, il tire sa plume et va chercher cette hydre jusque dans son antre. Pour conquérir vos applaudissemens, il braverait tous les périls : il combattra, c'est-à-dire il écrira, en véritable *cavalliero*, jusqu'à ce que la dernière goutte de son sang, c'est-à-dire de son encre, ait coulé pour vous.

PERSONNAGES.

SIR PETER TEAZLE (1).
SIR OLIVIER SURFACE, oncle de Joseph et de Charles.
JOSEPH SURFACE (2), hypocrite philanthrope.
CHARLES, frère de Joseph, jeune libertin.
CRABTREE (3), } libellistes.
SIR BENJAMIN BACKBITE (4), son neveu, } libellistes.
ROWLEY, vieux domestique de la famille Surface.
MOISE, juif.
SNAKE (5), intrigant.
TRIP (6), domestique de Charles.
CARELESS (7), } amis de Charles.
SIR HENRY BUMPER (8), } amis de Charles.
LADY TEAZLE.
MARIA, pupille de sir Peter.
LADY SNEERWELL (9), veuve.
MISTRISS CANDOUR (10).

La scène est à Londres.

(1) *To teaze*, importuner, tracasser.
(2) Surface, extérieur, superficie.
(3) Arbre dont le fruit est acre et sauvage.
(4) *To backbite*, mordre par derrière, calomnier.
(5) Serpent.
(6) Croc-en-jambe, friponnerie.
(7) Sans souci.
(8) Rasade, rouge-bord.
(9) *To sneer*, railler, *well* bien.
(10) Candeur, simplicité.

L'ÉCOLE

DE LA

MÉDISANCE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est chez lady Sneerwell.

LADY SNEERWELL, *à sa toilette;* SNAKE, *prenant du chocolat.*

LADY SNEERWELL, Vous dites, monsieur Snake, que les paragraphes ont tous été insérés ?

SNAKE. Oui, Madame, et comme je les ai copiés moi-même en déguisant mon écriture, ils ne pourront éveiller aucun soupçon chez les parties intéressées.

LADY SNEERWELL. Avez-vous répandu le bruit de l'intrigue de lady Brittle (1) avec le capitaine Boastall (2) ?

SNAKE. Cela est en aussi bon train que vous pouvez le désirer. Dans le cours ordinaire des choses, ce bruit doit venir aux oreilles de mistriss Clacket en moins de vingt-quatre

(1) Fragile. — (2) Qui se vante de tout.

heures, et alors vous savez que l'affaire est comme faite.

LADY SNEERWELL. Oui, mistriss Clacket a un assez joli talent, et passablement d'adresse.

SNAKE. C'est vrai, Madame, et elle a été assez heureuse dans son temps. A ma connaissance elle a fait rompre six mariages, et déshériter trois fils de famille; elle a causé l'enlevement de quatre femmes, la réclusion d'un pareil nombre, neuf séparations de biens et deux divorces. Je l'ai même surprise quelquefois révélant un tête-à-tête dans le *Town* et le *Country magazine* (1), lorsque les deux parties ne s'étaient jamais vues de leur vie.

LADY SNEERWELL. Elle a sans doute du talent, mais sa manière est trop grossière.

SNAKE. C'est très vrai. Elle trace généralement bien un plan, elle a la langue fort dégagée, et l'invention très hardie; mais son coloris est trop sombre, et son dessin trop extravagant. Elle manque de cette délicatesse de touche, de ce moëlleux qui caractérise vos railleries, Madame.

LADY SNEERWELL. Vous me flattez, Snake.

SNAKE. Nullement. Tout le monde tombe d'accord que lady Sneerwell fait plus avec un seul mot, un seul regard, que mille autres avec les détails les plus travaillés, même lorsqu'il leur arrive d'avoir un peu de vérité de leur côté.

LADY SNEERWELL. Oui, mon cher Snake, et je ne suis pas assez hypocrite pour nier la satisfaction que je goûte à voir le succès de mes efforts. Blessée moi-même dans ma jeunesse par la langue venimeuse de la calomnie, j'avoue que depuis je n'ai pas eu de plus grand plaisir que de rabaisser les autres au niveau de ma réputation injuriée.

SNAKE. Rien de plus naturel... Mais, lady Sneerwell, vous m'avez dernièrement employé dans une affaire où j'ai peine, je l'avoue, à deviner vos motifs.

(1) Journaux de ce temps.

LADY SNEERWELL. Vous voulez sans doute parler de ma conduite envers mon voisin sir Peter Teazle et sa famille.

SNAKE. Précisément. Voici deux jeunes gens à qui sir Peter a servi de tuteur depuis la mort de leur père : l'aîné possède le caractère le plus aimable, et tout le monde en dit du bien ; le cadet est le jeune homme le plus dissipé et le plus extravagant du royaume, sans amis, sans réputation. Le premier est ouvertement un de vos admirateurs, Madame, et en apparence votre favori. Le second est attaché à Maria, la pupille de sir Peter, et en est évidemment aimé. Dans cet état de choses, je ne puis m'expliquer pourquoi vous, Madame, veuve d'un chevalier de la Cité, possédant un joli douaire, vous n'encouragez pas la passion d'un homme aussi bien famé et aussi riche en espérances que M. Surface; et je m'explique bien moins encore pourquoi vous paraissez si ardente à détruire l'attachement mutuel qui lie son frère Charles et Maria.

LADY SNEERWELL. Pour tout vous expliquer d'un seul mot, je vous dirai donc que l'amour n'est pour rien dans les rapports qui existent entre M. Surface et moi.

SNAKE. En vérité!...

LADY SNEERWELL. Il n'a d'attachement réel que pour Maria ou pour sa fortune; mais s'apercevant qu'il avait dans son frère un rival favorisé, il a été obligé de masquer ses prétentions et de réclamer mon assistance.

SNAKE. Mais je me demande pourquoi vous vous intéressez à son succès.

LADY SNEERWELL. Que vous êtes stupide! Ne pouvez-vous donc soupçonner la faiblesse que la honte m'a forcée de vous cacher jusqu'à ce jour? Faut-il avouer que Charles, ce libertin, cet extravagant, dont la fortune et la réputation ont péri dans une même faillite, est l'homme qui me rend si inquiète et si malicieuse et pour la possession duquel je sacrifierais toute chose.

SNAKE. Maintenant votre conduite me paraît conséquente; mais qui vous a rendus, M. Surface et vous, confidens si intimes l'un de l'autre?

LADY SNEERWELL. Notre intérêt mutuel. Je le connais à fonds depuis long-temps; je sais qu'il est artificieux, égoïste, méchant: en un mot c'est un coquin à beaux sentimens (1). Auprès de sir Peter et de toutes ses connaissances, il passe pour un modèle de prudence, de bon sens et de charité...

SNAKE. Oui, sir Peter proteste qu'il n'a pas son égal dans toute l'Angleterre, et par-dessus tout il le vante comme un homme plein de sentiment.

LADY SNEERWELL. A l'aide de son sentiment et de son hypocrisie, il a amené sir Peter à favoriser ses vues sur Maria, tandis que le pauvre Charles n'a pas un seul ami dans la maison.. j'ai peur cependant qu'il n'en ait un puissant dans le cœur de Maria, et c'est de ce côté que nous devons diriger nos batteries.

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE, *puis* JOSEPH SURFACE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Surface!

LADY SNEERWELL. Faites entrer. Il vient presque toujours à cette heure-ci: je ne suis pas surprise qu'on me le donne pour amant.

JOSEPH, *entrant*. Ma chère lady Sneerwell, comment vous portez-vous aujourd'hui? Monsieur Snake, votre très humble.

LADY SNEERWELL. Snake me raillait tout à l'heure sur notre attachement réciproque; mais je l'ai instruit de nos vues réelles. Vous savez combien il nous a été utile. Croyez-moi, notre confiance n'est pas mal placée.

(1) C'est ce personnage que Chéron a appelé le Tartuffe de mœurs.

JOSEPH. Madame, il m'est impossible de soupçonner un homme qui a autant de sensibilité et de discernement que M. Snake.

LADY SNEERWELL. C'est bon, c'est bon; point de complimens en ce moment! Dites-moi quand vous avez vu Maria, votre maîtresse, ou plutôt, ce qui me touche de plus près, votre frère?

JOSEPH. Je ne les ai aperçus ni l'un ni l'autre depuis que je vous ai quittée. Mais je puis vous assurer qu'ils ne se voient jamais. Quelques-unes de vos histoires ont produit un bon effet sur Maria.

LADY SNEERWELL. Ah! mon cher Snake, tout le mérite de cette affaire vous revient. (*à Joseph.*) Mais les embarras de votre frère augmentent-ils?

JOSEPH. A chaque instant. On m'a dit qu'il y a eu hier chez lui une nouvelle saisie. En un mot, sa dissipation et son extravagance sont au-delà de tout ce que j'ai jamais vu dans ce genre.

LADY SNEERWELL. Pauvre Charles!

JOSEPH. Vous avez raison, Madame! Malgré ses vices on ne peut s'empêcher de le plaindre. Pauvre Charles! Assurément je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de lui rendre quelque service important; car l'homme qui n'est pas sensible aux malheurs d'un frère, même lorsque celui-ci se les est attirés par son inconduite, mérite....

LADY SNEERWELL. Oh! bon Dieu! vous allez faire de la morale: vous oubliez que vous êtes entre amis.

JOSEPH. C'est, ma foi! vrai: je garderai cette sentence pour ma prochaine entrevue avec sir Peter. Toutefois c'est réellement une charité d'arracher Maria à un libertin qui, s'il peut encore revenir à la raison, n'y sera rappelé que par une personne aussi judicieuse et aussi accomplie que vous, Madame.

SNAKE. Je crois, lady Sneerwell, que voici de la compagnie

qui vous vient : je vais aller copier la lettre dont je vous ai parlé. Monsieur Surface, votre très humble serviteur.

SCÈNE III.

LADY SNEERWELL, JOSEPH.

JOSEPH, *à Snake qui sort.* Monsieur, votre tout dévoué. Je suis fâché, lady Sneerwell, que vous ayez donné quelque confiance à cet homme-là.

LADY SNEERWELL. Et pourquoi ?

JOSEPH. J'ai découvert depuis peu qu'il avait de fréquentes conférences avec le vieux Rowley qui était jadis l'intendant de mon père et qui, vous le savez, n'a jamais été de mes amis.

LADY SNEERWELL. Et vous croyez qu'il vous trahirait?

JOSEPH. Cela se pourrait fort bien. Croyez-moi, lady Sneerwell, ce drôle n'a seulement pas assez de vertu pour être fidèle à ses vilaines actions... Ah ! voici Maria.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MARIA.

LADY SNEERWELL. Maria, ma chère, comment cela va-t-il? Qu'avez-vous donc?

MARIA. Mon insupportable adorateur, sir Benjamin Backbite, vient d'entrer chez mon tuteur avec son odieux oncle, Crabtree. Je me suis dérobée et je suis accourue ici pour éviter leur visite.

LADY SNEERWELL. Voilà tout ?

JOSEPH. Si mon frère Charles eût été de la partie, peut-être n'eussiez-vous pas été si alarmée.

LADY SNEERWELL. Allons, vous êtes trop sévère. La vérité, j'en suis sûre, est que Maria savait que vous étiez ici.

Mais, ma chère, qu'a donc fait sir Benjamin Backbite pour que vous l'évitiez ainsi?

MARIA. Oh! il n'a rien fait : c'est à cause de ce qu'il a dit que je le fuis. Sa conversation est une satire perpétuelle sur toutes ses connaissances.

JOSEPH. C'est vrai, et le pis de tout c'est qu'il n'y a aucun avantage à ne pas le connaître, car il médira d'un étranger tout aussi bien que de son meilleur ami. Son oncle ne vaut pas mieux que lui.

LADY SNEERWELL. Il faut avoir de l'indulgence. Sir Benjamin est bel esprit et poète.

MARIA. Pour ma part, j'avoue que l'esprit perd tout son mérite auprès de moi, quand je le vois en compagnie avec la malice. Qu'en pensez-vous, monsieur Surface?

JOSEPH. Vous avez raison, Madame; rire d'un trait qui déchire le cœur de notre prochain, c'est se rendre principal auteur de cette blessure.

LADY SNEERWELL. Bah! on ne saurait avoir d'esprit sans un peu de malice La malice, dans une bonne plaisanterie, est le trait qui la fait retenir. Quelle est votre opinion, monsieur Surface?

JOSEPH. Assurément, Madame, je pense que là où l'esprit de raillerie est supprimé, la conversation semblera toujours monotone et stupide.

MARIA. Je n'examinerai pas jusqu'à quel point la médisance peut être tolérée dans notre sexe. Mais dans un homme elle est, je le soutiens, toujours méprisable. L'amour-propre, l'envie, la rivalité et mille autres motifs nous poussent à nous déprécier les unes les autres; mais pour mordre son prochain il faut qu'un homme ait nécessairement la poltronnerie d'une femme.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, mistriss Candour est en bas, et, si vous êtes visible, elle quittera sa voiture.

LADY SNEERWELL. Priez-la d'entrer.

(*Le domestique sort.*)

LADY SNEERWELL. Maria, voici une personne à votre goût; car bien que mistriss Candour soit un peu bavarde, chacun la proclame une femme excellente, pleine de bienveillance.

MARIA. Oui, avec sa grossière affectation de bonté et de bienveillance elle fait plus de mal que la méchanceté directe du vieux Crabtree.

JOSEPH. C'est, ma foi! vrai. Lorsque j'entends le torrent de la calomnie se déchaîner contre mes amis, je ne les crois jamais autant en danger que lorsque Mistriss Candour entreprend leur défense.

LADY SNEERWELL. Chut! la voici!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; MISTRISS CANDOUR.

MISTRISS CANDOUR. Ma chère lady Sneerwell, comment vous êtes-vous portée depuis un siècle? Monsieur Surface, que savez-vous de nouveau?... Mais pourquoi faire cette question?... on n'entend rien que de la médisance.

JOSEPH. En effet, Madame.

MISTRISS CANDOUR. Oh! Maria, mon enfant! vous avez donc rompu tout-à-fait avec Charles? Son extravagance, je présume.... La ville ne parle pas d'autre chose...

MARIA. Je suis fâchée, Madame, que la ville ait si peu d'occupations.

MISTRISS CANDOUR. C'est vrai, c'est vrai, mon enfant : mais on ne peut retenir les langues des gens. J'avoue que cette nouvelle m'a fort affligée ; je l'ai été aussi d'apprendre par la même voie que votre tuteur et sa femme ne vivent plus ensemble aussi bien qu'on pourrait le désirer...

MARIA. Le monde est bien impertinent de se mêler de ces sortes d'affaires.

MISTRISS CANDOUR. C'est très vrai, mon enfant: mais que voulez-vous? le monde parle : on ne peut pas empêcher cela. Pas plus tard qu'hier, par exemple, on m'a dit que miss Gadabout (1) s'était enfuie avec sir Filigree Flirt (2)... Mais, bon Dieu ! il ne faut pas faire attention à ce qu'on dit.... quoique, à dire vrai, je tienne cette nouvelle d'une personne très sûre...

MARIA. De tels discours sont tout-à-fait calomnieux !...

MISTRISS CANDOUR. Sans doute, mon enfant: c'est honteux, honteux. Mais le monde est si méchant, personne ne lui échappe. Par exemple, qui est-ce qui pourrait soupçonner votre amie miss Prim (3) d'une inconséquence? Eh bien ! telle est la malignité humaine, qu'on prétend que son oncle l'a surprise la semaine dernière au moment où elle montait dans la diligence d'York avec son maître de danse.

MARIA. Je répondrais que ce bruit est sans fondement.

MISTRISS CANDOUR. Sans aucun fondement, j'en suis sûre ; il n'y en a pas davantage probablement dans l'histoire qu'on a contée le mois dernier de l'affaire de mistriss Festino avec le colonel Cassino ; quoique, à dire vrai, cela n'ait jamais été bien éclairci.

JOSEPH. La licence d'invention que certaines gens se donnent, est révoltante, en vérité.

MARIA. Vous avez raison ; mais, selon moi, ceux qui col-

(1) *To gad about*, roder çà et là. — (2) Sémillant, fringant.
(3) Grimacière, coquette, tirée à quatre épingles.

portent de pareils bruits, sont également coupables.

MISTRISS CANDOUR. Assurément, ils le sont; les rapporteurs ne valent pas mieux que les menteurs; c'est une vieille remarque et elle est très juste. Mais comme je vous disais, que voulez-vous faire à cela? comment voulez-vons empêcher les gens de parler? Mistriss Clacket m'assurait, aujourd'hui même, que M. et mistriss Honeymoon (1) étaient enfin réellement mari et femme comme le reste de leurs connaissances; elle donnait aussi à entendre qu'une certaine veuve, qui demeure dans la rue à côté, était délivrée de son hydropisie et avait recouvré sa taille d'une manière miraculeuse; et mistriss Tattle (2), qui se trouvait là, prétendait que lord Buffalo avait découvert sa femme dans une maison de peu de renom, et que sir Boquet et Tom Saunter (3) devaient se rendre sur le terrain par suite d'un outrage semblable... Croyez-vous que j'irai redire de pareilles choses? Non, non; les rapporteurs, je le répète, ne valent pas mieux que les menteurs.

JOSEPH. Ah! mistriss Candour, si tout le monde avait votre indulgence et votre bon naturel....

MISTRISS CANDOUR. J'avoue, monsieur Surface, que je ne puis pas souffrir qu'on attaque les gens derrière leur dos, et quand il circule de vilains bruits sur mes connaissances, j'aime à croire ce qui est le moins fâcheux. A propos, j'espère qu'il n'est pas vrai que votre frère soit tout-à-fait ruiné.

JOSEPH. J'ai peur, Madame, que ses affaires ne soient en fort mauvais état.

MISTRISS CANDOUR. Je l'avais entendu dire... mais conseillez-lui de ne pas se laisser abattre... presque tout le monde est dans la même position.... Lord Spingle, sir Thomas Splint, le capitaine Quinze et M. Nicket, ont tous

(1) Lune de miel. — (2) *To tattle*, babiller. — (3) *To saunter*, flaner.

sauté cette semaine, à ce qu'on dit. Si Charles est ruiné, il verra que la moitié de ses connaissances l'est aussi, et vous savez que c'est une consolation.

JOSEPH. Assurément, Madame, et une fort grande.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *puis* CRABTREE ET SIR BENJAMIN.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Crabtree et sir Benjamin Backbite.

LADY SNEERWELL. Maria, vous voyez que votre adorateur vous poursuit; décidément, vous ne pouvez échapper.

CRABTREE. Lady Sneerwell, je vous baise les mains; mistriss Candour, je ne crois pas que vous connaissiez encore mon neveu, sir Benjamin Backbite?.... Ma foi, Madame, il a un esprit charmant et fait de très jolis vers, n'est-ce pas, lady Sneerwell?

SIR BENJAMIN. Oh! fi, mon oncle!...

CRABTREE. Non, c'est la vérité... je défie le meilleur versificateur du royaume de tourner un rebus ou une charade mieux que lui. Madame connaît-elle l'épigramme qu'il a faite la semaine dernière sur les plumes de lady Frizzle, qui avaient pris feu? Allons, Benjamin, dites-nous-la, ou bien répétez-nous cette charade que vous fîtes impromptu hier soir, au cercle de mistriss Drowzy (1)... Votre premier est un poisson, votre second est un grand marin, et....

SIR BENJAMIN. Ah! mon oncle, de grâce....

LADY SNEERWELL. Je suis étonnée, sir Benjamin, que vous n'ayez jamais rien publié.

SIR BENJAMIN. A dire vrai, Madame, c'est bien vulgaire

(1) Assoupie, endormie.

de se faire imprimer; d'ailleurs, comme mes petites productions sont pour la plupart des libelles ou des satires contre des particuliers, je vois qu'elles ont plus de débit, si l'on en donne confidemment des copies aux amis des personnes attaquées. Cependant, j'ai quelques élégies amoureuses que je compte offrir au public, si mademoiselle Maria daigne les honorer d'un regard.

CRABTREE. De par le ciel, Madame, elles vous immortaliseront. Vous passerez à la postérité comme la Laure de Pétrarque, et la Sacharissa de Waller (1).

SIR BENJAMIN. Oui, Madame, je pense qu'elles vous plairont quand vous les verrez imprimées sur un beau papier in-quarto, où le texte figurera au milieu des énormes marges, comme un petit ruisseau dans une vaste prairie. Parbleu, il n'y aura jamais rien eu de plus galant dans ce genre.

CRABTREE. J'en suis sûr... Mais à propos, Mesdames, savez-vous les nouvelles?...

MISTRISS CANDOUR. Quoi! voulez-vous parler de l'histoire de.....

CRABTREE. Non, Madame, ce n'est pas cela; miss Nicely va épouser son laquais.

MISTRISS CANDOUR. Impossible!

CRABTREE. Demandez à sir Benjamin.

SIR BENJAMIN. Rien de plus vrai, Madame; tout est arrêté, et les livrées de la noce sont commandées.

(1) Poète anglais du XVIIe siècle : sous le nom de Sacharissa, il chantait la charmante Dorothée Sydney Leicester pour laquelle il poussa d'inutiles soupirs. Son chef-d'œuvre est le panégyrique de Cromwell. Lorsque Charles fut remonté sur le trône, Waller fit aussi le panégyrique de ce monarque. Celui-ci lui dit un jour, à propos de ces derniers vers : « *Waller, cela est beau, mais ne vaut pas le panégyrique de Cromwell. — Sire, répondit l'auteur, nous autres poètes, nous réussissons toujours mieux dans la fiction que dans la vérité.*

CRABTREE. Oui, et l'on assure qu'il y avait des raisons impérieuses pour se presser.

LADY SNEERWELL. On m'avait déjà dit un mot de cette affaire.

MISTRISS CANDOUR. Cela ne peut pas être, et je m'étonne qu'on puisse croire à une pareille histoire sur le compte d'une personne aussi sage que miss Nicely.

SIR BENJAMIN. Bon Dieu, Madame, voilà précisément pourquoi on l'a crue tout d'abord ; elle a toujours été si prudente, si réservée, que chacun était sûr d'avance qu'il y avait au fond quelque raison pour cela.

MISTRISS CANDOUR. Une histoire de ce genre n'est pas moins fatale à la bonne renommée d'une femme aussi circonspecte, qu'une fièvre aux constitutions les plus vigoureuses. Mais il y a une sorte de réputation faible et malingre qui survivrait à celle de cent prudes robustes.

SIR BENJAMIN. C'est vrai, Madame, de même qu'il y a des valétudinaires en fait de tempérament, nous en avons en fait de réputation, lesquels, ayant la conscience de leur propre faiblesse, évitent le moindre souffle d'air, et suppléent par les soins et les précautions à leur manque de consistance.

MISTRISS CANDOUR. Fort bien ; mais néanmoins on peut s'y tromper; vous savez, sir Benjamin, que des circonstances très futiles donnent souvent lieu aux bruits les plus injurieux.

CRABTREE. Je vous en donne ma parole, Madame. Avez-vous entendu raconter comment miss Piper perdit à la fois son amant et sa réputation, à Tunbridge, l'été dernier? Sir Benjamin, vous vous en souvenez?

SIR BENJAMIN. Oui, certainement, la chose la plus drôle.....

LADY SNEERWELL. Qu'est-ce donc, de grâce?

CRABTREE. Un soir, à l'assemblée de lady Spadille, la

conversation vient à tomber sur la difficulté d'obtenir dans ce pays la reproduction des brebis de la Nouvelle-Ecosse. J'en ai cependant vu des exemples, dit une jeune dame de la société, car miss Letitia Piper, ma cousine germaine, a une de ces brebis qui lui a donné deux jumeaux (1). — Comment, s'écrie la vieille douairière, lady Dundizzy (qui, vous le savez tous, est sourde comme un pot), miss Piper vient d'avoir deux jumeaux! Ce quiproquo, comme vous pouvez croire, fait partir toute la compagnie d'un long éclat de rire. Le lendemain on répéta partout, et en peu de jours on crut généralement que miss Letitia Piper était accouchée d'un beau garçon et d'une jolie fille.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah!

CRABTREE. En moins d'une semaine, il se trouva des gens qui nommaient le père, et la ferme où les marmots étaient en nourrice.

LADY SNEERWELL. C'est fort extraordinaire, en vérité.

CRABTREE. C'est positif, je vous l'assure.... Ah! monsieur Surface, est-il vrai que votre oncle, sir Olivier, va venir?

JOSEPH. Non pas, que je sache.

CRABTREE. Il est resté long-temps aux Indes. Vous devez vous le rappeler à peine. Mauvaise nouvelle à son retour! la conduite de votre frère.....

JOSEPH. J'espère qu'aucune langue officieuse n'a encore prévenu sir Olivier contre lui. Charles peut se réformer.

SIR BENJAMIN. Sans doute, il le peut. Quant à moi, je ne l'ai jamais cru aussi dépourvu de principes qu'on le dit; et quoiqu'il ait perdu tous ses amis parmi les Chrétiens, on assure que personne n'est en meilleure odeur parmi les Juifs.

CRABTREE. Vous avez, parbleu, raison, mon neveu. Si

(1) *Twins*. Ce mot en anglais s'applique aux animaux comme aux hommes.

la vieille juiverie formait un arrondissement, je crois que Charles en serait l'alderman : personne ne jouit par là d'une plus grande popularité. Il paie autant d'intérêts que la tontine irlandaise; et toutes les fois qu'il tombe malade, on fait des prières pour son rétablissement dans toutes les synagogues.

SIR BENJAMIN. Personne ne vit avec plus de magnificence. On dit que, quand il donne à dîner à ses amis, il se met à table avec une douzaine de ses cautions, il a une vingtaine de fournisseurs dans l'anti-chambre, et chaque convive a un huissier derrière sa chaise.

JOSEPH. Cela peut être fort amusant pour vous, Messieurs; mais vous montrez peu d'égards pour la sensibilité d'un frère.

MARIA, *à part*. Leur malice est intolérable. (*Haut.*) Lady Sneerwell, je vous souhaite le bonjour, je ne me sens pas bien. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *hors Maria*.

MISTRISS CANDOUR. Ah! ma chère, comme elle change de couleur!

LADY SNEERWELL. Mistriss Candour, suivez-la; elle peut avoir besoin de secours.

MISTRISS CANDOUR. De tout mon cœur, Madame. Pauvre enfant! qui sait dans quelle situation elle peut être?.....

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté mistriss Candour*.

LADY SNEERWELL. Oh! ce n'est rien; seulement elle n'a pu entendre censurer Charles. Malgré leur rupture....

SIR BENJAMIN. Le penchant de la jeune personne est évident.

CRABTREE. Mais, Benjamin, il ne faut pas pour cela renoncer à vos prétentions. Suivez-la, égayez-la. Répétez-lui quelques-uns de vos vers. Allez, je vous seconderai.

SIR BENJAMIN. Monsieur Surface, je n'ai pas eu l'intention de vous blesser; mais soyez sûr que votre frère est entièrement perdu.

CRABTREE. Aussi perdu qu'aucun homme l'ait jamais été.. Il ne peut trouver une guinée.

SIR BENJAMIN. Tout ce qui était meuble chez lui est vendu; on me l'a assuré.

CRABTREE. J'ai vu quelqu'un qui lui a fait visite. Il n'a de reste que des bouteilles vides qu'on a négligées, et des portraits de famille qui, je crois, sont scellés dans la boiserie.

SIR BENJAMIN. Je m'afflige aussi de ce qu'il court des bruits fâcheux sur son compte. (*Il va pour sortir.*)

CRABTREE. Oh! il a fait des choses très basses, c'est sûr. (*Il suit sir Benjamin.*)

SIR BENJAMIN, *revenant.* Mais comme il est votre frère...

CRABTREE, *revenant.* Nous vous dirons le reste à la première occasion. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE X.

LADY SNEERWELL, JOSEPH.

LADY SNEERWELL. Ah! ah! Il est bien dur pour eux d'abandonner quelqu'un sans avoir épuisé tout le mal qu'on peut dire sur son compte.

JOSEPH. Je crois que leurs propos médisans ne vous plaisaient pas plus qu'à Maria.

LADY SNEERWELL. J'ai peur que ses affections ne soient plus captivées que nous ne l'imaginions. Mais toute la fa-

mille doit se réunir ici ce soir. Dînez avec moi, puisque vous voilà tout porté; nous pourrons l'observer plus à l'aise. En attendant, je vais comploter quelque chose; vous, étudiez vos beaux sentimens. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

Le théâtre représente la maison de sir Peter.

SIR PETER, *seul.*

Quand un vieux garçon épouse une jeune femme, à quoi doit-il s'attendre? Il y a six mois que lady Teazle m'a rendu le plus heureux des hommes, et depuis ce temps j'ai été l'être le plus misérable (1) du monde. Je me chamaillai un peu avec elle en me rendant à l'église, et nous nous querellâmes tout-à-fait avant que les cloches eussent fini de carillonner. La bile m'a plus d'une fois étouffé pendant la lune de miel, et j'avais perdu toute espèce de bonheur avant que mes amis eussent cessé de me féliciter. Et cependant j'avais fait mon choix avec prudence: une fille élevée à la campagne, qui ne connaissait pas de plus grand luxe qu'une robe de soie, et d'autre divertissement que le gala annuel et le bal qui suivent les courses de chevaux. Aujourd'hui elle joue son rôle dans toutes les extravagances qui sont à la mode dans cette ville, et cela avec autant d'aisance et de grâce que si elle n'avait vu d'autres arbres et d'autre gazon que ceux de Grosvenor-Square. Je suis berné par toutes mes connaissances et tympanisé dans les journaux. Elle dissipe ma fortune, contrarie tous mes goûts; et le pis de tout, c'est que je crois l'aimer encore, autrement je ne pourrais supporter tout cela. Toutefois je ne serai jamais assez faible pour l'avouer.

(1) En anglais *the most miserable dog*, le chien le plus misérable.

SCÈNE XII.

Sir PETER, ROWLEY.

ROWLEY. Oh! sir Peter, votre serviteur. Comment cela va-t-il?

SIR PETER. Très mal, monsieur Rowley, très mal. Je ne rencontre que des ennemis et des vexations.

ROWLEY. Que vous est-il donc arrivé depuis hier, qui vous trouble ainsi?

SIR PETER. Belle question à faire à un mari!

ROWLEY. Lady Teazle n'est sûrement pas la cause de votre tourment.

SIR PETER. Pourquoi? Vous a-t-on dit qu'elle fût morte?

ROWLEY. Allons, allons, sir Peter, vous l'aimez, j'en suis sûr, quoique vos caractères ne s'accordent pas parfaitement.

SIR PETER. Mais la faute en est toute à elle, monsieur Rowley. Moi, je suis l'homme le plus doux du monde, et je hais un caractère tracassier. Je le lui répète cent fois par jour.

ROWLEY. Vraiment!

SIR PETER. Sans doute, et dans toutes nos disputes c'est toujours elle qui a tort. Mais lady Sneerwell et la clique qui s'assemble chez elle l'endurcissent dans sa méchanceté. Pour comble de vexation, Maria, ma pupille, sur laquelle je devrais avoir un pouvoir absolu, est décidée à se révolter aussi, et refuse absolument l'homme que depuis long-temps je lui destine pour époux; elle veut, je suppose, se donner à son libertin de frère....

ROWLEY. Vous savez, sir Peter, que j'ai toujours pris la liberté de différer d'avis avec vous sur le chapitre de ces deux jeunes gens. Je désire que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que vous avez de l'aîné. Quant à Charles, je gagerais ma vie qu'il reviendra de ses erreurs. Leur di-

gne père, mon ancien et honoré maître, était, à l'âge de Charles, presque aussi fou que lui; et pourtant, quand il mourut, il ne laissa pas de cœur plus disposé que celui de Charles à pleurer sincèrement sa perte.

SIR PETER. Vous êtes dans l'erreur, monsieur Rowley. A la mort de leur père, vous savez que je leur servis de tuteur à tous deux, jusqu'au moment où la générosité de leur oncle sir Olivier, leur assura une précoce indépendance. Personne ne peut donc avoir eu mieux que moi l'occasion de juger leur cœur; sur ce point je ne me suis pas trompé une seule fois dans ma vie. Joseph est, en vérité, un modèle pour les jeunes gens de son âge. Il est rempli de bons sentimens, et ses actions sont conformes aux sentimens qu'il professe. L'autre, soyez-en sûr, a dissipé en même temps que sa fortune, le peu de vertu qu'il devait à sa naissance. Ah! mon vieil ami, sir Olivier, sera bien mortifié en voyant qu'une partie de ses bontés a été si mal placée.

ROWLEY. Je suis fâché de voir que vous soyez si mal disposé contre Charles, au moment le plus critique peut-être de toute sa vie. Je venais vous apprendre une nouvelle qui va bien vous surprendre.

SIR PETER. Quoi donc? voyons.

ROWLEY. Sir Olivier est arrivé; il est à Londres en ce moment.

SIR PETER. Comment! quelle surprise! Je croyais que vous ne l'attendiez pas ce mois-ci.

ROWLEY. C'est vrai : mais son passage a été extrêmement rapide.

SIR PETER. Parbleu! je serai charmé de revoir mon ancien ami. Il y a quinze ans que nous sommes séparés. Nous en avons fait de belles ensemble. Mais vous recommande-t-il toujours de cacher son retour à ses neveux?

ROWLEY. Très certainement. Il veut, avant de se faire connaître, éprouver leur caractère.

SIR PETER. Oh! il n'y a pas besoin d'artifice pour pénétrer leur mérite. Qu'il fasse à sa guise, cependant... Mais, dites-moi, sait-il que je suis marié?

ROWLEY. Oui, et il viendra bientôt vous adresser ses félicitations et ses vœux pour votre bonheur.

SIR PETER. Oui, comme nous buvons à la santé d'un ami tombé en consomption. Ah! Olivier va se moquer de moi... Nous avions coutume de rire du mariage ensemble : il n'a pas bronché dans son système, lui... Mais il sera bientôt ici, je vais donner des ordres pour sa réception. Monsieur Rowley, ne lui dites pas que lady Teazle et moi, nous ne sommes pas toujours d'accord.

ROWLEY. Oh! pas un mot.

SIR PETER. Je ne pourrais jamais toujours soutenir le choc des railleries de Nol (1) ; je voudrais qu'il crût, Dieu me pardonne, que nous sommes le couple le plus heureux !....

ROWLEY. Je vous entends. Mais alors prenez garde de vous quereller pendant qu'il sera chez vous.

SIR PETER. Assurément.... mais cela est impossible. Ah! monsieur Rowley, quand un vieux garçon épouse une jeune femme, il mérite.... non.... la faute porte sa punition avec elle. *(Ils sortent.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

(1) Abréviation d'Olivier.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR PETER, LADY TEAZLE.

SIR PETER. Lady Teazle, lady Teazle, je ne puis supporter cela.

LADY TEAZLE. Sir Peter, sir Peter, vous pouvez le supporter ou ne pas le supporter, à votre choix; mais je dois agir à ma tête en toute occasion, et qui plus est, je le veux. Quoique j'aie été élevée à la campagne, je sais fort bien que les dames comme il faut de Londres n'ont plus de compte à rendre à personne, une fois qu'elles sont mariées.

SIR PETER. Fort bien, Madame, fort bien. Ainsi un époux ne doit avoir aucune influence, aucune autorité!...

LADY TEAZLE. De l'autorité!... assurément non. Si vous vouliez avoir de l'autorité sur moi, il fallait m'adopter et non pas m'épouser. Vous étiez assez vieux pour cela.

SIR PETER. Assez vieux!... ah! voilà ce que c'est. Fort bien, lady Teazle. Mais si par votre caractère vous pouvez rendre mon existence malheureuse, du moins vous ne me ruinerez pas par vos extravagances.

LADY TEAZLE. Mes extravagances! assurément je ne suis pas plus extravagante qu'une femme comme il faut ne doit l'être.

SIR PETER. Non, non, Madame, vous ne me mangerez plus des sommes énormes par votre luxe inutile. Morbleu!

pour garnir votre chambre de fleurs en hiver, vous dépensez autant d'argent qu'il en faudrait pour faire une serre du Panthéon et pour donner une fête champêtre de Noël!

LADY TEAZLE. Est-ce ma faute si les fleurs sont chères quand il fait froid! C'est le climat que vous devriez quereller, et non pas moi. Pour ma part, je voudrais voir le printemps régner tout le long de l'année, et les roses naître sous nos pieds.

SIR PETER. Parbleu, Madame, si vous étiez née pour toutes ces belles choses, je m'étonnerais moins de votre langage; mais vous oubliez quelle était votre situation avant que je vous prisse pour femme.

LADY TEAZLE. Non, non, je ne l'oublie pas: cette situation était fort désagréable, autrement je ne vous aurais jamais épousé.

SIR PETER. Oui, oui, Madame, vous étiez un peu plus modeste alors; fille d'un pauvre gentilhomme campagnard. Rappelez-vous, lady Teazle, le jour où je vous vis pour la première fois. Vous étiez assise devant votre métier à broder, vêtue d'une robe de toile à figures; un trousseau de clés pendait à votre ceinture. Vos cheveux étaient roulés à plat autour d'un moule, et votre appartement était orné de fruits en tapisserie, que vous aviez nuancés vous-même.

LADY TEAZLE. Oh! oui, je me rappelle tout cela parfaitement. Je menais alors une existence charmante. Mon occupation journalière consistait à inspecter la laiterie, à surveiller la volaille, à faire des extraits du livre de recettes de la famille, et à peigner le bichon de ma tante Débora.

SIR PETER. Précisément, Madame, précisément.

LADY TEAZLE. Et mes amusemens du soir! faire des patrons pour des manchettes, quand je n'avais pas de quoi faire les manchettes elles-mêmes; jouer à la papesse Jeanne

avec le curé; lire un sermon à ma tante, ou me planter à une vieille épinette pour endormir mon père après une chasse au renard.

SIR PETER. Je suis charmé que vous ayez si bonne mémoire. Oui, Madame, ce sont là les amusemens auxquels je vous ai arrachée : mais aujourd'hui vous avez votre carrosse, votre vis à-vis, et trois laquais poudrés précèdent votre chaise. En été, une paire de chevaux blancs vous mènent aux jardins de Kensington. Vous ne vous souvenez plus, je suppose, du temps où vous étiez contente de de monter en croupe derrière le sommelier, sur une vieille rosse.....

LADY TEAZLE. Non, non, je nie ce fait; je nie le sommelier et la vieille rosse.

SIR PETER. Si fait, Madame, si fait. Mais moi, que n'ai-je pas fait pour vous? Je vous ai transformée en femme de bon ton, je vous ai donné une fortune, une dignité. Enfin je vous ai élevée au rang de mon épouse.

LADY TEAZLE. Oui, et vous n'avez plus qu'un pas à me faire faire pour ajouter à toutes ces obligations. C'est de m'élever au rang de....

SIR PETER. De veuve, je suppose?

LADY TEAZLE. Eh! eh!....

SIR PETER. Je vous remercie, Madame; mais ne vous en flattez pas : quoique votre folle conduite puisse troubler mon repos, elle ne me fera pas mourir de chagrin, je vous en réponds. Cependant je ne vous suis pas moins obligé du compliment.

LADY TEAZLE. Mais aussi pourquoi voulez-vous vous rendre désagréable et me contrarier dans de petites dépenses élégantes.

SIR PETER. Morbleu! Madame, vous n'aviez aucune de ces petites dépenses élégantes quand vous m'avez épousé.

LADY TEAZLE. Voudriez-vous que je ne fusse pas à la mode?

SIR PETER. La mode! la mode! Songiez-vous à la mode quand vous m'avez épousé?

LADY TEAZLE. Je croyais que vous seriez bien aise d'entendre citer votre femme comme un modèle de goût.

SIR PETER. Eh, Madame, vous n'aviez point de goût quand vous m'avez épousé.

LADY TEAZLE. Cela est bien vrai, et après vous avoir épousé je ne devrais plus prétendre à passer pour une femme de goût, j'en conviens... Mais, sir Peter, maintenant que nous avons fini notre querelle de tous les jours, je suppose que je puis me rendre chez lady Sneerwell où je suis engagée.

SIR PETER. Encore une autre peste! vous avez là un joli assortiment de connaissances!....

LADY TEAZLE. Comment! sir Peter, ce sont des gens qui ont un rang, une fortune, et qui tiennent beaucoup à la réputation.

SIR PETER, Oui, par ma foi, ils y tiennent tellement qu'ils n'en veulent laisser à personne qu'à eux-mêmes.... Quelle engeance, bon Dieu! Plus d'un misérable qui a été étendu sur la claie avait fait moins de mal que ces colporteurs de contes forgés, ces faux monnoyeurs de scandale et ces rogneurs de réputation.

LADY TEAZLE. Voudriez-vous restreindre la liberté du langage?

SIR PETER. Ah! ils vous ont rendue aussi mauvaise que le plus mauvais de leur société.

LADY TEAZLE. Je crois que j'y tiens ma place avec assez de grâce. Mais je n'en veux pas du tout aux personnes dont je dis du mal. Lorsqu'il m'échappe une malice, c'est par gaieté, et je suis sûre qu'il en est de même chez eux quand ils parlent de moi... Mais vous savez, sir Peter, que vous avez promis de venir aussi chez lady Sneerwell.

SIR PETER. Oui, oui, je vais y aller tout à l'heure pour défendre ma propre réputation.

LADY TEAZLE. Alors il faut vous dépêcher de me suivre, ou vous arriverez trop tard. Bonjour.

SCÈNE II.

SIR PETER, *seul.*

J'ai beaucoup gagné à mes remontrances!..... Mais avec quel air charmant elle contredit toutes mes paroles, avec quelle gentillesse elle brave mon autorité! Quoique je ne puisse faire qu'elle m'aime, il y a quelque satisfaction à disputer avec elle, et il semble qu'elle n'ait jamais autant de charmes que lorsqu'elle fait tous ses efforts pour me pousser à bout.

SCÈNE III.

Le théâtre représente l'appartement de lady Sneerwell.

LADY SNEERWELL, MISTRISS CANDOUR, CRABTREE, SIR BENJAMIN BACKBITE ET JOSEPH SURFACE.

LADY SNEERWELL. Décidément nous voulons l'entendre.

JOSEPH. Oui, oui, l'épigramme. Il nous la faut absolument.

SIR BENJAMIN. Oh! le diable m'emporte, mon oncle, c'est une pure niaiserie.

CRABTREE. Non, non, parbleu, c'est délicieux pour un impromptu.

SIR BENJAMIN. Mais avant tout, Mesdames, il faut vous apprendre les circonstances. Vous saurez donc qu'un jour de la semaine dernière, lady Betty Curricle était allée respirer la poussière à Hyde-Park, dans une espèce de phaëton de petit format (1): elle me pria de composer quelques

(1) *A sort of duodecimo phaeton*, une espèce de phaeton in-douze.

vers sur ses chevaux nains. Là-dessus je tirai mes tablettes et j'écrivis sur-le-champ.

Non, je n'ai jamais vu de plus jolis chevaux :
Ils ont la tournure agréable
De nos plus galans damoiseaux,
Car leur queue est interminable,
Et leurs jambes sont des fuseaux (1).

CRABTREE. Voilà, Mesdames; et cela a été produit dans l'espace de temps d'un coup de fouet, et étant à cheval.

JOSEPH. C'était Apollon sur Pégase, en vérité, sir Benjamin.

SIR BENJAMIN. Oh ! mon cher Monsieur, pure bagatelle.

MISTRISS CANDOUR. J'en retiens une copie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LADY TEAZLE ET MARIA.

LADY SNEERWELL. Lady Teazle, j'espère que nous verrons sir Peter ?

LADY TEAZLE. Je crois qu'il va venir vous rendre ses devoirs.

LADY SNEERWELL. Maria, mon ange, vous avez l'air bien grave. Allons, nous allons vous mettre au piquet avec monsieur Surface.

MARIA. Les cartes m'amusent peu; cependant je suis à votre disposition.

LADY TEAZLE, *à part.* Je suis étonnée que M. Surface se

(1) Le quatrain original roule sur un calembourg qui ne saurait passer d'un idiome dans un autre. Qu'on se figure un traducteur anglais cherchant à transporter dans sa langue les vers de Trissotin :

Ne dis plus qu'il est amaranthe,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

mette au jeu avec elle. Je pensais qu'il aurait saisi l'occasion de me parler avant l'arrivée de sir Peter.

MISTRISS CANDOUR. Oh! sur mon ame, vous êtes si méchans qu'il me faudra renoncer à votre société.

LADY TEAZLE. Qu'y a-t-il donc, mistriss Candour?

MISTRISS CANDOUR. Ils nient que notre amie miss Vermillon soit une beauté.

LADY SNEERWELL. Assurément c'est une jolie personne.

CRABTREE. Je suis bien aise que ce soit votre avis, Madame.

MISTRISS CANDOUR. Elle a le teint d'une fraîcheur délicieuse.

LADY TEAZLE. Oui, quand il est fraîchement mis.

MISTRISS CANDOUR. Non, je réponds que ses couleurs sont naturelles : je les ai vues venir et disparaître.

LADY TEAZLE. J'en suis persuadée, Madame; elles disparaissent la nuit et reviennent le matin.

SIR BENJAMIN. C'est vrai, Madame. Non-seulement elles vont et reviennent; mais même sa suivante va les chercher et les emporte.

MISTRISS CANDOUR. Ah! ah! ah! que je déteste de vous entendre parler ainsi!... mais à coup sûr, sa sœur est ou a été fort belle.

CRABTREE. Qui? mistriss Evergreen (1)? .. ô bon Dieu, elle a cinquante-six ans comme un jour.

MISTRISS CANDOUR. C'est lui faire tort assurément : cinquante-deux ou cinquante-trois tout au plus, et je ne crois pas qu'elle paraisse en avoir davantage.

SIR BENJAMIN. Pour juger sur son air, il faudrait qu'on pût entrevoir son visage.

LADY SNEERWELL. Eh bien, si mistriss Evergreen prend quelques peines pour réparer l'outrage du temps, elle le

(1) Toujours verte.

fait du moins avec une grande habileté, et cela vaut assurément mieux que la manière maladroite dont la veuve Ochre plâtre ses rides.

SIR BENJAMIN. Allons, allons, lady Sneerwell, vous traitez la veuve trop sévèrement : elle ne se peint pas trop mal... mais quand elle a terminé sa figure, elle la joint si mal avec son cou, qu'elle a l'air d'une statue raccommodée, dont le connaisseur dit sur-le-champ : La tête est moderne, mais le tronc est antique.

CRABTREE. Ah! ah! ah! c'est bien dit, mon neveu.

MISTRISS CANDOUR. Ah! ah! ah! vous me faites rire, mais cela même est cause que je vous déteste... Que pensez-vous de miss Simper (1)?

SIR BENJAMIN. Elle a de fort jolies dents.

LADY TEAZLE. Oui, et pour cette raison, lorsqu'elle ne parle ni ne rit (ce qui est très rare), elle ne ferme pas sa bouche, mais elle la tient toujours entrebâillée, comme ceci, à peu près... (*Elle montre ses dents.*)

MISTRISS CANDOUR. Comment pouvez-vous être si méchante ?

LADY TEAZLE. Et pourtant cela vaut mieux, je l'avoue, que le mal affreux que se donne mistriss Prim pour cacher l'absence de ses dents de devant; elle serre les lèvres de manière que sa bouche ressemble absolument au tronc des pauvres, et toutes ses paroles se glissent de côté,.... tenez comme ceci à peu près..... « *Comment cela va-t-il, Madame? oui, Madame.* »

LADY SNEERWELL. Très-bien, lady Teazle. Je vois que vous savez être sévère.

LADY TEAZLE. Quand c'est pour défendre une amie, ce n'est qu'une justice. Mais voici sir Peter qui vient gâter notre belle humeur.

(1) *To simper*, sourire.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; SIR PETER

SIR PETER. Mesdames, votre humble serviteur. (*A part.*) Miséricorde ! c'est toute la clique !.. chaque mot est l'assassinat d'une réputation.

MISTRISS CANDOUR. Je suis charmée de vous voir, sir Peter. Ils sont tous si méchans !... et lady Teazle est aussi maligne qu'aucun d'eux.

SIR PETER. Dans le fait, cela doit vous faire bien de la peine, mistriss Candour.

MISTRISS CANDOUR. Ils n'accordent de bonnes qualités à personne, pas même de la bonté à notre amie mistriss Pursy (1).

LADY TEAZLE. Quoi ! la vieille douairière qni était hier soir chez mistriss Quadrille ?...

MISTRISS CANDOUR. Son embonpoint fait son malheur ; et quand elle prend tant de peine pour s'en défaire, vous ne devriez pas l'attaquer.

LADY SNEERWELL. C'est vrai.

LADY TEAZLE. Oui, je sais qu'elle ne vit presque que d'acides et de petit-lait, et quelle se lace à l'aide de poulies : et souvent, dans les jours les plus brûlans de l'été, vous la voyez montée sur un petit cheval écourté, les cheveux relevés dernière sa tête comme ceux d'un tambour, et parcourant en soufflant le tour de l'hyppodrome.

MISTRISS CANDOUR. Je vous remercie, lady Teazle, d'avoir entrepris sa défense.

SIR PETER. Oui, belle défense, sur ma foi !

MISTRISS CANDOUR. J'avoue que lady Teazle est aussi prompte à censurer que miss Sallow (2).

(1) Poussif. — (2) Saule-pleureur.

CRABTREE. Ah! voilà une femme rare, en effet, pour avoir la présomption de critiquer les autres, elle qui ne possède aucune bonne qualité.

MISTRISS CANDOUR. Décidément je ne souffrirai pas que vous disiez rien contre miss Sallow : elle m'est alliée par un mariage, et quant à sa personne, permettez-moi de vous dire qu'il faut lui passer quelque chose; car une femme a bien des désavantages quand elle veut passer pour une jeune fille à trente-six ans.

LADY SNEERWELL. Assurément elle est encore fort bien. Elle a les yeux un peu rouges; mais si l'on considère combien elle lit à la chandelle, cela ne doit pas étonner.

MISTRISS CANDOUR. C'est vrai, et, quant à ses manières, je les trouve fort gracieuses, surtout pour une femme qui n'a jamais eu la moindre éducation; car sa mère, vous le savez, était marchande de modes dans le pays de Galles, et son père raffineur de sucre à Bristol.

SIR BENJAMIN. Oh! vous êtes trop bonnes toutes les deux.

SIR PETER, *à part.* Jolie bonté! c'est une de leurs parentes qu'elles traitent ainsi.

MISTRISS CANDOUR. Je ne contribue jamais à tourner une amie en ridicule. C'est ce que je dis toujours à ma cousine Ogle (1). Vous savez tous quelles prétentions elle a à être bonne critique en fait de beauté!

CRABTREE. C'est bien la tournure la plus baroque! Une collection de traits de tous les coins du globe.

SIR BENJAMIN. Front irlandais...

CRABTREE. Cheveux calédoniens...

SIR BENJAMIN. Nez hollandais...

CRABTREE. Lèvres autrichiennes...

SIR BENJAMIN. Teint espagnol...

CRABTREE. Dents à la chinoise....

(1) *To ogle*, lorgner.

SIR BENJAMIN. En un mot, sa figure ressemble à une table d'hôte de Spa, où l'on ne trouve pas deux convives de la même nation.

CRABTREE. Ou à un congrès après un guerre générale. Semblables aux divers plénipotentiaires, les parties de son visage, y compris ses yeux, semblent avoir des intérêts différens. Son nez et son menton sont les deux seules qui paraissent devoir se rapprocher.

SIR BENJAMIN. Ah! ah! ah!

SIR PETER, *à part*. Grands dieux! et c'est une personne chez laquelle ils dînent deux fois par semaine!

LADY SNEERWELL. Allez, vous êtes deux serpens malicieux (1).

MISTRISS CANDOUR. Mais vous ne m'intimiderez pas en excitant ainsi le rire, et je vous dirai, moi...

SIR PETER. Madame, Madame, je vous demande pardon. On ne saurait arrêter la langue de ces deux Messieurs, mais quand je vous aurai dit, mistriss Candour, que la personne dont ils se moquent, est mon amie intime, j'espère que vous me ferez la grâce de ne pas entreprendre sa défense.

LADY SNEERWELL. Ah! ah! ah! c'est très bien, sir Peter... mais vous êtes un cruel homme; trop phlegmatique pour vous permettre une raillerie, et trop morose pour tolérer l'esprit dans les autres.

SIR PETER. Ah! Madame, le véritable esprit est allié à la bonté de plus près que vous ne le pensez.

LADY TEAZLE. C'est vrai, sir Peter, ils sont si proches parens qu'ils ne peuvent pas s'unir.

SIR BENJAMIN. Ou plutôt. Madame, dites qu'ils sont mari et femme; on les voit si rarement ensemble!...

(1) *A couple of provoking toads*. Mot à mot: une paire de crapauds outrageans.

LADY TEAZLE. Sir Peter est un ennemi si déclaré de la raillerie, qu'il voudrait la voir proscrite par le Parlement.

SIR PETER. Ma foi, Madame, si le Parlement considérait que se jouer de la réputation des gens n'a pas de moindres conséquences que de braconner sur leurs terres, et qu'il rendît une loi pour la conservation de l'honneur, je crois que bien des gens lui rendraient grâce d'un tel bill.

LADY SNEERWELL. Fi donc, sir Peter! Voudriez-vous nous enlever nos priviléges?

SIR PETER. Oui, Madame, et personne ne devrait avoir la permission de déchirer notre honneur et de fouler aux pieds notre réputation, si ce n'est les vieilles filles, et les veuves abandonnées...

LADY SNEERWELL. Allez, monstre que vous êtes!

MISTRISS CANDOUR. Mais assurément, vous ne seriez pas si sévère pour ceux qui ne font que rapporter ce qu'ils entendent dire?

SIR PETER. Si fait, Madame, je voudrais qu'on rendît contre eux une loi commerciale, afin que quand une calomnie serait mise en circulation, et que le tireur ne pourrait être découvert, les parties lésées pussent avoir un recours contre chacun des endosseurs.

CRABTREE. Pour ma part, je crois qu'il n'a jamais existé de bruit scandaleux qui n'eût aucun fondement.

SIR PETER. Neuf sur dix viennent de la manière fausse et ridicule dont on présente les choses.

LADY SNEERWELL. Venez, Mesdames, allons faire une partie dans la chambre voisine.

(*Un domestique entre, et parle bas à sir Peter.*)

SIR PETER. J'y vais à l'instant. (*A part.*) Il faut que je disparaisse sans être aperçu.

LADY SNEERWELL. Sir Peter, est-ce que vous nous quittez?

SIR PETER. Excusez-moi, Madame, des affaires pressantes me réclament; mais je laisse ma réputation. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *hors sir Peter.*

SIR BENJAMIN. Ma foi, lady Teazle, votre époux et maître est un être bien étrange; je pourrais vous rapporter sur son compte certaines histoires qui vous feraient rire de bon cœur, s'il n'était pas votre mari.

LADY TEAZLE. Oh! ne faites pas attention à cela; voyons, dites-nous-les.

(*Elle suit le reste de la société qui passe dans une autre pièce.*)

SCÈNE VII.

JOSEPH, MARIA.

JOSEPH. Je vois, Maria, que vous ne trouvez aucun charme à cette société.

MARIA. Et comment le pourrais-je? Si faire rire des faiblesses ou des malheurs de ceux qui ne nous ont jamais offensés est une preuve d'esprit ou de gaîté, que le ciel m'accorde une double dose de bêtise!

JOSEPH. Ils semblent plus méchans qu'ils ne le sont réellement. Ils n'ont pas de malice au fond du cœur.

MARIA. Leur conduite est d'autant plus méprisable; car, selon moi, rien ne pourrait excuser l'activité venimeuse de leur langue, si ce n'est une aigreur naturelle et invincible.

JOSEPH. Sans doute, Madame, et j'ai toujours pensé que propager de gaîté de cœur une vérité malicieuse était plus coupable que de faire un mensonge par vengeance. Mais pouvez-vous, Maria, vous montrer ainsi sensible pour

les autres, et cruelle pour moi seule? L'espérance doit-elle donc être interdite à l'amour le plus tendre?...

MARIA. Voulez-vous me faire de la peine en revenant à ce sujet?

JOSEPH. Ah! Maria, vous ne me traiteriez pas ainsi; vous ne résisteriez pas aux volontés de sir Peter, si ce mauvais sujet de Charles ne continuait pas d'être mon heureux rival.

MARIA. Qu'il y a peu de générosité dans ce reproche! Quels que soient mes sentimens pour cet infortuné jeune homme, soyez certain que je ne me crois pas autorisée à l'abandonner parce que ses malheurs lui ont fait perdre jusqu'à la bienveillance d'un frère. (*Elle veut sortir.*)

JOSEPH, *l'arrêtant et se jetant à ses pieds.* Maria, ne me quittez pas avec ce front sévère! Je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré.... (*A part.*) Ah! diable, lady Teazle! (*Haut.*) Vous ne devez pas.... non... vous ne pouvez pas... quoique j'aie la plus grande estime pour lady Teazle!

MARIA. Lady Teazle!

JOSEPH. Mais si sir Peter... allait soupçonner.....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LADY TEAZLE.

LADY TEAZLE, *bas à Joseph.* Qu'est-ce que tout ceci?.. La prenez-vous pour moi? (*Haut.*) Mon enfant, on vous demande dans l'autre chambre.

SCÈNE IX.

LADY TEAZLE, JOSEPH.

LADY TEAZLE. Que signifie tout ceci, monsieur Surface?

JOSEPH. Oh! c'est l'aventure du monde la plus bizarre....

Maria avait... je ne sais comment... soupçonné le tendre intérêt que je porte à..... votre bonheur, et menaçait d'instruire sir Peter... et je m'efforçais de raisonner là-dessus, quand vous êtes entrée.

LADY TEAZLE. Vous paraissiez adopter une manière fort tendre de raisonner!.. Avez-vous coutume d'argumenter à genoux?

JOSEPH. Oh! c'est un enfant, et je pensais qu'un peu d'emphase... Mais, lady Teazle, voudrez-vous me donner votre avis sur ma bibliothèque, comme vous me l'avez promis?

LADY TEAZLE. Non, non, je commence à croire que cela serait imprudent; vous savez que je ne vous admets comme amant qu'autant que la mode le souffre....

JOSEPH. Assurément... un vrai sigisbé platonique, auquel ont droit toutes les dames de Londres.

LADY TEAZLE. On ne veut pas braver la mode; cependant il me reste beaucoup de mes anciens préjugés, et quoique l'humeur chagrine de sir Peter me pique fort souvent, je ne serai jamais poussée jusqu'à....

JOSEPH. La seule vengeance qui soit à votre disposition. Fort bien, j'applaudis à votre réserve.

LADY TEAZLE. Allez, vous êtes un fourbe dangereux... mais on va s'apercevoir de notre absence... rejoignons la société.

JOSEPH. Il vaut mieux que nous ne reparaissions pas ensemble.

LADY TEAZLE. C'est bien, mais ne tardez pas; car Maria ne viendra plus écouter vos raisonnemens, je vous assure.

SCÈNE X.

JOSEPH, *seul.*

Toute ma politique m'a vraiment conduit dans un joli

défilé ; je voulais d'abord me rendre agréable à lady Teazle pour qu'elle ne me desservît pas auprès de Maria, voilà tout ; et je suis devenu, sans savoir comment, son sérieux admirateur... Je commence vraiment à regretter de m'être tant appliqué à me faire une bonne réputation ; car cela m'a entraîné à tant de vilaines actions, qu'à la fin j'ai bien peur d'être démasqué. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

La scène est chez sir Peter.

ROWLEY, SIR OLIVIER SURFACE.

SIR OLIVIER. Ah ! ah ! ah ! ainsi donc, vous dites que notre vieil ami est marié, et à une jeune fille de la campagne ! Ah ! ah ! ah ! rester si long-temps inébranlable dans le célibat pour finir par se plonger dans le mariage.

ROWLEY. N'allez pas le railler sur cet article. C'est une corde sensible, je vous jure, quoiqu'il n'ait que sept mois de mariage.

SIR OLIVIER. Voilà donc six mois qu'il se repent ! Pauvre sir Peter !... Mais il a, dites-vous, entièrement abandonné Charles ? Il ne le voit jamais ?

ROWLEY. Ses préventions contre lui sont extraordinaires et fortement augmentées, je suppose, par la jalousie que lui a soufflée habilement une coterie médisante du voisinage. Cette société n'a pas peu contribué à mettre Charles en mauvaise réputation... je crois, cependant, que si la dame a quelque penchant, c'est plutôt pour son frère Joseph.

SIR OLIVIER. Oui, je sais qu'il existe une assemblée de commères, mâles et femelles, êtres bavards et malicieux, qui assassinent les réputations pour tuer le temps, et qui enlèvent l'honneur à un jeune étourdi avant qu'il ait atteint

l'âge où l'on en connaît tout le prix ; mais ces gens ne me préviendront pas contre mon neveu, je vous le promets ; non, non, si Charles n'a rien fait de bas et d'avilissant, je lui passerai son extravagance.

ROWLEY. Alors, je gagerais ma vie que vous le ramènerez dans la bonne voie. Cela me donne une nouvelle vie de voir que votre cœur n'est pas mal disposé pour lui, et qu'il reste encore un ami au fils de mon bon maître.

SIR OLIVIER. Puis-je oublier, monsieur Rowley, ce que j'étais moi-même à son âge? Parbleu, ni mon frère ni moi n'étions des Catons ; et pourtant, je ne crois pas que vous ayez vu beaucoup d'hommes meilleurs que votre ancien maître.

ROWLEY. C'est sur cette réflexion que je fonde l'espoir de voir encore Charles faire honneur à sa famille... Mais voici sir Peter.

SIR OLIVIER. Parbleu! oui. Miséricorde, il est bien changé et paraît avoir pris le regard sérieux de l'hymen! on peut lire le mariage sur son front, même à cette distance.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; SIR PETER.

SIR PETER. Ah! sir Olivier... mon vieil ami! Vous êtes le bien venu en Angleterre, mille et mille fois.

SIR OLIVIER. Merci, merci, sir Peter ; par ma foi, je suis bien aise de vous voir si bien portant, croyez-moi.

SIR PETER. Il y a terriblement long-temps que nous ne nous sommes vus... quinze ans, je crois, et pendant ce temps, nous avons eu bien des traverses.

SIR OLIVIER. J'en ai eu ma part. Mais quoi? j'apprends que vous êtes marié, hein?.. Allons, allons, on ne saurait qu'y faire, ainsi, je vous félicite de tout mon cœur.

SIR PETER. Merci, merci. Oui, je suis entré dans....

dans cet heureux état du mariage... mais ne parlons pas de cela maintenant.

SIR OLIVIER. Vous avez raison, sir Peter, de vieux amis qui se retrouvent ne doivent pas commencer par des doléances; non, non, non.

ROWLEY, *bas à sir Olivier*. Prenez garde, Monsieur, de grâce...

SIR OLIVIER. Eh bien! l'un de mes neveux, dit-on, est un jeune extravagant, hein (1)?

(1) SUDMER.

Eh bien! l'un d'eux est, m'a-t-on dit,
Un libertin, sans mœurs, sans argent, sans crédit?

GERCOUR.

Hélas! mon cher ami, je n'y saurais que faire!
Florville est ruiné; mais Valsain au contraire...
Vous riez? Mais vous-même entendrez aujourd'hui
Comme chacun l'admire et parle bien de lui.

SUDMER.

On l'admire! tant pis. Oui, vous avez beau rire,
Je n'aime point ces gens que tout le monde admire,
Dont l'engoument public fait souvent tout le prix.
Franchement, dites-moi, comment s'est-il acquis
Le droit d'être admiré, chéri de tout le monde?
Il faut qu'il en ait fait une étude profonde;
Toutes sortes de gens sont donc par lui prisés,
Des méchans et des sots les vices encensés?
Tenez, mon cher Gercour, mon ame est alarmée
De ces beaux sentimens et de sa renommée;
Dans la seule vertu trouvant assez d'appas,
Le sage la pratique, et ne l'affiche pas.
Jamais d'un noble cœur la dignité sévère
N'a fléchi bassement...

GERCOUR.

J'aime votre colère.
Quoi donc? en voulez-vous à ce pauvre Valsain,
Parce qu'il est aimé de tout le genre humain?

Le Tartuffe de mœurs, acte I, scène XI.

SIR PETER. Ah! mon vieil ami, je compatis à votre malheur; c'est un jeune homme tout-à-fait perdu. Mais son frère vous dédommagera. Joseph est un modèle, tout le monde en dit du bien.

SIR OLIVIER. J'en suis fâché; il a une réputation trop généralement bonne pour être réellement honnête homme. Tout le monde en dit du bien! Il a donc salué les sots et les fripons aussi bas que ceux qui ont en partage le génie et la vertu.

SIR PETER. Eh quoi! lui reprochez-vous de ne pas s'être fait d'ennemis?

SIR OLIVIER. Pourquoi non? s'il a assez de mérite pour en avoir.

SIR PETER. Allons, allons, en le voyant, vous serez convaincu de ce qu'il vaut. Sa conversation est édifiante. Il professe les plus nobles sentimens.

SIR OLIVIER. Oh! la peste soit de ses sentimens! S'il m'aborde avec une moralité à la bouche, j'aurai mal au cœur sur-le-champ. Cependant, n'allez pas croire, sir Peter, que j'excuse les erreurs de Charles; mais avant de porter un jugement sur ces deux frères, je veux mettre leur cœur à l'épreuve. Mon ami Rowley et moi nous avons dressé nos batteries pour cela.

ROWLEY. Et sir Peter finira par avouer qu'il s'était trompé.

SIR PETER. Oh! je répondrais sur ma vie de l'honneur de Joseph.

SIR OLIVIER. Allons, donnez-nous une bouteille de bon vin; nous porterons la santé de votre femme, et nous vous conterons notre plan.

SIR PETER. Allons donc!

SIR OLIVIER. Ne soyez pas si sévère pour le fils de votre ancien ami. Sur mon ame, je ne suis pas fâché qu'il ait

un peu devié du droit chemin. Pour ma part, je n'aime guère voir la prudence s'attacher au vert bourgeon de la jeunesse: c'est comme le lierre qui entoure un arbrisseau, et l'empêche de se développer.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR PETER, SIR OLIVIER *et* ROWLEY.

SIR PETER. C'est bon, nous allons d'abord voir le coquin en question.... et nous boirons notre vin ensuite.... Mais permettez moi, monsieur Rowley, je ne vois pas bien le fin de votre projet.

ROWLEY. Ce M. Stanley dont je vous ai parlé est parent des deux frères du côté de leur mère. C'était un riche négociant de Dublin, qui a été ruiné par une suite de malheurs bien peu mérités. Il s'est adressé par lettres à M. Surface et à Charles; il n'a reçu du premier que deux réponses évasives, des promesses vagues pour l'avenir, tandis que Charles a fait... tout ce que son extravagance lui permettait de faire. Dans ce moment, il cherche à emprunter une somme d'argent, dont, au milieu de sa propre détresse, il destine une partie au pauvre Stanely.

SIR OLIVIER. Ah! il est bien le fils de mon frère.

SIR PETER. Mais est-ce que sir Olivier doit aller en personne?....

ROWLEY. Je dirai à Charles et à son frère que le vieux Stanley a obtenu la permission de réclamer lui-même les services de ses amis, et comme ils ne l'ont jamais vu ni l'un ni l'autre, sir Olivier prendra son nom et aura ainsi l'occasion de juger au moins de leurs dispositions bienveillantes. Croyez-moi, Monsieur, vous trouverez dans le frère

cadet un homme qui, au plus fort de sa folie et de sa dissipation, a toujours, comme le dit notre immortel poète tragique (1), un cœur pour plaindre, et une main ouverte, comme le jour, quand la touchante charité l'invoque.

SIR PETER. Bah! qu'importe qu'il ait la main ou la bourse ouverte quand il n'a plus rien dedans, rien qu'il puisse donner. C'est bon, c'est bon, faites cette épreuve, si vous voulez... Mais où est ce coquin que vous avez amené pour que sir Olivier l'interroge relativement aux affaires de Charles?

ROWLEY. Il est en bas et attend vos ordres. Personne ne saurait donner à cet égard des renseignemens plus certains. Sir Olivier, c'est un excellent Juif qui, pour lui rendre justice, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour faire sentir à votre neveu son extravagance.

SIR PETER. Faites-le entrer, je vous prie.

ROWLEY, *à un domestique*. Priez monsieur Moïse de monter.

SIR PETER. Mais pourquoi supposez-vous qu'il dira la vérité?

ROWLEY. Je lui ai persuadé qu'il n'a espoir de recouvrer certaines sommes d'argent advenues à Charles que dans la bonté de sir Olivier dont il sait l'arrivée; vous pouvez donc compter qu'il sera fidèle à ses intérêts. J'ai aussi un autre témoin dans un certain Snake, que j ai trouvé impliqué dans une affaire qui frise le faux, et je vous l'amènerai bientôt pour détruire quelques-unes de vos préventions.

SIR PETER. Je n'en ai déjà que trop entendu sur ce chapitre.

ROWLEY. Voici l'honnête Israélite.

(1) Shakspeare, *Henri IV*, 2e partie.

A heart to pity
And a hand open as day for melting charity.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOISE.

ROWLEY. *(A Moïse.)* Voici sir Olivier.

SIR OLIVIER. J'apprends, Monsieur, que vous avez fait dernièrement de grandes affaires avec mon neveu Charles.

MOÏSE. Oui, sir Olivier, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais il était ruiné avant de s'adresser à moi.

SIR OLIVIER. C'était fort malheureux, en vérité; vous n'avez pas eu l'occasion de faire briller vos talens.

MOÏSE. Pas la moindre : je n'ai connu ses embarras que lorsqu'il était de quelques mille livres sterling au-dessous de rien.

SIR OLIVIER. C'est vraiment dommage : mais je suppose que vous avez tout fait pour lui, honnête Moïse?

MOÏSE. Sans doute, et il le sait bien. Ce matin je devais lui mener un gentleman de la Cité, qui ne le connaît pas, et qui lui avancerait, je crois, quelque argent.

SIR PETER. Comment! un homme auquel Charles n'a pas encore emprunté d'argent!

MOÏSE. Oui, M. Premium de Crutched-Friars, ex-courtier.

SIR PETER. Parbleu, sir Olivier, il me vient une idée. Charles, dites-vous, ne connaît pas M. Premium?

MOÏSE. Pas du tout.

SIR PETER. Eh bien, sir Olivier, vous auriez là une bien meilleure occasion de vous satisfaire, et cela vaut bien mieux que cette histoire romanesque d'un pauvre parent. Allez avec notre ami Moïse et faites le personnage de Premium. Comme cela, vous verrez votre neveu dans toute sa gloire, j'en réponds.

SIR OLIVIER. Parbleu! j'aime mieux cette idée-là que l'autre, et je pourrai ensuite visiter Joseph, sous le nom du vieux Stanley,

SIR PETER. Comme vous voudrez.

ROWLEY. C'est prendre Charles un peu au dépourvu; mais n'importe. Moïse, vous entendez sir Peter, et vous ne nous trahirez pas.

MOÏSE. Comptez sur moi. Voici à peu près l'heure où je devais le visiter.

SIR OLIVIER. Quand vous voudrez, Moïse, je vous accompagnerai. Mais attendez donc... j'oubliais une chose... Comment diable pourrai-je passer pour un Juif?

MOÏSE. Cela n'est pas nécessaire. Le prêteur est un chrétien.

SIR OLIVIER. Vraiment? cela me fait de la peine. Mais ne suis-je pas trop élégamment vêtu pour un prêteur d'argent (1)?

SIR PETER. Point du tout. Vous ne sortirez même point de votre rôle en allant chez votre neveu dans votre propre voiture, n'est-ce pas, Moïse?

MOÏSE. Cela ne ferait pas du tout mal.

SIR OLIVIER. Mais comment faut-il que je parle? il y a certainement un jargon d'usurier et un mode de traiter que je ne connais pas.

SIR PETER. Oh! ce n'est pas difficile à apprendre. Le grand point, je suppose, est d'être exorbitant dans vos demandes, hein, Moïse?

MOÏSE Oui, c'est un très grand point.

SIR OLIVIER. Je vous réponds que je ne serai pas en arrière de ce côté! Je lui demanderai au moins huit ou dix pour cent.

(1) SUDMER.

Je ne suis pas vêtu comme un prêteur sur gages.

MARTON.

Ah! fort bien! ils ont tous les plus beaux équipages.
Vous arrivez de loin, il faut en convenir.

(*Le Tartufe de mœurs*, acte II, scène XV.)

MOÏSE. Oh ! si vous ne demandez pas plus que cela, vous serez découvert sur-le-champ.

SIR OLIVIER. Comment diable !.. et combien donc ?

MOÏSE. Cela dépend des circonstances. S'il ne paraît pas être empressé d'avoir cette somme, vous ne demanderez que quarante ou cinquante pour cent ; mais si vous voyez qu'il est dans un grand embarras, et qu'il lui faut de l'argent à toute force, vous pouvez demander le double.

SIR PETER. Joli métier que vous apprenez là, sir Olivier !...

SIR OLIVIER. Ma foi, oui, et assez fructueux, je présume.

MOÏSE. Et puis, vous savez que vous n'avez pas l'argent vous-même, mais que vous êtes forcé de l'emprunter à un vieil ami.

SIR OLIVIER. Ah ! je l'emprunte à un vieil ami !

MOÏSE. Oui, et votre ami est un damné chien sans conscience ; vous ne sauriez qu'y faire.

SIR OLIVIER. Ah ! mon ami est un damné chien sans conscience.

MOÏSE. Oui, et il n'a pas d'argent comptant non plus, et il est obligé de vendre des rentes à une grande perte.

SIR OLIVIER. Il vend des rentes à une grande perte, c'est bien bon de sa part.

SIR PETER. Ma foi, sir Olivier.... monsieur Premium, je veux dire, vous allez bientôt posséder à fond le métier... Mais Moïse ne devrait-il pas déclamer un peu contre le bill des intérêts (1)? cela entre dans son rôle, il me semble.

MOÏSE. Tout-à-fait.

ROWLEY. Il faut qu'il déplore qu'un jeune homme soit

(1) Ce bill interdisait aux mineurs la faculté d'emprunter au-dessus d'un certain taux.

maintenant obligé d'avoir l'âge de raison avant de pouvoir librement se ruiner.

MOÏSE. C'est grand dommage.....

SIR PETER. Oui, et blâmer le public d'approuver une loi qui arrache le malheur et l'imprudence aux griffes de l'usurier...

SIR OLIVIER. C'est bon, c'est bon... Moïse me donnera de plus amples instructions, chemin faisant.

SIR PETER. Vous n'aurez pas beaucoup de temps, car votre neveu demeure ici près.

SIR OLIVIER. Oh! soyez tranquille! mon précepteur semble si habile, que, bien que Charles demeure dans la rue la plus voisine, ce sera ma faute si je ne suis pas un fripon accompli avant d'avoir tourné le coin.

SCÈNE III.

SIR PETER, ROWLEY.

SIR PETER. De cette manière, je crois que sir Olivier sera pleinement convaincu. Vous êtes partial, vous, Rowley; et vous auriez instruit Charles de l'autre projet.

ROWLEY. Non, sur ma parole, sir Peter.

SIR PETER. C'est bien; amenez-moi ce Snake, et je verrai ce qu'il a à me dire. J'aperçois Maria, je veux lui parler.

(*Rowley sort.*)

SCÈNE IV.

SIR PETER, *d'abord seul; puis* MARIA.

SIR PETER. Je voudrais bien avoir la conviction que mes soupçons sur Charles et lady Teazle sont injustes. Je ne me suis pas encore ouvert là-dessus à mon ami Joseph; c'est ce que je suis déterminé à faire sous peu. Il me donnera

son avis en conscience, j'en suis sûr. *(à Maria qui entre.)* Eh bien, mon enfant, M. Surface est il revenu avec vous ?

MARIA. Non, monsieur, il était occupé.

SIR PETER. Plus vous causez avec cet aimable jeune homme, et plus il me semble que vous devriez sentir combien sa tendresse pour vous est digne de récompense.

MARIA. En vérité, sir Peter, vos fréquentes importunités sur ce sujet me gênent singulièrement. Vous me forcez à déclarer net que de tous ceux qui ont paru faire attention à moi, il n'y a personne que je ne préfère à M. Surface.

SIR PETER. Voilà de la méchanceté : non, non, Maria, c'est Charles seul que vous préférez. Il est évident que ses vices et ses folies ont gagné votre cœur.

MARIA. Ce que vous dites là est bien peu généreux. Vous savez que j'ai obéi à vos ordres en cessant entièrement de le voir et de correspondre avec lui. J'en ai appris assez pour être convaincue qu'il est indigne de mon estime ; mais si ma raison condamne ses vices, mon cœur m'inspire encore quelque pitié pour ses malheurs, et je ne crois pas que ce sentiment soit un crime.

SIR PETER. Plaignez-le tant que vous voudrez ; mais donnez votre cœur et votre main à un plus digne objet.

MARIA. Jamais à son frère.

SIR PETER. Allez, fille rebelle et obstinée !.. Mais prenez garde, vous ne savez pas encore ce qu'est l'autorité d'un tuteur ; craignez de me contraindre à vous l'apprendre.

MARIA. Vous n'en aurez jamais de justes motifs, c'est tout ce que je puis dire. Je sais qu'aux termes du testament de mon père, vous devez, pendant un certain temps, le remplacer près de moi ; mais je cesserai de vous regarder comme son représentant, si vous voulez me forcer à être malheureuse. *(Elle sort.)*

SCÈNE V.

SIR PETER, *seul.*

Jamais homme fut-il plus contrarié que moi? Tout conspire pour me mortifier. Il y avait à peine trois semaines que j'étais empêtré dans le mariage, quand son père, homme sain et robuste, mourut exprès, je crois, pour avoir le plaisir de me charger de la garde de sa fille.... Mais voici ma chère moitié... Elle paraît de fort bonne humeur... Que je serais heureux si, en la tourmentant, je pouvais l'amener à m'aimer un tant soit peu!

SCÈNE VI.

SIR PETER, LADY TEAZLE.

LADY TEAZLE. Qu'est-ce donc, sir Peter? j'espère que vous n'avez pas grondé Maria. Être de mauvaise humeur quand je ne suis pas là, n'est-ce pas me traiter trop bien.

SIR PETER. Ah! lady Teazle, vous avez le pouvoir de me mettre en belle humeur à toute heure du jour.

LADY TEAZLE. Je le voudrais; car j'ai bien besoin que vous soyez d'une humeur et d'une complaisance charmante en ce moment. Ah! oui, soyez de bonne humeur, et donnez-moi deux cents livres sterling. Voulez-vous?

SIR PETER. Deux cents livres sterling! est-ce que je ne puis avoir un instant de bonne humeur sans payer pour cela: mais parlez-moi toujours de ce ton et je ne pourrai rien vous refuser. Vous allez avoir ce que vous demandez: mais scellons l'obligation de remboursement.

LADY TEAZLE. Oh! tenez, ma main suffit.

SIR PETER. Vous ne me reprochez plus de ne pas vous avoir fait des avantages assez considérables. Je vous mé-

nage une surprise, mais nous vivrons toujours ainsi, n'est-ce pas?

LADY TEAZLE. Si vous voulez, assurément je ne demande pas mieux que de cesser toutes nos querelles, pourvu que vous confessiez que vous vous êtes lassé le premier.

SIR PETER. A l'avenir, ne disputons plus que de soins et d'attentions.

LADY TEAZLE. Je vous assure, sir Peter, que la bonne humeur vous sied à ravir. Je vous trouve tel que vous étiez avant notre mariage, lorsque vous vous promeniez avec moi sous les ormes; vous me racontiez quel vert galant vous étiez dans votre jeunesse; vous me passiez la main sous le menton, et vous me demandiez si je croyais pouvoir aimer un vieillard qui ne me refuserait rien... N'est-ce pas?

SIR PETER. Oui, oui, et vous étiez si bonne, si attentive...

LADY TEAZLE. Sans doute, je l'étais, et je prenais toujours votre parti quand nos connaissances vous tournaient en ridicule.

SIR PETER. En vérité!

LADY TEAZLE. Oui, et quand ma cousine Sophie vous appelait un vieux célibataire roide et morose, et se moquait de moi parce que j'épousais un homme qui aurait pu être mon père, je vous défendais toujours, en disant que je ne vous trouvais pas si laid, et que j'étais sûre que vous feriez un fort bon mari.

SIR PETER. Et vous aviez bien deviné. Nous allons faire le couple le plus heureux....

LADY TEAZLE. Nous n'aurons plus jamais de différend.

SIR PETER. Non, jamais; mais, ma chère lady Teazle, il faudra bien prendre garde à votre caractère; car dans toutes nos petites querelles, ma chère, vous pouvez vous rappeler que c'était toujours vous qui commenciez.

LADY TEAZLE. Je vous demande pardon, mon cher sir Peter; en vérité, c'était toujours vous qui étiez l'agresseur.

SIR PETER. Là, vous voyez, mon ange... prenez garde; se contredire, ce n'est pas le moyen de rester amis.

LADY TEAZLE. N'est-ce pas vous qui avez commencé, mon cœur?...

SIR PETER. Encore! voilà que vous continuez; vous ne vous apercevez pas, ma bonne amie, que vous faites précisément là ce qui me met toujours en colère.

LADY TEAZLE. Ecoutez donc, si vous voulez vous mettre en colère sans sujet, mon ami....

SIR PETER. Vous voyez bien que vous voulez vous quereller encore...

LADY TEAZLE. Non, assurément, je ne le veux pas; mais si vous êtes si bourru.

SIR PETER. Là... qui de nous deux commence?

LADY TEAZLE. C'est vous, certainement, car je n'ai rien dit; mais il n'y a pas moyen de supporter votre caractère.

SIR PETER. Non, non, Madame, la faute en est toute à votre humeur.

LADY TEAZLE. Vous êtes précisément tel que ma cousine Sophie l'avait prédit.

SIR PETER. Votre cousine Sophie est une petite coquette, sotte et impertinente.

LADY TEAZLE. Vous êtes bien brutal (1) d'injurier ainsi mes parens.

SIR PETER. Que toutes les plaies du mariage soient doublées pour moi si jamais j'essaie encore de me rapatrier avec vous!

LADY TEAZLE. Tant mieux.

(1) *You are a great bear*, vous êtes un grand ours.

SIR PETER. Non, non, Madame, il est évident que vous ne vous êtes jamais souciée de moi, et j'ai été bien fou de vous épouser; une petite campagnarde mijaurée, qui avait rebuté la moitié des honnêtes gentilshommes du voisinage.

LADY TEAZLE. C'est moi qui ai été bien extravagante de vous prendre pour époux; un vieux célibataire qui n'était pas marié à cinquante ans parce qu'il n'avait rencontré personne qui voulût de lui.

SIR PETER. Vous avez été trop heureuse de me trouver; jamais on ne vous avait fait d'offre aussi brillante.

LADY TEAZLE. N'ai-je pas refusé sir Tivy Terrier, qui eût été un bien meilleur parti? car sa fortune est égale à la vôtre et il s'est rompu le cou depuis que je vous ai épousé.

SIR PETER. Eh bien! c'en est fait, Madame; vous êtes une femme insensible, ingrate!... Mais il faut que tout finisse... je vous crois capable de tout. Oui, Madame, je crois maintenant tout ce qu'on dit de vous et de Charles. Oui, madame, vous et Charles, je le vois clairement....

LADY TEAZLE. Prenez garde, sir Peter; point de semblables insinuations, je ne veux pas être soupçonnée sans motif, je vous en avertis.

SIR PETER. Fort bien, Madame, fort bien; une bonne séparation et le plus tôt possible...

LADY TEAZLE. Soit! une bonne séparation.

SIR PETER. Oui, ou un divorce...

LADY TEAZLE. Un divorce, encore mieux.

SIR PETER. Je veux faire de moi-même un exemple pour tous les vieux garçons.... séparons-nous, Madame.

LADY TEAZLE. J'y consens, j'y consens; et maintenant, mon cher sir Peter, que nous voilà encore une fois d'accord, nous pouvons faire le couple le plus heureux, et n'avoir plus jamais de différend; vous savez... ah! ah! ah!

allons, je vois que vous allez éclater en fureur, je ne veux pas vous gêner... ainsi, bonjour, bonjour. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

SIR PETER, *seul.*

O torture! O malédiction! Comment, je ne puis pas réussir à la mettre en colère!... Mais je ne puis souffrir qu'elle ait la prétention de demeurer calme. Non, non, elle peut briser mon cœur, mais elle ne demeurera pas calme.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente l'appartement de Charles.

TRIP, MOISE, *et* SIR OLIVIER.

TRIP. Par ici, monsieur Moïse; si vous voulez attendre un instant... Quel est le nom de monsieur?

SIR OLIVIER, *et bas à Moïse.* Monsieur Moïse, quel est mon nom?

MOÏSE, *haut.* Monsieur Premium.

TRIP. Premium, fort bien.

(*Il sort en prenant du tabac.*)

SIR OLIVIER. A en juger par le valet, on ne devinerait pas que le maître est ruiné. Mais quoi! c'est la maison de mon frère.

MOÏSE. Oui, Monsieur. M. Charles l'a achetée de M. Joseph, avec les meubles, tableaux, etc., etc., précisément dans l'état où le vieux gentilhomme l'avait laissée; sir Peter trouva que c'était une grande extravagance.

SIR OLIVIER. Selon moi, l'économie de celui qui l'a vendue était plus blâmable de moitié.

TRIP, *rentrant.* Mon maître dit qu'il faut que vous at-

tendiez. Il a du monde en cet instant et ne peut vous parler.

SIR OLIVIER. S'il savait ceux qui demandent à le voir, il n'aurait pas fait cette réponse.

TRIP. Oh! il sait que c'est vous qui êtes ici. Je n'ai pas oublié mon petit Premium, non, non.

SIR OLIVIER. Fort bien, et comment vous appelez-vous, Monsieur, je vous prie?

TRIP. Je me nomme Trip, Monsieur, à votre service.

SIR OLIVIER. Eh bien donc, monsieur Trip, vous avez, j'en suis sûr, une place fort agréable ici?

TRIP. Mais oui; nous sommes trois ou quatre qui passons fort joliment notre temps: nos gages sont quelquefois un peu arriérés, et ils sont assez modiques; nous n'avons que cinquante guinées par an, et là-dessus, nous devons nous fournir de bourses à cheveux et de bouquets.

SIR OLIVIER. Des bourses et des bouquets? (*A part.*) Des cordes et des bastonnades.

TRIP. Mais à propos, Moïse, avez-vous pu me faire escompter ce petit effet?

SIR OLIVIER, *à part.* Il veut emprunter aussi, Dieu me pardonne! il a des embarras d'argent, comme un Lord, et il se donne des airs d'avoir des créanciers.

MOÏSE. Cela m'a été impossible, en vérité, monsieur Trip.

TRIP. Ah! bon Dieu, vous m'étonnez! mon ami Brush l'avait endossé, et je croyais que lorsqu'il avait mis son nom au dos d'un billet, cela valait de l'argent comptant.

MOÏSE. Non, cela n'a pas suffi.

TRIP. C'était une si petite somme! vingt livres sterling: écoutez, Moïse, pourriez-vous me faire avoir cela au moyen d'un intérêt annuel?

SIR OLIVIER. Ah! ah! ah! un laquais emprunter de l'ar-

gent moyennant un intérêt annuel!... Voilà tes nobles effets, ô dissipation!

MOÏSE. Oui, mais il faut faire assurer votre place.

TRIP. De tout mon cœur. Je ferai même assurer ma vie, si vous voulez.

SIR OLIVIER, *à part.* Je n'assurerais pas ton cou.

MOÏSE. Mais n'y a-t-il rien que vous pourriez donner en gage?

TRIP. Rien d'un peu important n'est sorti de la garde-robe de mon maître, depuis quelque temps; mais je pourrais vous donner une hypothèque sur quelques-uns de ses habits d'hiver, en m'engageant à les racheter avant novembre, ou bien, une délégation sur l'habit de velours français, ou un *post-obit* sur le bleu et argent. Tout cela, Moïse, avec quelques paires de Manchester de point, en guise de sécurité surabondante... Hein, qu'en dites vous, mon bon petit juif? (*on sonne.*) Ah! diable, j'entends sonner. Je crois, Messieurs, que je puis vous faire entrer maintenant... N'oubliez pas l'intérêt annuel, mon petit Moïse. Par ici, Messieurs. Je ferai assurer ma place, vous savez.

SIR OLIVIER, *à part.* Si le valet est la copie du maître, c'est ici le temple de la dissipation. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

CHARLES SURFACE, CARELESS, SIR HENRY BUMPER *et plusieurs jeunes gens assis à table et buvant.*

CHARLES. Parbleu, c'est vrai, mes amis. Le siècle est tout-à-fait dégénéré. Il y a plusieurs de nos connaissances qui ont du goût, du courage, de la politesse : mais ils ne savent pas boire.

CARELESS. Vous avez raison, Charles. Ils donnent dans

les petits raffinemens de la table, et ils ne s'abstiennent que de vin et d'esprit. Assurément la société y perd considérablement; car maintenant, au lieu de ces reparties vives et piquantes qu'un flacon de Bourgogne faisait éclater, leur conversation est devenue aussi insipide que leur eau de Spa, qui a toute l'insignifiance du Champagne sans avoir son bouquet et son esprit.

CARELESS. Mais que dire de ceux qui aiment mieux le jeu que le vin? Voilà sir Henry qui se met à la diète pour mieux jouer.

CHARLES. Oh! il n'aura pas bonne chance. Quoi donc! est-ce que vous prétendriez former un bon cheval pour la course en lui retranchant son avoine? Pour moi, je ne suis jamais plus heureux que quand je suis un peu en train; que je jette les dés, après avoir vidé une bouteille de Champagne, et je ne perds jamais... du moins je ne sens pas ma perte, et cela revient au même.

SIR HENRY. Pour cela, je vous crois.

CHARLES. Et d'ailleurs qui pourrait croire à l'amour et abjurer le vin? C'est la pierre de touche à l'aide de laquelle un amant connaît son propre cœur.

CARELESS. Allons, Charles, soyez franc et dites-nous au vrai le nom de votre belle.

CHARLES. Si je l'ai tu, ce n'est que par compassion pour vous. Si je vous le dis, vous voudrez, pour porter des toasts à la ronde, trouver des beautés qui l'égalent, et c'est impossible.

CARELESS. Alors nous trouverons quelque vestale canonisée, ou quelque déesse du paganisme, pour justifier le parallèle.

CHARLES. Allons, versez, versez plein! Maria, Maria.

SIR HENRY. Maria qui?...

CHARLES. Au diable son autre nom!... C'est un nom de cérémonie, il ne doit pas figurer dans le calendrier de l'a-

mour. Ah! ça, sir Henry, il faut nous nommer une beauté accomplie.

CARELESS. N'ayez pas peur, sir Henry; nous accepterons votre toast, quand même votre maîtresse n'aurait qu'un œil; vous trouveriez une excuse dans une chanson que vous savez....

SIR HENRY. C'est juste, et je vais vous dire la chanson au lieu du nom de ma belle.

TOUS. Oui, la chanson, la chanson.

SIR HENRI.

Je bois à la vierge innocente,
Qu'à son insu tourmentent ses quinze ans;
Je bois à la veuve élégante,
Qui pleure, hélas, ses cinquante printemps;
Je bois à la franche coquette,
Qui partout quête ses amans;
Je bois à la prude discrète,
Qui soigne son ménage et berce ses enfans.

Refrain.

Buvons, buvons tous à la ronde,
A la santé de tout le monde.
Les femmes, si le vin nous fait déraisonner,
En faveur du motif devront nous pardonner.

A la fille qui voit, par d'aimables fossettes,
Son joli visage s'orner;
A celle qui déjà de rides indiscrètes,
A vu son front se sillonner;
Aux Iris, aux Chloé, dont les connaisseurs vantent
Ou la peau blanche, ou le teint brun;
A celle enfin dont les yeux nous enchantent,
Puis à celle qui n'en a qu'un.

Buvons, buvons tous, etc., etc.

A la beauté mélancolique,
A celle dont les traits respirent la gaîté.
D'être exclusif jamais je ne me pique,
Surtout s'il s'agit de beauté.

Ainsi donc, que l'on soit ou trop maigre, ou trop grasse,
Ça m'est égal, en vérité...
Lesf emmes, je les aime en masse,
Et de même toujours je bois à leur santé....

Buvons, buvons, etc., etc.

TOUS. Bravo! bravo!

SCÈNE X.

LES MÊMES; TRIP, *qui parle bas à son maître.*

CHARLES. Messieurs, je vous prie de m'excuser un moment. Careless, voulez-vous me remplacer?

CARELESS. Qu'est-ce donc, Charles? C'est une de vos beautés incomparables, je suppose, qui vous arrive par hasard.

CHARLES. Non, ma foi. Pour ne vous rien cacher, c'est un juif et un brocanteur à qui j'ai donné rendez-vous.

CARELESS. Oh! parbleu, faites entrer le juif.

SIR HENRY. Et le brocanteur aussi, sur mon ame.

TOUS. Oui, oui, le Juif et le brocanteur.

CHARLES. De tout mon cœur. Trip, faites entrer ces messieurs.

CARELESS. Charles, offrons-leur un verre ou deux de généreux Bourgogne, et peut-être cela leur donnera de la conscience.

CHARLES. Non pas, de par le diable. Le vin ne fait que développer les qualités dont la nature a doué un homme: les faire boire ne servirait qu'à aiguiser leur friponerie.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; SIR OLIVIER, MOISE.

CHARLES. Allons, honnête Moïse, entrez; entrez aussi

monsieur Premium... c'est le nom de monsieur, n'est-ce pas, Moïse?

MOÏSE. Oui, Monsieur.

CHARLES. Approchez des siéges, Trip. Asseyez-vous, monsieur Premium. Des verres, Trip! Asseyez-vous, Moïse. Tenez monsier Premium, je vais vous donner une belle phrase : *Au succès de l'usure!* Moïse, versez rasade à monsieur.

MOÏSE. Au succès de l'usure.

CARELESS. C'est juste, Moïse, l'usure participe de la prudence et de l'industrie. Elle mérite de réussir.

SIR OLIVIER. Allons donc... je bois au succès qu'elle mérite.

CARELESS. Non, non, ce n'est pas cela... Vous avez fait la petite bouche sur ce toast; il faut le porter en buvant une rasade d'une pinte.

MOÏSE. De grâce, Monsieur, considérez que M. Premium est un homme comme il faut.

CARELESS. Et conséquemment il aime le bon vin. Je veux qu'on fasse justice de la dernière goutte de cette bouteille.

CHARLES. Non, de par tous les diables. M. Premium est un étranger.

SIR OLIVIER, *à part*. Par ma foi! je voudrais être hors de leur compagnie.

CARELESS. Que le diable les emporte, alors!... S'ils ne boivent pas, nous ne restons pas avec eux. Venez, Harry, les dez sont dans l'autre pièce... Charles, vous nous rejoindrez quand vous aurez terminé votre affaire.

CHARLES. Oui, oui. Ah! Careless!...

CARELESS, *revenant*. Quoi?

CHARLES. J'aurai peut-être besoin de vous.

CARELESS. Oh! vous savez que je suis toujours prêt. Effet au porteur, lettre de change, tout m'est égal. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

SIR OLIVIER, MOISE, CHARLES.

MOÏSE, *à Charles.* Monsieur, voici M. Premium, homme d'un honneur rigide, d'une discrétion éprouvée, qui vient toujours à bout de toutes ses entreprises. Monsieur Premium, voici...

CHARLES (1). Bah! taisez-vous donc! Monsieur, mon ami Moïse est un fort honnête garçon, mais il a la parole un peu lente; il serait une heure à faire notre éloge à tous deux... Monsieur Premium, voici le fait en deux mots. Je suis un jeune extravagant qui veut emprunter; vous, vous êtes, je crois, un vieillard prudent qui a de l'argent à prêter. Je suis assez sot pour vous donner cinquante pour cent plutôt que de manquer l'occasion, et vous, je présume, vous êtes assez coquin pour prendre cent pour cent, si cela se peut. Maintenant que nous voilà connus l'un de l'autre, nous pouvons conclure sans plus de cérémonie.

SIR OLIVIER. Voilà qui est très franc, sur ma parole. Je vois, Monsieur, que vous n'êtes pas un faiseur de complimens.

CHARLES. Oh! non, Monsieur, j'ai toujours préféré la rondeur en affaires.

SIR OLIVIER. Je vous en estime davantage. Néanmoins vous vous trompez sur un point. Je n'ai point d'argent à prêter, mais je crois que je pourrais m'en faire avancer par un ami. Or, cet ami est un damné chien sans conscience; n'est-ce pas, Moïse?

MOÏSE. Mais vous n'y sauriez que faire.

(1) Tout ce qui suit se retrouve dans le *Tartuffe de mœurs*. Cette scène avait trop d'étendue pour entrer dans une note.

SIR OLIVIER. Il faudra, pour vous arranger, qu'il vende des rentes à une grande perte; n'est-ce pas, Moïse ?

MOÏSE. Oui, oui. Vous savez que je dis toujours la vérité; car je déteste le mensonge.

CHARLES. C'est assez l'ordinaire des gens qui disent toujours la vérité. Mais tout cela n'est rien, monsieur Premium : je sais bien qu'on ne peut pas avoir de l'argent sans payer pour cela.

SIR OLIVIER. Bon : mais quelle sûreté pourrez-vous donner ? Vous n'avez point de terres, je suppose.

CHARLES. Pas une taupinière, pas un fétu... si ce n'est les pots de fleurs qui sont à ma fenêtre.

SIR OLIVIER. Point de rentes, de propriétés mobilières ?

CHARLES. Rien que quelques propriétés vivantes... Des chiens d'arrêt et de petits chevaux. Mais dites-moi un peu, monsieur Premium, êtes-vous au fait de ma famille ?

SIR OLIVIER. Oui, Monsieur, pour dire la vérité.

CHARLES. Alors vous devez savoir que j'ai un oncle diablement riche dans les Indes, sir Olivier Surface.... J'ai de ce côté les plus grandes espérances.

SIR OLIVIER. Vous avez un oncle fort riche, je le sais... Mais comment vos espérances se réaliseront-elles ? C'est plus que vous ne pouvez dire, je crois.

CHARLES. Oh ! il n'y a point de doute là-dessus. On dit qu'il m'aime prodigieusement, et qu'il parle de me laisser toute sa fortune.

SIR OLIVIER. En vérité, voilà la première fois que j'entends dire cela.

CHARLES. Si fait, Monsieur, c'est exact. Moïse sait que c'est la vérité.

MOÏSE. Oh ! oui, j'en ferais serment.

SIR OLIVIER, *à part*. Allons, ils vont me persuader que je suis au Bengale, à présent.

CHARLES. Je propose donc, monsieur Premium, de vous

donner une délégation, un postobit, sur la succession de sir Olivier. Et cependant cet excellent homme a eté si généreux pour moi que je serais fâché d'apprendre qu'il lui arrivât malheur.

SIR OLIVIER. Vous n'en seriez pas plus fâché que moi, je vous jure. Mais cette délégation est précisément la plus mauvaise sûreté que vous puissiez m'offrir, car je pourrais vivre cent ans et ne jamais revoir mon capital.

CHARLES. Au contraire; du moment que sir Olivier sera mort, vous viendrez chez moi toucher votre argent.

SIR OLIVIER. Dans ce cas je serais le créancier le plus singulier que vous auriez jamais vu.

CHARLES (1). Vous avez peur, je crois, que sir Olivier ne vive trop long-temps.

(1) Chéron a transporté ce dialogue dans sa scène entre Sudmer et Valsain (sir Olivier et Joseph).

VALSAIN.

Le climat très mal sain, m'écrit-on,
A très fort dérangé sa constitution.
D'ailleurs ayant du temps accumulé l'injure,
Il doit payer bientôt tribut à la nature.
Et moi qui suis pour lui plus un fils qu'un neveu,
Pour vous combler de biens j'espère que dans peu...

SUDMER.

Dans peu, mais cependant...

VALSAIN.

Oui, oui, prenez courage.

SUDMER.

Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.

VALSAIN.

Il est plus vieux que vous.

SUDMER.

Il n'a pas soixante ans,
Et je pourrais attendre encore fort long-temps.

VALSAIN.

Vous voudriez sa mort aujourd'hui, tout à l'heure!

SIR OLIVIER. Non, ma foi, je n'en ai pas peur; quoiqu'on me dise qu'il n'y a pas dans toute la chrétienté un homme de son âge plus frais et mieux conservé.

CHARLES. Oh! pour cela, vous êtes mal informé : le climat a beaucoup nui à sa santé.. Pauvre oncle... il s'en va, à ce qu'on m'a dit : et il a tellement changé depuis peu, que ses plus proches parens ne le reconnaissent pas.

SIR OLIVIER. Non? ah! ah! ah! tellement changé que ses plus proches parens ne le reconnaissent pas. Ah! ah! ah! ça n'est pas mauvais, ah! ah! ah!

CHARLES. Ah! ah! cela vous fait plaisir, mon petit Premium.

SIR OLIVIER. Cela ne m'en ferait pas du tout...

CHARLES. Oh! que si... cela améliore votre chance.

SIR OLIVIER. Mais on me dit que sir Olivier va revenir. Quelques-uns prétendent même qu'il est dejà de retour.

CHARLES. Bah! je dois savoir cela mieux que vous. En ce moment à Calcutta, n'est-ce pas, Moïse?

MOÏSE. Oh! oui, assurément.

SIR OLIVIER. Il est vrai, comme vous le dites, que vous devez savoir cela mieux que moi. Cependant, je tenais ma nouvelle d'une personne sûre; n'est-ce pas, Moïse?

MOÏSE. Oh! sans contredit.

SIR OLIVIER. Mais, Monsieur, puisque vous avez, dit-on,

SUDMER.

Vous me connaissez mal. Qui, moi! vouloir qu'il meure!
Et d'ailleurs que feraient mes vœux à son destin?
Et de corps et d'esprit on sait qu'il est bien sain.

VALSAIN.

Faut-il vous répéter mille fois le contraire?
Le fils de son gérant, par le dernier corsaire,
Nous mande que ses traits sont changés à tel point
Que même ses parens ne le remettent point,

(*Le Tartuffe de mœurs*, acte V, scene VI.)

besoin sur-le-champ, de quelque cent livres sterling, n'avez-vous rien dont vous puissiez disposer ?

CHARLES. Que voulez-vous dire?

SIR OLIVIER. Par exemple, on assure que votre père vous a laissé beaucoup d'argenterie massive.

CHARLES. Brrrr!.. elle est partie depuis long-temps. Moïse peut vous en parler savamment.

SIR OLIVIER, *à part*, Juste ciel!... toute l'argenterie de famille, la vaisselle des jours de gala... (*Haut.*) On suppose que sa bibliothèque était une des plus complètes, des plus précieuses.....

CHARLES. Oh! beaucoup trop pour un simple particulier: moi j'ai toujours été fort libéral, et je regardais comme une honte de garder tant de science pour moi seul.

SIR OLIVIER, *à part*. Miséricorde! une science qui s'était transmise de génération en génération comme une propriété inhérente à la famille. (*Haut.*) Mais que sont devenus ces livres?

CHARLES. Il faut demander cela à l'huissier-priseur, monsieur Premium; car je ne crois pas que Moïse lui-même en ait aucune connaissance.

MOÏSE. Je ne connais rien aux livres.

SIR OLIVIER. Vous n'avez donc plus rien, absolument rien?

CHARLES. Ma foi, pas grand'chose; à moins que vous n'ayez envie de vieux portraits de famille. J'ai là-haut une pièce pleine de mes ancêtres, et, si vous aimez la peinture, par ma foi, nous allons en faire marché.

SIR OLIVIER. Allons donc, vous ne voudriez pas vendre vos ancêtres.

CHARLES. Tous, tous, au plus offrant et dernier enchérisseur.

SIR OLIVIER. Quoi! vos grands-oncles et vos grand'tantes?

CHARLES. Oui, oui, et mes grands-pères et grand'mères aussi.

SIR OLIVIER, *à part*. Je le renonce pour mon neveu. (*Haut.*) Comment diantre! Vous n'avez donc pas d'entrailles? Me prenez-vous pour le Shylock (1) de la comédie, d'emprunter ainsi de l'argent sur votre chair et votre sang.

CHARLES. Allons, mon petit brocanteur, ne vous fâchez pas. Que vous importe, pourvu que vous en ayez pour votre argent?

SIR OLIVIER. Allons, je pourrai vous acheter cela. Je crois que je m'arrangerai des tableaux de famille. (*A part.*) Je ne lui pardonnerai jamais ce trait-là.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; CARELESS.

CARELESS. Venez donc, Charles. Qui diable vous retient si long-temps?

CHARLES. Je ne puis venir encore. Par ma foi, nous allons avoir une vente dans le grenier. Voilà le petit Premium qui m'achète tous mes ancêtres.

CARELESS. Oh! que le ciel brûle vos ancêtres!

CHARLES. Non pas. Premium pourra les brûler après, s'il en a la fantaisie. Careless, nous aurons besoin de vous: vous ferez le crieur.

CARELESS. S'il en est ainsi, je suis des vôtres: je sais manier un marteau (2) aussi bien qu'un cornet.

SIR OLIVIER, *à part*. Oh! les vauriens!..

(1) Personnage d'une comédie de Shakespeare, intitulée *la Tempête*, d'où M. Casimir Delavigne a pris une des plus belles tirades de son *Paria*.

(2) *A hammer*, c'est une espèce de rouleau que tient le crieur. Quand l'objet est adjugé, il frappe sur la table avec ce marteau.

CHARLES. Allons, Moïse, vous serez le priseur, s'il nous en faut un. Mais qu'est-ce, Premium? cette affaire n'a pas l'air de vous sourire.

SIR OLIVIER. Si fait, si fait. Ah! ah! ah! c'est un fier tour de vendre ainsi sa famille à l'encan, ah! ah! ah! (*A part.*) Oh! le vilain prodigue!

CHARLES. Assurément. Quand un homme a besoin d'argent, avec qui diable en usera-t-il librement, si ce n'est avec ses parens?

SIR OLIVIER, *à part.* Je ne lui pardonnerai jamais ce trait-là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre où sont les tableaux.

CHARLES, SIR OLIVIER, MOISE ET CARELESS.

CHARLES. Entrez, Messieurs, entrez. Voici toute la famille des Surface. Cela remonte jusqu'à la conquête.

SIR OLIVIER. Selon moi, c'est une fort bonne collection.

CHARLES. Sans doute. Ils sont tous faits dans le véritable esprit de la peinture en portraits; cela ne ressemble pas aux ouvrages de vos modernes Raphaëls, qui font votre portrait tout-à-fait indépendant de votre personne. Non, non, le mérite de ceux-ci est une ressemblance invétérée. Vous les voyez tous là raides et gauches comme l'étaient les originaux, et ne ressemblant à rien dans la nature humaine si ce n'est à leur modèle.

SIR OLIVIER. Ah! nous ne reverrons plus des figures d'hommes comme celles-là.

CHARLES. J'espère bien que non. Vous voyez, monsieur Premium, comme j'ai l'esprit de famille: le soir je m'assieds ici, entouré de mes parens... Mais, allons, montez à votre chaire, monsieur le crieur. Voici un grand fauteuil où mon grand-père reposait sa goutte, qui semble fait exprès pour cela.

CARELESS. Oui, oui, cela n'est pas mal. Mais je n'ai pas de marteau. Qu'est-ce qu'un crieur sans marteau?

CHARLES. C'est parbleu vrai! Voyons... quel est ce parchemin. Oh! oh! notre généalogie tout au long. Tenez, Careless, vous aurez là un morceau d'acajou d'une singulière espèce. Voici un tableau de la famille; vous adjugerez (1) mes ancêtres avec leur propre généalogie.

SIR OLIVIER. Oh! l'indigne!... C'est un véritable parricide.

CARELESS. Oui, oui, voici un morceau de votre génération : c'est ce que nous pouvions avoir de mieux. Cela servira tout à la fois de marteau et de catalogue. Allons, commencez... Une fois, deux fois... trois fois... (2)

CHARLES (3). Bien! voici d'abord mon grand oncle Richard Raveline, excellent général dans son temps, je vous assure. Il a fait toutes les guerres du duc de Marlborough, et attrapé cette estafilade au-dessus de l'œil à la bataille de Malplaquet. Qu'en dites-vous, monsieur Premium? Ce n'est pas un héros emplumé comme nos modernes capitaines manqués, mais enveloppé d'une bonne perruque et d'un bon uniforme, comme doit l'être un général. Qu'en donnez-vous?

MOÏSE. M. Premium désire que vous parliez le premier.

CHARLES. Eh bien donc, il l'aura pour dix livres sterling. Assurément ce n'est pas cher pour quelqu'un de ce grade!

SIR OLIVIER, *à part*.. Que le ciel me bénisse! Son illustre oncle Richard pour dix livres sterling. (*Haut.*) Soit, je le prendrai à ce prix.

(1) Le verbe anglais *to knock down*, veut dire à la fois assommer et adjuger. (parce que le crieur frappe avec son morceau de bois quand l'objet est acquis définitivement); ainsi, dans l'original, Charles semble dire : Vous assommerez mes ancêtres avec leur propre généalogie.

(2) En anglais le crieur dit : *a-going*, *a-going... gone*, partant, partant... parti..., et chez nous une fois, deux fois, trois fois... adjugé.

(3) Cette scène a été imitée ou plutôt traduite par Chéron, avec beaucoup de bonheur.

CHARLES. Careless, adjugez mon oncle Richard. Voici maintenant une de ses sœurs qui est restée fille, ma tante Deborah, peinte par Kneller. C'est un de ses meilleurs ouvrages; la ressemblance est formidable!... Vous la voyez peinte sous la forme d'une bergère qui fait paître son troupeau. Je vous la donne pour cinq guinées dix shillings : les moutons seuls valent cela.

SIR OLIVIER, *à part.* Pauvre Deborah! une femme qui s'estimait tant, cinq guinées dix shillings! (*Haut.*) Je la prends.

CHARLES. Adjugez ma tante Deborah.

CARELESS. Une fois, deux fois... adjugé.

CHARLES. Vous voyez maintenant deux de ses cousines. Ces portraits ont été faits il y a long-temps, lorsque les petits-maîtres portaient des perruques et les dames leurs cheveux.

SIR OLIVIER. Oui vraiment: les coiffures paraissent avoir été beaucoup plus basses dans ce temps-là.

CHARLES. Prenez la paire de cousines pour le même prix que ma tante.

MOÏSE. C'est bon marché.

CHARLES. Careless, voici maintenant un grand-père de ma mère, un juge savant, bien connu dans les provinces de l'ouest. Combien l'estimez-vous, Moïse?

MOÏSE. Quatre guinées.

CHARLES. Quatre guinées! Sur mon ame, vous ne payez seulement pas le prix de sa perruque. Monsieur Premium, vous aurez sûrement plus de respect pour le sac de laine. Nous donnerons Sa Seigneurie à quinze guinées.

SIR OLIVIER. Soit.

CARELESS. Adjugé.

CHARLES. Voici deux frères du magistrat, William et Walter Blunt, écuyers, tous deux membres du Parlement, fameux orateurs, et, ce qu'il y a de fort extraordinaire,

c'est la première fois qu'ils ont été achetés ou vendus.

SIR OLIVIER. C'est fort extraordinaire, en effet. Allons, je les prends sur votre propre estimation, pour l'honneur du Parlement.

CARELESS. Bien dit, mon petit Premium. Adjugés à quarante livres sterling.

CHARLES. Voici un beau personnage. Je ne sais pas trop à quel degré était sa parenté, mais il a été maire de Manchester. Prenez-le à huit livres sterling.

SIR OLIVIER. Non, à six. C'est assez pour un maire.

CHARLES. Allons, changez cela en guinées et je vous donne les deux aldermen par-dessus le marché.

SIR OLIVIER. Ils sont à moi.

CHARLES. Adjugez le maire et les deux aldermen.... Mais au diable! ce détail nous prendrait toute la journée. Vendons cela en bloc. Qu'en dites vous, mon petit Premium? Donnez-moi trois cents livres sterling pour le reste de la famille en masse.

CARELESS. Oui, oui, c'est la meilleure manière.

SIR OLIVIER. Allons, tout ce qui peut vous arranger. Je les prends à ce prix. Mais en voilà un par-dessus lequel vous avez toujours sauté.

CARELESS. Quoi! cette petite figure maussade qui est là sur le fauteuil.

SIR OLIVIER. Oui, c'est cela que je veux dire; mais je ne trouve pas du tout que ce soit une figure maussade.

CHARLES. C'est le portrait de mon oncle Olivier; il a été fait avant son départ pour les Indes.

CARELESS. Votre oncle Olivier, ça?.. alors, vous ne serez jamais bons amis; c'est un des visages les plus rébarbatifs que j'aie jamais vus; il a un œil inflexible et une maudite tournure déshéritante. Ne trouvez-vous pas, mon petit Premium?

SIR OLIVIER. Ma foi, non; il me semble que c'est une

figure aussi honnête qu'aucune de celles qui sont dans cette chambre, mortes ou vivantes; mais, je suppose que l'oncle Olivier va avec le reste du bagage.

CHARLES. Non, parbleu! je ne me déferai pas du pauvre Nol. Il a été trop bon pour moi; je garderai son portrait tant que j'aurai une chambre pour l'y placer.

SIR OLIVIER, *à part*. Le drôle est mon neveu après tout. (*Haut.*) Mais, Monsieur, je ne sais trop pourquoi j'ai envie de ce portrait.

CHARLES. J'en suis fâché, car vous ne l'aurez certainement pas. N'en avez-vous pas assez?...

SIR OLIVIER, *à part*. Je lui pardonne tout. (*Haut.*) Monsieur, quand j'ai mis quelque chose dans ma tête, je ne regarde pas à l'argent; je vous paierai ce portrait seul autant que tous les autres.

CHARLES. Ne m'importunez pas davantage, monsieur le brocanteur; je vous dis que je ne veux pas m'en séparer; voilà qui est fini.

SIR OLIVIER, *à part*. Comme le fripon ressemble à son père! je ne l'avais pas encore si bien remarqué, mais je n'ai jamais vu de ressemblance plus frappante. (*Haut.*) Tenez, voilà un billet de votre somme.

CHARLES. Eh! non, celui-ci est de huit cents livres.

SIR OLIVIER. Vous ne voulez pas lâcher sir Olivier?

CHARLES. Non, morbleu! je vous le répète une fois pour toutes.

SIR OLIVIER. Alors, ne faites pas attention à la différence; nous balancerons cela une autre fois. Donnez-moi votre main.... vous êtes un honnête garçon, Charles.... Je vous demande pardon de la liberté, Monsieur. Allons, Moïse.

CHARLES. Parbleu! voilà un drôle de corps. Mais écoutez, Premium, vous préparerez un logement pour ces messieurs..

SIR OLIVIER. Oui, oui, je les enverrai chercher demain ou après-demain.

CHARLES. Attendez.... Il faudra les transporter doucement au moins, car je vous assure que, pour la plupart, ils avaient coutume d'aller dans leurs propres voitures.

SIR OLIVIER. Bon, bon!.. Ah! ça, tous, excepté sir Olivier?

CHARLES. Oui, excepté le bon petit Nabab.

SIR OLIVIER. Vous êtes bien décidé?

CHARLES. Irrévocablement.

SIR OLIVIER, *à part*. L'aimable extravagant! (*Haut.*) Bonjour; allons, Moïse. (*A part.*) Voyons, maintenant qui osera l'appeler mauvais sujet.

SCÈNE II.

CHARLES, CARELESS.

CARELESS. Parbleu! voilà le plus singulier homme de toute son espèce.

CHARLES. C'est le roi des brocanteurs, je crois. Je ne sais pas comment Moïse a pu faire la connaissance d'un si honnête homme.... Ah! voici Rowley. Careless, allez dire que je vais rejoindre la société.

CARELESS. Ah! ça, que ce vieux sermoneur n'aille pas vous persuader de dissiper une partie de cet argent en acquittant quelque vieille dette (1), et quelque bêtise de ce genre. Les fournisseurs, vous le savez, sont des!...

CHARLES. Sans doute, et les payer, c'est simplement les encourager.

CARELESS. Pas davantage.

CHARLES. Soyez tranquille, soyez tranquille.

(1) *A musty debt*, une dette moisie.

SCÈNE III.

CHARLES, *d'abord seul*; *puis* ROWLEY.

CHARLES. Voyons, les deux tiers de cette somme m'appartiennent légitimement; 530 et tant de livres... parbleu! je m'aperçois que mes ancêtres sont des connaissances beaucoup plus précieuses que je ne croyais. *(Saluant les portraits.)* Messieurs et dames, je suis votre très obéissant et très reconnaissant serviteur (1). Ah! Rowley, vous arrivez à temps pour prendre congé de vos vieilles connaissances..

ROWLEY. Oui, l'on m'a dit qu'elles partaient... Mais je m'étonne que vous ayez tant de gaîté au milieu de votre détresse.

CHARLES. Voilà précisément l'affaire. Ma détresse est si grande que je ne puis me passer de ma gaîté. Un jour viendront les richesses et le spleen; chaque chose a son temps. Cependant, je suppose que vous êtes surpris de ne pas me trouver plus affligé du départ de tant de proches parens; certainement cela est terrible; mais vous voyez que pas un de leurs muscles ne se meut; ainsi, pourquoi les miens s'affecteraient-ils?

ROWLEY. Il n'y a pas moyen de vous rendre sérieux un seul instant.

CHARLES. Oh! que si; tenez, je suis sérieux maintenant.

(1) D'honneur
Je ne vous croyais pas, messieurs, tant de valeur.
Que diable en va-t-il faire? Il perdra ses avances...
Marton, viens saluer tes vieilles connaissances,
Et prosternant ton front, viens les larmes aux yeux,
Le cœur plein de regrets, leur faire tes adieux.
(*Le Tartuffe de mœurs*, acte III, scène VI.)

Allez me changer ce billet et portez sur-le-champ 100 livres sterling au vieux Stanley.

ROWLEY. Cent livres sterling! considérez seulement....

CHARLES. Allons, point de discours; la misère du pauvre Stanley est pressante, et si vous ne vous dépêchez pas, il viendra quelqu'un qui peut-être a plus de droit à cette somme.

ROWLEY. Précisément, je ne cesserai de vous répéter un vieux proverbe (1).

CHARLES. « Soyez juste avant d'être généreux. » C'est ce que je ferais si je le pouvais; mais la justice est une vieille boiteuse, je ne puis jamais la faire marcher de front avec la générosité.

ROWLEY. Mais, Charles, croyez-moi, une heure de réflexion,...

CHARLES. Oui, oui, tout cela est vrai; mais écoutez bien, Rowley: tant que j'aurai, je donnerai. Ainsi que le diable emporte l'économie, et allez trouver le vieux Stanley avec cet argent. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

SIR OLIVIER; MOISE, *rentrant d'un autre côté.*

MOÏSE. Eh bien, Monsieur, je pense que, comme le disait

(1) MARTON.

Souvenez-vous, monsieur, du proverbe...

FLORVILLE.

Qui dit?

MARTON.

Soyez juste...

FLORVILLE.

J'entends, Marton. Sans contredit
Les proverbes sont pleins de maximes superbes;
Mais j'écoute mon cœur et non pas les proverbes.

(*Tartuffe de mœurs*, acte III, scène VII.)

sir Peter, vous avez vu M. Charles dans toute sa gloire. C'est bien dommage qu'il soit si extravagant.

SIR OLIVIER. C'est vrai; mais il n'a pas voulu vendre mon portrait.

MOÏSE. Il aime tant le vin et les femmes!

SIR OLIVIER. Oui, mais il n'a pas voulu vendre mon portrait.

MOÏSE. Et il joue si cher!..

SIR OLIVIER. Mais il n'a pas voulu vendre mon portrait.... Ah! voici Rowley.

SCÈNE V.

LES MÊMES; ROWLEY.

ROWLEY. Eh bien, sir Olivier, on dit que vous avez fait un achat.....

SIR OLIVIER. Oui, oui. Notre jeune fou s'est défait de ses ancêtres comme d'une vieille tapisserie.

ROWLEY. Tenez, il m'a chargé de vous rendre une partie de votre argent.... à vous, comme représentant le vieux et pauvre Stanley. J'ai laissé dans l'antichambre un marchand de bas et deux tailleurs qui font le pied de grue, et qui, j'en suis sûr, ne seront pas payés de Charles. Ces cent livres pourraient les satisfaire.

SIR OLIVIER. Bien, bien; je veux payer ses dettes et sa générosité aussi. Mais maintenant, je ne suis plus un brocanteur. Vous allez me présenter au frère aîné en m'intitulant le vieux Stanley.

ROWLEY. Pas encore, je sais que sir Peter veut lui faire visite à peu près à cette heure-ci.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; TRIP.

TRIP. Messieurs, je vous demande pardon de n'avoir pas été là pour vous reconduire. Moïse, un mot.

(*Il sort avec Moïse.*)

SIR OLIVIER. Voilà un fier drôle, Rowley. Croiriez-vous, que ce valet a accaparé le juif à notre arrivée, et voulait lui emprunter de l'argent avant de l'introduire chez son maître.

ROWLEY. En vérité.

SIR OLIVIER. Oui, ils vont conclure ensemble un marché d'intérêts annuels. De mon temps, monsieur Rowley, les domestiques se contentaient des folies des maîtres, quand ceux-ci les avaient portées et usées un peu. Aujourd'hui, ils prennent leurs vices, comme leurs habits d'anniversaire lorsqu'ils sont encore neufs et brillants.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente la bibliothèque de Joseph.

JOSEPH, UN DOMESTIQUE.

JOSEPH. Pas de lettre de lady Teazle?

LE DOMESTIQUE. Non, Monsieur.

JOSEPH. Je suis étonné qu'elle ne me fasse rien dire, si elle ne peut pas venir me trouver. Sir Peter ne me soupçonne certainement pas..... Je désire fort ne pas perdre sa riche pupille par cette intrigue où je me suis engagé avec sa femme... mais pourquoi craindre?... La dissipation et la mauvaise réputation de Charles sont de puissans auxiliaires en ma faveur. (*On entend frapper.*)

LE DOMESTIQUE. C'est lady Teazle, Monsieur : elle a quitté sa chaise chez la marchande de modes dans la rue voisine.

JOSEPH. Un instant, tire ce paravent devant la fenêtre.... cela est à propos ; ma voisine est une vieille fille si curieuse !.... *(Le domestique tire le paravent et sort.)*

JOSEPH. J'ai un rôle fort difficile à jouer dans cette affaire. Lady Teazle a soupçonné, depuis peu, mes vues sur Maria ; mais elle ne doit pas connaître à fond ce secret, du moins jusqu'à ce qu'elle soit plus en ma dépendance.

SCÈNE VIII.

JOSEPH, LADY TEAZLE.

LADY TEAZLE. Eh quoi ! faites-vous de la morale en monologue ?.... Vous vous êtes impatienté, n'est-ce pas ? Allons, allons, ne prenez pas l'air si méchant ; je vous jure que je n'ai pas pu venir plus tôt.

JOSEPH. Oh ! Madame, l'exactitude est une espèce de constance ; c'est une qualité fort peu à la mode chez les dames.

LADY TEAZLE. En vérité, vous devriez me plaindre. Sir Peter est devenu si détestable pour moi depuis peu ! Croiriez-vous qu'il est jaloux de Charles ?... voilà le meilleur de l'histoire.

JOSEPH, *à part.* Je suis bien aise que mes amis entretiennent ce bruit.

LADY TEAZLE. Je voudrais que Charles épousât Maria ; mon époux alors serait convaincu. Ne le voudriez-vous pas aussi, monsieur Surface ?

(1) Voyez dans *le Tartuffe de mœurs* comment Chéron a arrangé cette scène et les deux siuvantes, pour ne pas trop choquer nos mœurs, et cette sévérité que beaucoup de gens réservent exclusivement pour le théâtre.

JOSEPH, *à part.* Non, sur ma foi ! (*Haut.*) Assurément; car alors ma chère lady Teazle serait elle-même convaincue qu'elle m'outrage en me prêtant quelque dessein sur cette petite niaise.

LADY TEAZLE. C'est bien. Je suis portée à vous croire. Mais voilà maintenant mon amie lady Sneerwell qui a répandu sur mon compte je ne sais combien d'histoires infames : et sans le moindre motif, voilà ce qui me désespère.

JOSEPH. Assurément, Madame, c'est là ce qu'il y a de plus terrible. Sans motif! c'est tout-à-fait mortifiant : car lorsqu'il court un bruit injurieux contre vous, il n'y a certainement pas de plus grande consolation que la conscience de l'avoir mérité.

LADY TEAZLE. Dans ce cas-là, je pardonnerais à leur malice. Mais m'attaquer moi qui suis réellement si innocente, et qui n'ai jamais dit de mal de personne, c'est-à-dire d'aucun ami! Et sir Peter! s'aviser d'être bourru et soupçonneux quand je connais la pureté de mon cœur! c'est monstrueux, en vérité.

JOSEPH. Mais aussi, ma chère lady Teazle, c'est votre faute. Si vous souffrez, quand un mari a des soupçons sur sa femme, qu'il lui retire sa confiance, le pacte primitif est rompu, et elle doit à l'honneur de son sexe de le tromper.

LADY TEAZLE. De sorte que, s'il me soupçonne sans raison, le meilleur moyen de guérir sa jalousie est, selon vous, de lui en donner un sujet.

JOSEPH. Sans aucun doute ; votre mari ne doit jamais se tromper sur votre chapitre ; il convient donc que dans cette circonstance vous vous permettiez quelque petite faiblesse pour justifier son discernement.

LADY TEAZLE. Ah! si le sentiment de mon innocence....

JOSEPH. Voilà votre plus grand malheur; c'est ce senti-

ment de votre innocence qui vous cause le plus de tort. Qu'est-ce qui vous fait négliger la forme et dédaigner l'opinion du monde? le sentiment de votre innocence. Qu'est-ce qui vous rend irréfléchie dans votre conduite et vous fait commettre une foule de petites légèretés? le sentiment de votre innocence. Qu'est-ce qui vous rend impatiente de l'humeur de sir Peter et révoltée de ses soupçons? le sentiment de votre innocence. Ah! ma chère lady Teazle, si une fois seulement vous pouviez faire un petit faux pas, vous ne pouvez concevoir combien vous deviendriez circonspecte, et comme vous seriez d'accord avec votre mari.

LADY TEAZLE. Croyez-vous?

JOSEPH. J'en suis sûr; vous verriez alors que la médisance ne vous attaquerait plus. En un mot votre état actuel est celui d'une personne phlétorique: vous mourez d'un excès de santé.

LADY TEAZLE. Ah! ah! ainsi donc votre ordonnance est qu'il faut faillir afin de me mettre en sûreté, et me défaire de ma vertu pour assurer ma réputation. Si mon esprit pouvait être convaincu....

JOSEPH. Assurément, Madame, votre esprit doit l'être. Oui, oui, à Dieu ne plaise que je vous entraîne au mal... j'ai trop d'honneur pour le désirer.

LADY TEAZLE. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux mettre l'honneur de côté dans cette question?

JOSEPH. Ah! les mauvais effets de votre éducation campagnarde se font encore sentir chez vous.

LADY TEAZLE. Je crois que oui, et je vous avouerai franchement que, si je pouvais être entraînée à mal faire, ce serait plutôt par les mauvais procédés de sir Peter que par votre honnête logique.

JOSEPH. Je jure par cette main dont il est indigne.....

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; UN DOMESTIQUE.

JOSEPH. Que voulez-vous, impertinent?

LE DOMESTIQUE. Je vous demande pardon, Monsieur, mais j'ai cru que vous ne seriez pas bien aise que sir Peter entrât sans être annoncé.

JOSEPH. Sir Peter !.. oh ! diable.

LADY TEAZLE. Sir Peter : grands dieux, je suis perdue, je suis perdue... Que vais-je devenir?.. Il monte l'escalier... c'est fait de moi... Cachez-moi quelque part...

JOSEPH. Tenez, derrière ce paravent (*Lady Teazle se cache.*) Allons, donnez-moi ce livre et faites semblant de rajuster ma coiffure. (*Il s'assied.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; SIR PETER.

SIR PETER. Toujours à étudier !.. Monsieur Surface, monsieur Surface.

JOSEPH. Ah ! mon cher sir Peter, je vous demande pardon. Je pâlissais là sur un livre insipide... Combien je vous remercie de cette visite ! Vous n'êtes pas venu ici, je crois, depuis que j'ai fait arranger cette bibliothèque. Les livres, les livres, c'est mon seul luxe, vous le savez.

SIR PETER. Cette pièce est fort jolie, en vérité. Votre paravent lui-même est une source de savoir : je le vois tout garni de cartes.

JOSEPH. Oh ! oui, ce paravent m'est fort utile.

SIR PETER. Quand vous êtes pressé de trouver quelque chose.

JOSEPH, *à part.* Oui, ou pressé de cacher quelque chose.

SIR PETER. Je voudrais vous entretenir en particulier d'une petite affaire....

JOSEPH, *au domestique*. Sortez! Voici une chaise, sir Peter. Je vous en prie.....

SIR PETER. Maintenant que nous sommes seuls, mon cher ami, je veux vous ouvrir mon cœur sur un point qui intéresse vivement mon repos. Vous le dirai-je, mon ami, la conduite de lady Teazle m'a, depuis quelque temps, rendu bien malheureux.

JOSEPH. En vérité, je suis désolé d'apprendre cela.

SIR PETER. Il n'est que trop évident qu'elle n'a pas le moindre attachement pour moi. Mais ce qui est pis encore, j'ai lieu de croire qu'elle a donné son affection à un autre.

JOSEPH. Vous me surprenez étrangement.

SIR PETER. Entre vous et moi, je crois avoir découvert la personne....

JOSEPH. Eh quoi!.. je ne saurais dire combien vous m'alarmez.

SIR PETER. Ah! mon ami, je savais bien que vous prendriez part.....

JOSEPH. Croyez bien, sir Peter, qu'une telle découverte m'affecterait autant que vous.

SIR PETER. J'en suis convaincu. Qu'on est heureux d'avoir un ami à qui l'on puisse confier jusqu'aux secrets de son intérieur! Mais ne devinez-vous pas ce que je veux dire?

JOSEPH. Je n'en ai pas la moindre idée... Ce n'est pas sir Benjamin Backbite?

SIR PETER. Oh! non. Que dites-vous de Charles?

JOSEPH. Mon frère! impossible!

SIR PETER. Oh! mon cher ami, la bonté de votre cœur ous aveugle. Vous jugez les autres d'après vous-même.

JOSEPH. Assurément, sir Peter, le cœur qui a la con-

science de sa propre honnêteté, est lent à croire la trahison d'un autre.

SIR PETER. Voilà de nobles sentimens. Mais votre frère n'en a point... vous ne l'entendez jamais parler ainsi.

JOSEPH. Mais je ne puis m'empêcher de croire que lady Teazle a trop de principes...

SIR PETER. Qu'est-ce que les principes contre la flatterie d'un jeune et joli garçon?

JOSEPH. C'est vrai.

SIR PETER. D'ailleurs la différence de nos âges rend fort douteux qu'elle ait jamais eu grande affection pour moi. Si elle se conduisait mal et que je rendisse cela public, la ville ne ferait que rire de moi, sot et vieux garçon, qui ai pris une jeune fille pour épouse. On me chansonnerait, on me tympaniserait; que sais-je, moi?

JOSEPH. Il ne faut point rendre cela public.

SIR PETER, Mais que ce soit le neveu de mon ancien ami sir Olivier qui attente à mon honneur, c'est ce qui me fait le plus de peine.

JOSEPH. Ah! vous avez raison : quand l'ingratitude aiguise le trait qui nous blesse, il est doublement dangereux pour nous.

SIR PETER. Moi qui fus, en quelque sorte, son tuteur, qui l'ai si souvent accueilli chez moi, qui de ma vie ne lui ai refusé mes bons avis!

JOSEPH. C'est une trahison incroyable. Il se peut qu'il existe un homme capable d'une pareille bassesse, mais jusqu'à ce que vous m'ayez donné des preuves positives, je ne puis m'empêcher d'en douter. Si ce fait était avéré, il n'est plus mon frère; je repousse cette parenté. L'homme qui peut violer les lois de l'hospitalité et chercher a déshonorer la femme de son ami, mérite d'être flétri comme le fléau de la société.

SIR PETER. Quelle différence entre vous deux!

JOSEPH. Mais, encore une fois, je ne puis soupçonner lady Teazle.

SIR PETER. Je voudrais avoir d'elle une bonne opinion, et écarter tout sujet de querelle entre nous. Elle m'a reproché plus d'une fois de ne pas lui avoir fait d'assez forts avantages, et dans notre dernière dispute elle a osé me faire entendre que ma mort ne l'affligerait pas trop. Eh bien, puisque nous différons d'avis sur l'article de la dépense, j'ai résolu de la laisser agir à sa guise; elle sera maîtresse à l'avenir, et si je viens à mourir, elle verra que j'avais songé à son intérêt pendant ma vie. Tenez, voici les copies de deux actes sur lesquels je veux avoir votre sentiment. Aux termes du premier elle aura huit cents livres sterling par an tant que je vivrai, et l'autre lui assure toute ma fortune à ma mort.

JOSEPH. Cette conduite, sir Peter, est vraiment généreuse. (*A part.*) Pourvu qu'elle n'aille pas gâter mon élève.

SIR PETER. Oui, je suis décidé à ce qu'elle n'ait aucun sujet de se plaindre. Je ne voudrais pourtant pas qu'elle sût cette dernière preuve de mon affection.

JOSEPH, *à part.* Ni moi non plus, et si je puis l'empêcher...

SIR PETER. Maintenant, mon cher ami, parlons de votre situation vis-à-vis de Maria....

JOSEPH, *très bas.* Oh non, sir Peter!.. une autre fois, s'il vous plaît...

SIR PETER. Je suis vivement affligé du peu de progrès que vous semblez faire dans ses affections.

JOSEPH. Ne parlez pas de cela, je vous prie. Que font mes chagrins à moi, quand il s'agit de votre bonheur? (*A part.*) Morbleu! je suis perdu de tous les côtés.

SIR PETER. Et quoique vous vous opposiez à ce que j'instruise lady Teazle de votre passion pour Maria, je suis sûr qu'elle ne serait pas votre ennemie.

JOSEPH. Mon cher sir Peter, de grâce, laissons là ce sujet.... Je suis trop affecté de ce que vous venez de me confier pour songer le moins du monde à mes propres intérêts. L'homme qui est dépositaire des chagrins de l'amitié, ne doit jamais...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

JOSEPH. Eh bien, qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE. Monsieur votre frère est à la porte, causant avec quelqu'un. Il dit qu'il sait que vous êtes chez vous.

JOSEPH. Eh non. Je n'y suis pas. Je suis sorti pour toute la journée.

SIR PETER. Attendez un instant. J'ai une idée... Faites dire que vous y êtes.

JOSEPH. Eh bien donc, laissez-le monter. (*A part.*) Du moins il interrompra sir Peter. (*Le domestique sort.*)

SIR PETER. Maintenant, mon bon ami, rendez-moi un service, je vous prie. Charles va venir, cachez-moi quelque part. Vous le sonderez sur le sujet dont je vous ai parlé, et ses réponses pourront satisfaire mes doutes.

JOSEPH. Fi donc! sir Peter. Moi, que je trempe dans un tel complot; que j'exerce sur mon frère une telle inquisition!

SIR PETER. Vous me dites que vous êtes assuré de son innocence; s'il en est ainsi vous lui rendrez le plus grand service en lui donnant une occasion de se justifier et vous tranquilliserez mon cœur. Allons, ne me refusez pas. Tenez derrière ce paravent, je serai... hein! qui diable est cela?... Il semble que quelqu'un écoutait déjà. Je jurerais avoir vu une robe.

JOSEPH. Ah! ah! ah! c'est... c'est assez drôle... Que je vous dise, sir Peter! (*Il l'entraîne du côté opposé au para-*

vent.) Quoique le rôle d'homme à bonnes fortunes soit méprisable à mes yeux, il ne s'ensuit pas que l'on doive être absolument un Joseph. Écoutez; c'est une petite marchande de modes française qui me persécute, et ayant quelques ménagemens à garder, quand vous êtes entré, elle s'est glissée derrière le paravent.

SIR PETER. Voyez-vous le gaillard! Mais elle aura entendu tout ce que j'ai dit sur ma femme.

JOSEPH. Oh! soyez tranquille. Elle ne sait pas un mot d'anglais.

SIR PETER. Non? En ce cas, qu'elle reste là... Voici un cabinet qui sera tout aussi bon pour moi.

JOSEPH. Entrez-y.

SIR PETER, *entrant dans le cabinet.* Ah! le gaillard, le gaillard!

JOSEPH, *à part.* Je l'échappe belle. Bon Dieu, quelle situation! le mari d'un côté, la femme de l'autre.

LADY TEAZLE, *entr'ouvrant le paravent.* Puis-je m'échapper?

JOSEPH. Chut, chut! ne bougez pas.

SIR PETER, *entr'ouvrant la porte du cabinet.* Joseph, retournez-le bien.

JOSEPH. Retirez-vous, mon ami.

LADY TEAZLE, *de même.* Ne pourriez-vous pas enfermer sir Peter?

JOSEPH. Silence! ma chère lady Teazle.

SIR PETER, *de même.* Vous êtes sûr que la petite marchande de modes ne jasera pas?

JOSEPH. Rentrez, rentrez donc... Pardieu! je voudrais bien qu'il y eût une clé à cette porte.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CHARLES.

CHARLES. Qu'est-ce donc, mon frère? votre valet refu-

sait de m'introduire d'abord. Avez-vous un juif ou une fillette avec vous?

JOSEPH. Ni l'un ni l'autre, mon frère.

CHARLES. Mais qui est-ce qui a donc fait fuir sir Peter? Je le croyais avec vous.

JOSEPH. Il y était, mon frère; mais ayant appris votre arrivée, il ne s'est pas soucié de rester.

CHARLES. Est-ce que le bon homme a craint que je ne lui empruntasse de l'argent?

JOSEPH. Ce n'est pas cela. Je suis fâché d'apprendre, Charles, que depuis peu vous avez donné à cet excellent homme des sujets de chagrin.

CHARLES. On dit que j'en donne à beaucoup d'excellens hommes. Mais comment cela, mon frère?

JOSEPH. A ne vous rien cacher, il croit que vous vous efforcez de lui enlever les affections de lady Teazle.

CHARLES. Qui, moi! Non, sur ma parole. Ah! ah! ah! le brave homme a donc découvert qu'il avait pris une jeune femme, hein? Ou, ce qui est pis, lady Teazle a découvert qu'elle a un vieux mari?...

JOSEPH. Ce n'est pas là matière à plaisanter: celui qui peut rire...

CHARLES. Vous avez raison. Ce que vous alliez dire est très vrai, mais faites-m'en grâce. Sérieusement donc, je n'ai jamais eu la moindre pensée de ce dont vous m'accusez.

JOSEPH, *haut.* Sir Peter sera bien satisfait de le savoir.

CHARLES. J'ai cru une fois que milady avait du goût pour moi, mais, ma parole d'honneur, je ne m'y suis jamais prêté!. D'ailleurs, vous connaissez mon amour pour Maria...

JOSEPH. Mais quand même milady eût montré quelque goût pour vous, vous n'eussiez sûrement pas osé....

CHARLES. Écoutez, Joseph. J'espère que je ne commet-

trai jamais, de propos délibéré, une action malhonnête; mais si une jolie femme venait à se jeter dans mon chemin, et que cette jolie femme eût pour époux un homme assez âgé pour être son père.....

JOSEPH. Eh bien.

CHARLES. Eh bien, je crois que je serais obligé d'emprunter un peu de votre moralité, voilà tout. Mais savez-vous, mon frère, que vous m'étonnez en mêlant mon nom à celui de lady Teazle. J'ai toujours cru que c'était vous qui étiez dans ses bonnes grâces.

JOSEPH. Ah! fi! Charles... cette récrimination est ridicule..

CHARLES. Non, non, je vous ai vu échanger des regards significatifs....

JOSEPH. Allons, allons, ceci passe la raillerie...

CHARLES. Non, non, je parle sérieusement. Vous rappelez-vous qu'un jour que je vins vous faire visite...

JOSEPH. De grâce, Charles...

CHARLES. Je vous surpris ensemble....

JOSEPH. Monsieur, je vous ordonne...

CHARLES. Et une autre fois....

JOSEPH, *très troublé.* Mon frère, que je vous dise un mot. (*A part.*) Il faut à tout prix que je lui ferme la bouche. (*Bas à Charles.*) Sir Peter a entendu tout ce que vous avez dit.

CHARLES. Comment! sir Peter! où est-il?

JOSEPH. Là.

CHARLES. Parbleu, je vais le faire sortir. (*Criant.*) Sir Peter, paraissez....

JOSEPH. Non, non.

CHARLES. Sir Peter, paraissez à la barre. (*Il entraîne sir Peter.*) Eh! quoi, mon ancien tuteur, vous donnez dans l'inquisition; vous recueillez des témoignages en cachette... ah! ah!

SIR PETER. Donnez-moi votre main, Charles, je crois que

je vous avais fait injure. Mais n'en veuillez pas à Joseph : c'est moi qui ai inventé cette ruse.

CHARLES. En vérité.

SIR PETER. Je vous absous. Je vous promets que je ne vous vois plus d'un œil si défavorable. Ce que j'ai entendu m'a causé la plus vive satisfaction.

CHARLES. C'est bien heureux que vous n'en ayez pas entendu davantage, (*Bas à son frère.*) n'est-ce pas, Joseph?

SIR PETER. Vous vouliez faire retomber l'accusation sur votre frère.

CHARLES. C'était une plaisanterie.

SIR PETER. Je le sais. Son honneur m'est trop connu.

CHARLES. Mais malgré cela vous auriez pu le soupçonner tout aussi bien que moi, (*Bas à Joseph.*) n'est-ce pas, Joseph?

SIR PETER. Bien, bien, je vous crois.

JOSEPH, *à part.* Je voudrais qu'ils fussent tous deux loin d'ici.

(*Un domestique entre et parle bas à Joseph.*)

JOSEPH. Messieurs, je vous demande pardon. Il y a là quelqu'un qui désire me parler en particulier. Permettez-moi de vous reconduire.

CHARLES. Vous pouvez recevoir cette personne dans une autre chambre. Il y a long-temps que nous ne nous sommes vus, sir Peter et moi, et j'ai quelque chose à lui dire.

JOSEPH, *à part.* Il ne faut pas les laisser ensemble ou du moins leur laisser le temps.... Je vais congédier cet importun et revenir sur-le-champ. (*Bas à sir Peter.*) Pas un mot de la petite marchande de modes.

SIR PETER. Soyez tranquille.

SCÈNE XIII.

SIR PETER, CHARLES.

SIR PETER. Ah ! Charles, si vous viviez plus dans l'intimité avec votre frère, on pourrait alors avoir l'espérance que vous vous corrigerez. Voilà un homme qui a de beaux sentimens ! il n'y a rien de si noble dans le monde qu'un homme qui a de beaux sentimens.

CHARLES. Bah ! il est trop moral de moitié... il craint tant pour sa réputation qu'il introduirait plutôt chez lui, un prêtre qu'une fillette.

SIR PETER. Oh ! oh ! non ; vous le jugez mal. Joseph n'est pas libertin, mais sous le rapport des femmes, ce n'est pas un saint. (*A part.*) J'ai grande envie de lui dire... nous ririons un peu de Joseph.

CHARLES. Oh ! le diable soit de lui ! c'est un véritable anachorète, un ermite de vingt-cinq ans.

SIR PETER. Mais n'en dites pas de mal, cela pourrait lui être rapporté.

CHARLES. Comment ! est-ce que vous lui direz ?....

SIR PETER. Non pas... mais.... par ici, Charles. (*Très bas.*) Avez-vous envie de rire un peu de Joseph ?

CHARLES. C'est le régal que j'aimerais le mieux au monde.

SIR PETER. Eh bien, je veux être quitte envers Joseph qui vous a découvert ma cachette. Il y avait une grisette avec lui quand je suis arrivé.

CHARLES. Qui ! Joseph ! vous plaisantez ?

SIR PETER, *bas.* Chut ! une petite marchande de modes française ; et le plus plaisant, c'est qu'elle est encore dans cette chambre.

CHARLES. Ah diable ! et où cela ?

SIR PETER, *bas*. Chut donc! je vais vous le dire.

(*Il lui désigne le paravent.*)

CHARLES. Derrière le paravent? parbleu, je veux la voir.

SIR PETER. Non, non, le voilà qui revient.

CHARLES. Laissez-donc! une marchande de modes, je veux la voir.

SIR PETER. Charles, Joseph ne me pardonnera jamais.

CHARLES. Bah! bah! je vous excuserai.

SIR PETER. Le voici.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; JOSEPH, *entrant au moment où Cha[illegible]re le paravent.*

CHARLES. Lady Teazle, ô surprise!

SIR PETER. Lady Teazle, ô malédiction!

CHARLES. Sir Peter, voici la marchande de modes française la plus piquante que j'aie jamais vue. Parbleu! il paraît que vous vous êtes amusés à jouer à cache-cache, et je ne vois quel est celui de vous qui n'est pas dans le secret (1). Milady peut-elle m'expliquer?.... Pas un mot. — Mon frère, voulez-vous bien me dire?... Quoi! la moralité est muette aussi. —Sir Peter, quoique je vous ai trouvé dans l'ignorance, j'espère que vous n'y êtes plus maintenant?... Quoi! silence général! Allons, quoique je ne puisse vous arracher une parole, je suppose que vous vous entendez parfaitement; aussi je vous laisse. Mon frère, je suis fâché d'apprendre que vous ayez donné à cet excellent homme des sujets d'inquiétude. Sir Peter, il n'y a rien de plus noble qu'un homme qui a de beaux sentimens.

(*Il sort.*)

(1) C'est absolument le mot de Bazile dans *le Barbier de Séville* : Qui diable est-ce qu'on trompe ici? Tout le monde est d'accord.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté Charles.*

JOSEPH. Quoique les apparences... je l'avoue... soient contre moi... si vous avez la patience.... je ne doute pas que je n'explique tout à votre satisfaction.

SIR PETER. Ayez cette bonté, Monsieur.

JOSEPH. Le fait est, Monsieur, que lady Teazle connaissant mes vues.... relativement à Maria, votre pupille... lady Teazle, dis-je.... craignant votre jalousie naturelle.... et se confiant à mon amitié pour toute la famille.... lady Teazle est venue ici... afin que je lui expliquasse la nature de mes prétentions, et craignant, comme je l'ai déjà dit, votre caractère jaloux... elle.... elle s'est retirée.... Voici, vous pouvez m'en croire, le récit fidèle et exact de ce qui s'est passé.

SIR PETER. Récit très clair et très fidèle, en effet; et je parierais que Madame va garantir la vérité de toutes vos paroles.

LADY TEAZLE. Il n'y en a pas une seule de vraie.

SIR PETER. Eh quoi! Vous ne pensez donc pas que cela vaille la peine de confirmer ce mensonge?

LADY TEAZLE. Il n'y a pas, je le répète, un mot de vérité dans ce que Monsieur vous a dit.

SIR PETER. Je vous crois, sur mon ame.

JOSEPH, *bas à lady Teazle.* Juste ciel! Madame, voulez-vous me perdre?

LADY TEAZLE. Avec votre permission, Monsieur l'hypocrite, je parlerai moi-même pour ma défense.

SIR PETER. Oui, oui, laissez-la parler seule; vous verrez qu'elle arrangera une meilleure histoire que la vôtre, et sans être soufflée encore!

LADY TEAZLE. Ecoutez-moi, sir Peter. Je ne suis point

venue ici relativement à votre pupille; j'ignorais même les vues de Monsieur sur elle. Je suis venue, séduite par ses perfides raisonnemens, pour écouter au moins l'aveu de sa prétendue passion, sinon pour sacrifier votre honneur et le mien à sa bassesse.

SIR PETER. Cette fois, la vérité éclate, j'en jurerais....

JOSEPH. Madame, c'est une folie.....

LADY TEAZLE. Au contraire, Monsieur, j'ai recouvré ma raison; vos propres artifices m'ont fait revenir à moi. Sir Peter, je ne puis me flatter que vous ajoutiez foi à mes paroles, mais la tendresse que vous avez exprimée dans un moment où vous ne croyiez guère être entendu de moi, a pénétré si vivement mon cœur, que si j'avais pu me soustraire à l'humiliation d'être ainsi découverte, ma conduite future vous eût prouvé toute la sincérité de ma reconnaissance. Quant à cet hypocrite mielleux qui voulait séduire la femme de son trop confiant ami, tandis qu'il affectait des vues honorables sur sa pupille, il me paraît aujourd'hui si méprisable, qu'après avoir prêté l'oreille à ses discours, je ne saurais plus retrouver ma propre estime. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

SIR PETER, JOSEPH.

JOSEPH. Malgré tout cela, sir Peter, le ciel sait......

SIR PETER. Que vous êtes un infâme. Je vous abandonne à votre conscience.

JOSEPH, *le poursuivant.* Vous êtes trop vif, sir Peter. Écoutez-moi seulement; l'homme qui ferme ses oreilles à la conviction....

SIR PETER. Au diable vos sentences !....

(*Il sort et Joseph le suit.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même décoration.

JOSEPH, UN DOMESTIQUE.

JOSEPH. M. Stanley! et pourquoi pensez-vous que je veuille le recevoir? Sachez s'il vient me demander quelque chose.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, je ne l'aurais pas laissé entrer si M. Rowley n'était venu en même temps que lui.

JOSEPH. Bah! sot que vous êtes! Je suis bien en train de recevoir la visite de vieux parens... Eh bien, voyons, introduisez donc M. Stanley. (*Seul.*) Assurément la fortune n'a jamais joué un tour si cruel à un homme aussi prudent que moi. Ma réputation auprès de sir Peter, mes espérances sur Maria, tout est anéanti en un moment. Je suis bien disposé à entendre raconter le malheur des autres! Je ne pourrais seulement pas trouver une phrase de charité à débiter au vieux Stanley... Il vient, retirons-nous un moment pour me recueillir et tâcher de donner à mes traits l'apparence de la bonté. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SIR OLIVIER, ROWLEY.

SIR OLIVIER. Comment, il nous évite! c'était lui, n'est-ce pas?

ROWLEY. Lui-même; mais je crois que nous sommes ve-

nus un peu inopinément. Ses nerfs sont tellement faibles, que la vue d'un pauvre parent l'affecterait trop vivement. J'aurais dû le prévenir d'avance.

SIR OLIVIER. Oh! la peste soit de ses nerfs! Et voilà l'homme que sir Peter vante comme un modèle de sentiment et de bienveillance!

ROWLEY. Quant à sa manière de penser, je n'ai pas la prétention de décider ce point. Pour lui rendre justice, il paraît avoir autant de bienveillance spéculative qu'aucune autre personne du royaume, quoiqu'il se permette rarement la douceur de la mettre en pratique.

SIR OLIVIER. Il sait tous ses sentimens charitables sur le bout de son doigt.

ROWLEY. Ou plutôt sur le bout de sa langue, sir Olivier. Mais je crois qu'il n'y en a pas un qu'il sache mieux que celui-ci : La charité commence au logis (1).

SIR OLIVIER. Et la sienne, je suppose, est de cette espèce sédentaire qui n'en sort jamais.

ROWLEY. Je crois que vous vous en apercevrez.... Mais le voici : il ne faut pas que je vous gêne. D'ailleurs, aussitôt que vous le quitterez, j'entre pour annoncer l'arrivée de sir Olivier à Londres.

SIR OLIVIER. Bon, et vous viendrez me rejoindre ensuite chez sir Peter...

ROWLEY. Sans perdre un instant. (*Il sort.*)



SCÈNE III.

SIR OLIVIER, JOSEPH.

SIR OLIVIER, *à part*. Je n'aime pas cette figure doucereuse.

(1) *Charity begins at home*. Proverbe anglais qui correspond au nôtre : Charité bien ordonnée commence par soi-même.

JOSEPH. Monsieur, je vous demande un million de pardons de vous avoir fait attendre... C'est monsieur Stanley, je crois?

SIR OLIVIER. A votre service.

JOSEPH (1). Prenez donc la peine de vous asseoir, je vous en supplie.....

(1)

SUDMER.

Monsieur, je puis fort bien parler debout.

VALSAIN.

Non, non.

Je ne souffrirai pas qu'un parent de ma mère...

SUDMER, *à part*.

Plus cérémonieux, mais moins franc que son frère.

VALSAIN.

Vous avez en effet quelques-uns de ses traits.
Etiez-vous à ma mère allié de fort près?

SUDMER.

Mon oncle était son père.

VALSAIN.

Eh mais, cette alliance...
Je suis charmé de faire avec vous connaissance.

SUDMER.

Un grand malheur!...

VALSAIN.

Oui, vous! tout homme malheureux
A des droits au crédit. . . . .
. . . .

SUDMER.

Si votre oncle Sudmer était du moins ici!
Je pourais me flatter de l'avoir pour ami.

VALSAIN.

Je le désirerais. Il est riche, et je pense
Qu'il viendrait au secours d'une honnête indigence.
Ne pouvant vous servir autrement aujourd'hui,
Vous ne manqueriez pas d'avocat près de lui.

SUDMER.

Cependant je croyais que par sa bienfaisance
Vous pourriez me donner du moins quelque assistance.

SUDMER.

Voilà ce qui vous trompe. Ah! mon cher Lisimon,

SIR OLIVIER. Ah! mon cher Monsieur, cela n'est pas nécessaire. (*A part.*) Une fois trop cérémonieux.

JOSEPH. Je n'ai pas le plaisir de vous connaître, monsieur Stanley; mais je suis charmé de voir que vous ayez si bonne mine. Vous étiez proche parent de ma mère, je crois, monsieur Stanley?

SIR OLIVIER. Oui, Monsieur, et de si près que ma pauvreté actuelle pourrait faire tort à ses riches enfans. Sans ce motif je n'aurais pas pris la liberté de vous importuner.

JOSEPH. Ah! mon cher monsieur Stanley, vous n'avez nul besoin de vous excuser. L'homme qui est dans le malheur, quand il ne serait qu'un étranger, peut toujours réclamer un droit de parenté avec les riches. Je voudrais l'être, je vous assure; je voudrais pouvoir vous offrir quelques légers secours.

SIR OLIVIER. Si votre oncle, sir Olivier, était ici, j'aurais en lui un ami....

JOSEPH. Je le voudrais de tout mon cœur. Vous ne manqueriez pas d'avocat auprès de lui.

SIR OLIVIER. Je n'en aurais pas besoin. Mes malheurs seraient une recommandation suffisante..... Mais j'imaginais que ses bontés pour vous vous avaient mis à même d'être l'agent de sa bienfaisance.

L'avarice a partout répandu son poison.
Le bruit court que je dois beaucoup à ses largesses;
Mais si je n'avais eu jamais d'autres richesses,
[illegible]-je eu si souvent le plaisir d'obliger?

SUDMER.

On disait que depuis qu'il est dans l'étranger
Vous en aviez reçu...

VALSAIN.

Mille et mille promesses.

SUDMER.

Non, non, de bons billets....

(*Le Tartuffe de mœurs*, acte V, scène VI.)

JOSEPH. O mon cher Monsieur, on vous a bien trompé. Sir Olivier est un digne homme, un très digne homme ; mais l'avarice, monsieur Stanley, est le vice de la vieillesse. Je vous dirai en confidence qu'il n'a presque rien fait pour moi. On a dit le contraire, je le sais : pour moi, je n'ai jamais voulu démentir le bruit public, mais.....

SIR OLIVIER. Quoi! il ne vous a jamais envoyé ni lingots, ni roupies, ni pagodes.

JOSEPH. Rien de tout cela, mon cher Monsieur. Non, non, de petits présens, par-ci, par-là, de la porcelaine, des châles, du thé de Congou et autres niaiseries des Indes. Rien de plus, croyez-moi.

SIR OLIVIER, *à part*. Voilà de la reconnaissance pour douze mille livres sterling ! Du thé et autres niaiseries des Indes.

JOSEPH. Et puis, mon cher Monsieur, vous avez sûrement entendu parler de l'extravagance de mon frère. Peu de personnes pourraient croire à tout ce que j'ai fait pour ce malheureux jeune homme.

SIR OLIVIER. Pour ma part, je n'y crois guère.

JOSEPH. Tout l'argent que je lui ai prêté.... Assurément j'ai eu tort, mais c'était une faiblesse excusable. Je ne veux cependant pas la défendre, et je la trouve aujourd'hui doublement coupable puisqu'elle me prive du plaisir de vous obliger, monsieur Stanley, comme mon cœur m'y porte.

SIR OLIVIER, *à part*. Hypocrite ! (*Haut.*) Vous ne pouvez donc pas m'assister ?

JOSEPH. Je suis désolé de vous dire que cela m'est impossible : mais aussitôt que je pourrai, soyez persuadé que vous aurez de mes nouvelles.

SIR OLIVIER. Je suis bien fâché.....

JOSEPH. Pas plus que moi, assurément. Plaindre quelqu'un sans pouvoir le soulager est encore plus pénible que de demander et d'être refusé.

SIR OLIVIER. Ah ! mon cher Monsieur, vous êtes trop bon.

JOSEPH. Vous me voyez profondément affligé. William, ouvrez la porte.

SIR OLIVIER. Monsieur, point de cérémonies!

JOSEPH. Votre très humble serviteur.

SIR OLIVIER. Votre très obéissant.

JOSEPH. Vous pouvez compter que vous aurez de mes nouvelles aussitôt que je pourrai vous être utile.

SIR OLIVIER. Vous êtes infiniment trop bon.

JOSEPH. En attendant je vous souhaite bon courage et bonne santé.

SIR OLIVIER. Votre reconnaissant serviteur.

JOSEPH. Je suis le vôtre bien sincèrement.

SIR OLIVIER, *à part*. Charles, tu es mon héritier.

SCÈNE IV.

JOSEPH, *seul*.

Voilà un des mauvais effets d'une bonne renommée! Elle encourage les malheureux à s'adresser à vous, et il ne faut pas peu d'adresse pour gagner la réputation d'homme charitable sans en prendre les charges. La charité pure et véritable est un article fort cher dans le budget d'un homme de bien. Mais le jargon sentimental dont je me sers fait autant d'honneur et coûte beaucoup moins.

SCÈNE V.

JOSEPH, ROWLEY.

ROWLEY. Monsieur Surface, votre serviteur. Je suis fâché de vous interrompre, mais ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention, comme ce billet vous le prouvera.

JOSEPH. J'ai toujours beaucoup de plaisir à voir mon-

sieur Rowley. (*Il lit.*) Sir Olivier Surface ! Quoi, mon oncle est arrivé.

ROWLEY. Oui, vraiment. Je viens de le voir. il a fait un voyage très rapide, il est fort bien portant et très impatient d'embrasser son cher neveu.

JOSEPH. Je suis stupéfait. William, rappelez M. Stanley.

ROWLEY. Je le crois déjà bien loin.

JOSEPH. Pourquoi ne m'avez-vous pas appris cette nouvelle quand vous êtes entré avec lui ?

ROWLEY. J'ai cru que vous aviez des affaires ensemble.... Mais il faut que j'aille avertir votre frère. Sir Olivier sera ici dans un quart d'heure.

JOSEPH. Oui, c'est ce qu'il me dit. Je suis enchanté de son retour. (*A part.*) Vit-on jamais contre-temps plus fâcheux?

ROWLEY. Je vais lui dire avec quelle impatience vous l'attendez.

JOSEPH. Je vous en prie, assurez-le de mon respect et de mon affection. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens, à l'idée de le revoir. (*Rowley sort.*) Voilà bien l'accident le plus cruel !... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Le théâtre représente l'appartement de sir Peter.

MISTRISS CANDOUR, UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. En vérité, Madame, Mila[illegible] veut voir personne aujourd'hui.

MISTRISS CANDOUR. Lui avez-vous dit que c'était son amie mistriss Candour?

LA SUIVANTE. Oui, Madame. Elle vous prie de l'excuser.

MISTRISS CANDOUR. Retournez auprès d'elle, et dites que je serais charmée de la voir, quand ce ne serait qu'un moment. Je suis sûre qu'elle doit être bien tourmentée. (*Seule.*)

Mon Dieu! mon Dieu! Que cela est ennuyeux! Je ne sais pas la moitié des détails : nous aurons l'affaire tout au long dans les journaux, avec le nom des personnes, avant que jaie conté l'histoire dans une douzaine de maisons.

SCÈNE VII.

MISTRISS CANDOUR, SIR BENJAMIN BACKBITE.

MISTRISS CANDOUR. Oh! sir Benjamin, vous savez, je suppose....

SIR BENJAMIN. L'histoire de lady Teazle et de M. Surface....

MISTRISS CANDOUR. Et la découverte faite par sir Peter....

SIR BENJAMIN. Oh! l'affaire la plus singulière....

MISTRISS CANDOUR. Je n'ai jamais été plus surprise de ma vie. J'en suis affligée pour tout le monde.

SIR BENJAMIN. Moi, je ne plains pas du tout sir Peter : ses préventions en faveur de M. Surface étaient si extravagantes!...

MISTRISS CANDOUR. Comment! M. Surface! C'est avec Charles que lady Teazle a été surprise.

SIR BENJAMIN. Non, non, vous dis-je, M. Surface est le galant.

MISTRISS CANDOUR. Pas du tout. Charles était le favori. C'est M. Surface qui a amené sir Peter exprès pour qu'il les surprît ensemble.

SIR BENJAMIN. Nullement, Madame, je le tiens d'une personne....

MISTRISS CANDOUR. Et moi je le tiens de quelqu'un.....

SIR BENJAMIN. Qui l'avait entendu dire à une autre personne, qui le savait d'une dame.....

MISTRISS CANDOUR. Moi, je l'ai de la première main; mais voici lady Sneerwell, elle est peut-être au fait.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LADY SNEERWELL.

LADY SNEERWELL. Ah! ma chère mistriss Candour, voilà une vilaine affaire sur le compte de notre amie, lady Teazle.

MISTRISS CANDOUR.. Mon Dieu! ma chère, qui aurait jamais pensé?.....

LADY SNEERWELL. Il ne faut pas se fier aux apparences; j'avoue cependant que je l'ai toujours trouvée trop légère.

MISTRISS CANDOUR. Assurément ses manières étaient un peu trop libres, mais elle était si jeune!... Savez-vous les détails?

LADY SNEERWELL. Non. Tout le monde dit que M. Surface...

SIR BENJAMIN. Là, je vous avais bien dit que c'était M. Surface.

MISTRISS CANDOUR. Non, non, le rendez-vous était avec Charles.

LADY SNEERWELL. Avec Charles! vous m'alarmez, mistriss Candour.

MISTRISS CANDOUR. Oui, Charles était l'amant; M. Surface n'a été que le révélateur.

SIR BENJAMIN. Allons, mistriss Candour, je ne veux pas vous contredire; mais quoi qu'il en soit, j'espère que les blessures de sir Peter ne seront pas....

MISTRISS CANDOUR. Comment! les blessures de sir Peter! On ne m'a pas dit qu'ils se fussent battus...

LADY SNEERWELL. Ni à moi non plus...,

SIR BENJAMIN. Ils se sont battus sans même sortir de l'appartement.

LADY SNEERWELL. Voyons, contez-nous donc cela.

MISTRISS CANDOUR. Ah! oui, obligez-nous de nous conter le duel.

SIR BENJAMIN. « Vous êtes un ingrat », dit sir Peter à M. Surface....

MISTRISS CANDOUR. A Charles, donc!

SIR BENJAMIN. Mais non, à M. Surface. « Vous êtes un ingrat, et je vous demande une réparation immédiate... »

MISTRISS CANDOUR. Assurément c'était Charles, car M. Surface ne pouvait pas se battre dans son propre appartement...

SIR BENJAMIN. Mais, Madame, je vous dis que non. Là-dessus lady Teazle s'élança hors de la chambre, en proie à une violente attaque de nerfs, et Charles la poursuivit avec un flacon de sels..... Ils se battirent à l'épée....

SCÈNE IX.

LES MÊMES; CRABTREE.

CRABTREE. Au pistolet, mon neveu, au pistolet. Je le sais d'une personne sûre.

MISTRISS CANDOUR. Oh! monsieur Crabtree, cela est donc vrai?

CRABTREE. Que trop, Madame, et sir Peter est dangereusement blessé.

SIR BENJAMIN. Par une botte en seconde dans le côté gauche....

CRABTREE. Par une balle dans la poitrine.

MISTRISS CANDOUR. Miséricorde! Pauvre sir Peter!

CRABTREE. Oui, Madame; cependant Charles voulait éviter l'affaire.

MISTRISS CANDOUR. Je savais bien que Charles était le héros.

SIR BENJAMIN. Mon oncle, je le vois, ne sait pas un mot de tout cela.

CRABTREE. Sir Peter l'accusa de la plus basse ingratitude...

SIR BENJAMIN. C'est ce que je vous ai dit, vous savez....

CRABTREE. Laissez-moi donc parler, mon neveu!... et il demanda une réparation immé....

SIR BENJAMIN. Précisément comme j'ai dit.

CRABTREE. Morbleu! mon neveu, permettez donc aux autres de savoir quelque chose à leur tour. Une paire de pistolets était sur le bureau.... M. Surface, à ce qu'il paraît, était revenu la veille au soir de Salthill où il s'était rendu avec un ami qui a un fils à Eton. Et malheureusement les pistolets étaient restés chargés...

SIR BENJAMIN. Je ne sais pas un mot de cela.

CRABTREE. Sir Peter força Charles à en prendre un, et ils firent feu à peu près en même temps. Charles atteignit son adversaire, comme je vous le dis, et sir Peter manqua son coup; mais ce qu'il y a de très extraordinaire, sa balle frappa contre un petit Shakspeare de bronze qui était sur le chambranle, passa par la croisée en formant un angle droit et alla blesser le facteur qui apportait une lettre de Northamptonshire.

SIR BENJAMIN. Le récit de mon oncle est plus détaillé; mais je crois que le mien est plus vrai.

LADY SNEERWELL, *à part*. Je suis plus intéressée qu'ils ne croient dans cette affaire, et il me faut des renseignemens plus certains. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *hors lady Sneerwell.*

SIR BENJAMIN. Ah! l'alarme de lady Sneerwell s'explique facilement.

CRABTREE. Oui, oui, on assure.... mais ce n'est pas plutôt ici que là....

MISTRISS CANDOUR. Mais où est sir Peter à présent?

CRABTREE. Oh! on l'a rapporté chez lui, et il est dans la

maison, quoique les domestiques aient reçu l'ordre de dire qu'il n'y était pas.

MISTRISS CANDOUR. Je le crois, et lady Teazle est sans doute près de lui.

CRABTREE. Oui, oui, et j'ai vu entrer quelqu'un de la faculté.

SIR BENJAMIN. Hein ! qui vient ici ?

CRABTREE. Précisément, c'est le médecin, soyez-en sûr.

MISTRISS CANDOUR. Oh ! certainement, nous allons tout savoir.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SIR OLIVIER.

CRABTREE. Eh bien, docteur, quel espoir ?

MISTRISS CANDOUR. Ah ! oui, docteur, comment va le malade ?

SIR BENJAMIN. N'est-ce pas que c'est un coup d'épée dans le coté gauche ?

CRABTREE Une balle dans la poitrine ; je parierais cent livres sterling.

SIR OLIVIER. Docteur !... un coup d'épée... une balle dans la poitrine !.... Bonnes gens, vous êtes fous.

SIR BENJAMIN. Comment, Monsieur, vous n'êtes pas docteur ?

SIR OLIVIER. Ma foi, si je le suis, je vous remercie de m'avoir donné mes degrés.

CRABTREE. Monsieur n'est qu'un ami de sir Peter, je présume ; mais vous avez sûrement entendu parler de son accident.

SIR OLIVIER. Pas un mot.

CRABTREE. Quoi ! vous ne savez pas qu'il est dangereusement blessé ?

SIR OLIVIER. Bon Dieu !

SIR BENJAMIN. Un coup d'épée dans le corps...

CRABTREE. Une balle dans la poitrine...

SIR BENJAMIN. Par un certain M. Surface...

CRABTREE. Le plus jeune!..

SIR OLIVIER. Que diable! vous paraissez différer singulièrement dans vos rapports... cependant, vous vous accordez à dire que sir Peter est dangereusement blessé.

SIR BENJAMIN. Oui, oui, nous sommes d'accord là-dessus.

SIR OLIVIER. En ce cas, c'est l'homme le plus imprudent du monde; car malgré sa triste situation, le voilà qui s'avance de ce côté, comme si de rien n'était.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SIR PETER.

SIR OLIVIER. Parbleu, sir Peter, vous arrivez à temps, je vous jure; car on désespérait de vous. Que faites-vous donc hors de votre lit avec un coup d'épée dans le corps et une balle dans la poitrine?

SIR PÉTER. Un coup d'épée, une balle!....

SIR OLIVIER. Oui, ces messieurs et ces dames vous tuaient sans autre forme de procédure ou de médecine, et ils voulaient me créer docteur pour me rendre complice.

SIR PETER. Que veut dire?...

SIR BENJAMIN. Nous sommes charmés, sir Peter, que l'histoire du duel ne soit pas vraie, et nous déplorons sincèrement votre autre malheur.

SIR PETER. Allons, cela court déjà la ville!

MISSTRISS CANDOUR. Sir Peter était un si bon mari qu'il faut le plaindre, assurément.

SIR PETER. Au diable votre compassion, Madame! je n'en ai pas besoin.

SIR BENJAMIN. Toutefois, sir Peter, vous ne devez pas

faire attention aux plaisanteries, aux brocards que cela va faire éclore...

SIR PETER. Monsieur, vous êtes chez moi. Je désire y être maître.

CRABTREE. C'est une aventure qui n'est pas rare. Cela console.

SIR PETER. J'insiste pour qu'on me laisse seul, qu'on quitte cette maison.

MISTRISS CANDOUR. C'est bon, c'est bon, on s'en va; mais comptez que nous tirerons tout le parti possible de cette histoire. (*Elle sort.*)

SIR PETER. Quittez ma maison!

CRABTREE. Nous dirons combien vous avez été indignement outragé. (*Il sort.*)

SIR PETER. Quittez ma maison!

SIR BENJAMIN. Et comme vous le supportez patiemment. (*Il sort.*)

SIR PETER. Démons, vipères, furies!... Oh! que ne peuvent-ils être étouffés par leur propre venin.

SCÈNE XIII.

SIR OLIVIER, SIR PETER, ROWLEY.

ROWLEY. J'ai entendu de grandes lamentations... Qu'est-ce? D'où vient cet emportement?

SIR PETER. Bah! à quoi sert de le demander? Est-ce que je passe un seul jour sans vexations?

SIR OLIVIER. Laissons cela. Eh bien, sir Peter, j'ai visité mes deux neveux comme nous en étions convenus.

SIR PETER. C'est un joli couple!

ROWLEY. Sir Olivier est convaincu que vous les aviez bien jugés.

SIR OLIVIER. Je m'aperçois enfin que Joseph est un homme parfait,

ROWLEY. Comme dit sir Peter, c'est un homme qui professe les plus nobles sentimens.

SIR OLIVIER. Et qui règle sa conduite sur les principes qu'il proclame.

ROWLEY. Sa conversation est édifiante.

SIR OLIVIER. C'est un modèle pour les jeunes gens de son siècle... Mais quoi! sir Peter, vous ne faites pas chorus avec nous pour louer votre ami Joseph.

SIR PETER. Sir Olivier, nous vivons dans un monde diablement corrompu. Moins nous donnons d'éloges, et mieux cela vaut.

ROWLEY. Comment? est-ce bien vous qui dites cela, sir Peter? vous qui, sur ce point, ne vous êtes pas trompé uue seule fois dans votre vie?

SIR PETER. La peste vous étouffe tous deux! Je vois par vos railleries que vous savez toute mon affaire. Vous me rendrez fou!

ROWLEY. Pour ne pas vous tourmenter plus long-temps, je vous avouerai que nous sommes au fait. J'ai rencontré lady Teazle, comme elle revenait de chez M. Surface: elle était si humble qu'elle m'a prié d'être son avocat auprès de vous.

SIR PETER. Et sir Olivier sait-il aussi?...

SIR OLIVIER. Jusqu'aux moindres détails.

SIR PETER. Quoi! le cabinet, le paravent...

SIR OLIVIER. Et la petite marchande de modes française. Cette histoire m'a fait bien rire; ah! ah! ah!

SIR PETER. C'était fort drôle, en effet.

SIR OLIVIER. Je n'ai jamais tant ri de ma vie, je vous assure. Ah! ah! ah!

SIR PETER. Vraiment?

ROWLEY. Ce Joseph, avec ses beaux sentimens. Ah! ah!

SIR PETER. Oui, ses beaux sentimens. Infame hypocrite!

SIR OLIVIER. Et ce coquin de Charles qui tire Peter du cabinet. Ah! ah! ah!

SIR PETER. Ah! ah! ah! C'était diablement amusant, vous avez raison.

SIR OLIVIER. J'aurais voulu voir la mine que vous fîtes quand le paravent tomba.

SIR PETER. Ma mine quand le paravent tomba... Morbleu, je n'oserai plus me montrer nulle part.

SIR OLIVIER. Allons, allons, il n'est pas bien de rire ainsi de vous, mon vieil ami; mais, sur ma parole, je ne puis m'en empêcher.

SIR PETER. Oh! ne vous gênez pas. Cela ne me fâche pas du tout. Je ris moi-même de toute cette affaire. Etre la risée de toutes ses connaissances, c'est une position si agréable! Et puis le matin lire dans les journaux l'affaire de M. S.., de lady T. et sir Peter, c'est si amusant!....

ROWLEY. Tout de bon, sir Peter, vous devez mépriser les railleries des sots... Mais je vois lady Teazle qui passe dans la chambre voisine. Je suis sûr que vous désirez une réconciliation aussi ardemment qu'elle.

SIR OLIVIER. Je laisse l'honnête Rowley jouer le rôle de médiateur. Il faudra qu'il me conduise bientôt chez M. Surface, sinon pour ramener un libertin, du moins pour démasquer un hypocrite.

SIR PETER. Je veux être là pour le moment où vous vous découvrirez à eux... quoique ce soit un vilain endroit pour les découvertes.

ROWLEY. Nous allons vous suivre.

SCÈNE XIV.

ROWLEY, SIR PETER.

SIR PETER. Vous voyez, Rowley qu'elle ne vient pas ici.

ROWLEY. Non; mais elle a laissé la porte de sa chambre ouverte; elle est toute en pleurs.

SIR PETER. Un peu de mortification va bien à une femme. Si je la faisais languir un peu?...

ROWLEY. Cela serait cruel de votre part.

SIR PETER. Je ne sais que résoudre. Vous savez que j'ai trouvé une lettre d'elle adressée à Charles....

ROWLEY. Lettre supposée qu'on a fait tomber exprès dans vos mains; j'espère vous en fournir bientôt la preuve.

SIR PETER. Je voudrais en être convaincu. Elle regarde de ce côté. Quelle élegance charmante dans le tour de la tête! Rowley, je vais la trouver.

ROWLEY. Assurément, vous le devez.

SIR PETER. Cependant, quand on saura que nous sommes réconciliés, on rira de moi dix fois plus encore qu'auparavant.

ROWLEY. Laissez-les rire et faites retomber leur malice sur eux-mêmes, en leur montrant que vous savez être heureux en dépit d'elle.

SIR PETER. Par ma foi, c'est ce que je veux faire; et, si je ne me trompe, lady Teazle et moi, nous pouvons être encore le couple le plus heureux....

ROWLEY. Oui, sir Peter. L'homme qui met le soupçon de côté.....

SIR PETER. Monsieur Rowley, si vous avez quelque égard pour moi, que je ne vous entende jamais proférer rien qui ressemble à un beau sentiment; j'en ai eu assez pour le reste de ma vie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XV.

Le théâtre représente la bibliothèque de Joseph.

JOSEPH, LADY SNEERWELL.

LADY SNEERWELL. Impossible! sir Peter ne va-t-il pas se raccommoder avec Charles, et cesser de s'opposer à ce qu'il épouse Maria? Cette pensée seule me désespère.

JOSEPH. La colère peut-elle remédier à cela?

LADY SNEERWELL. Non assurément, ni la ruse non plus. J'ai été bien sotte de me liguer avec un brouillon comme vous.

JOSEPH. Assurément, lady Sneerwell, c'est moi qui en souffre le plus. Pourtant vous voyez que je supporte tout avec calme.

LADY SNEERWELL. Parce que votre désappointement n'atteint pas votre cœur: l'intérêt seul vous guidait. Si vous aviez ressenti pour Maria, ce que je ressens pour cet ingrat libertin, votre hypocrisie ne pourrait réussir à pallier l'aigreur de votre ressentiment.

JOSEPH. Mais pourquoi m'accuser, moi, de vos tribulations?

LADY SNEERWELL. N'en êtes-vous pas la cause? En imposer à sir Peter, supplanter votre frère, n'est-ce pas une carrière de félonie assez large pour vous, sans essayer de séduire l'épouse de votre bienfaiteur. Je hais une telle accumulation de crimes; c'est un monopole qui ne réussit jamais.

JOSEPH. J'admets que j'ai été répréhensible; je conviens que je me suis écarté de la ligne droite de l'iniquité; mais je ne crois pas que nous soyons aussi désespérés que vous le dites.

LADY SNEERWELL. Non?

JOSEPH. Vous m'avez dit que vous aviez tenté une nouvelle épreuve sur Snake, depuis notre dernière entrevue, et que vous le croyiez encore attaché à nos intérêts.

LADY SNEERWELL. Oui, je le crois.

JOSEPH. Il se fait fort, dites-vous, si la chose est nécessaire, de jurer que Charles est engagé d'honneur à vous épouser, ce que prouveront quelques-unes des lettres qu'il vous a adressées. Il n'est donc pas trop tard.... (*On entend frapper en dehors.*) Entendez-vous? c'est probablement mon

oncle, sir Olivier. Passez dans cette chambre; nous reparlerons de tout cela quand il sera parti.

LADY SNEERWELL. Mais s'il vous pénétrait aussi, lui?....

JOSEPH. Je ne crains point cela. Sir Peter, pour son propre honneur, gardera le silence; et vous pouvez compter que j'aurai bientôt découvert le côté faible de sir Olivier.

LADY SNEERWELL. Je ne doute pas de votre habileté; seulement, tenez-vous-en à une seule mauvaise action à la fois. (*Elle sort.*)

JOSEPH, *seul.* Soyez tranquille. Il est bien dur, après un tel accident, d'être ainsi harcelé pour ses propres complices. Après tout, ma réputation est tellement supérieure à celle de Charles que.... Hein, que vois-je? Ce n'est point sir Olivier, mais encore le vieux Stanley. Oh! que le diable soit de lui, de revenir m'importuner dans un pareil moment! Sir Olivier va venir et le trouver ici.

SCÈNE XVI (1).

JOSEPH, SIR OLIVIER.

JOSEPH. Je vous avais dit, monsieur Stanley, que je ne pouvais rien pour vous. Pourquoi donc m'importuner encore?...

SIR OLIVIER. J'apprends que votre oncle, sir Olivier, va se rendre ici, et, quoiqu'il ait été si ladre envers vous, je veux voir s'il fera quelque chose pour moi.

JOSEPH. Monsieur, il est impossible que vous restiez ici dans ce moment; venez une autre fois, et je vous promets quelque secours.

SIR OLIVIER. Non pas, il faut que je fasse connaissance avec sir Olivier.

(1) Voyez dans *le Tartuffe de mœurs* la manière dont Chéron a traduit cette scène et la suivante.

JOSEPH. Morbleu, Monsieur, j'insiste pour que vous sortiez sur-le-champ.

SIR OLIVIER. Mais, Monsieur...

JOSEPH. Il le faut absolument. William, reconduisez Monsieur. Eh quoi! vous restez encore! cela est d'une impertinence!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; CHARLES.

CHARLES. Eh bien! qu'y a-t-il donc? Que diable faites-vous ici de mon petit brocanteur? Mon frère, ne faites pas de mal à mon cher Prémium. Qu'est-ce qu'il y a donc, mon cher?

JOSEPH. Il a donc été aussi chez vous?

CHARLES. Assurément... c'est bien le plus honnête!... Ah! ça, Joseph, est-ce que vous avez aussi emprunté de l'argent?

JOSEPH. Emprunté! non pas... Mais, vous savez, mon frère, que nous attendons sir Olivier à chaque instant.

CHARLES. C'est, ma foi, vrai. Nol ne doit pas trouver le petit brocanteur ici.

JOSEPH. Cependant, M. Stanley veut absolument.....

CHARLES. Stanley, dites-vous; il s'appelle Prémium.

JOSEPH. Non, Stanley.

CHARLES. Non, non, Prémium.

JOSEPH. Qu'importe, au reste?

CHARLES. Oui, oui, Stanley ou Prémium, c'est la même chose; car je suppose qu'il est connu sous une cinquantaine de noms outre les initiales A. B.

(*On frappe.*)

JOSEPH. Morbleu! voici sir Olivier; je vous prie, monsieur Stanley...

CHARLES. Monsieur Prémium, je vous prie...

SIR OLIVIER. Mais, Messieurs....

JOSEPH. Il faut absolument que vous sortiez...

CHARLES. Oui, oui; hors d'ici, vite.

SIR OLIVIER. Cette violence....

JOSEPH. C'est votre faute.

CHARLES. Hors d'ici, vous dis-je.

(*Ils poussent sir Olivier dehors.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; SIR PETER, LADY TEAZLE, MARIA ET ROWLEY.

SIR PETER. Mon vieil ami, sir Olivier... Qu'est-ce donc! quelle surprise! Voilà deux neveux bien respectueux, de maltraiter leur oncle dans une première visite.

LADY TEAZLE. En vérité, sir Olivier, il est heureux que nous soyons venus à votre secours.

ROWLEY. Assurément; car je vois que le nom du vieux Stanley ne vous servait pas de protection.

SIR OLIVIER. Ni celui de Prémium non plus. Les besoins de Stanley n'ont pu arracher un shilling à ce charitable gentleman, et tout à l'heure je courais une chance plus mauvaise encore que mes ancêtes. Sir Peter et vous, Rowley, regardez l'aîné de mes neveux. Vous n'ignorez pas tout ce que j'ai fait pour lui; vous savez que je me plaisais à considérer la moitié de ma fortune comme un dépôt qui devait lui être remis. Jugez de ma surprise et de mon chagrin en le trouvant dépourvu de bonne foi, de charité, de reconnaissance.

SIR PETER. Sir Olivier, je serais encore plus surpris que vous, si je n'avais pas appris moi-même à le connaître comme un fourbe et un hypocrite.

LADY TEAZLE. Et si Monsieur ne s'avoue pas coupable,

il peut m'invoquer en témoignage. J'achèverai de dévoiler ses mérites.

SIR PETER. Je crois qu'il ne faut rien ajouter. S'il se connaît lui-même, il doit regarder comme le plus grand châtiment d'être connu des autres.

CHARLES, *à part.* S'ils traitent ainsi la vertu, à quoi dois-je m'attendre.

SIR OLIVIER. Quant à ce mauvais sujet-là....

CHARLES, *à part.* Voilà mon tour. Les maudits portraits de famille me perdront.

JOSEPH. Sir Olivier, mon oncle, voulez-vous me faire l'honneur de m'entendre?

CHARLES, *à part.* Ah! si Joseph pouvait faire un de ses longs discours, j'aurais le temps de me remettre un peu.

SIR PETER, *à Joseph.* Je suppose que vous entreprendriez de vous justifier entièrement.

JOSEPH. Je suis persuadé que j'y parviendrais.

SIR OLIVIER. Bah! (*A Charles.*) Et vous, pourriez-vous vous justifier aussi?

CHARLES. Non pas que je sache, sir Olivier.

SIR OLIVIER. Ah! ah! le petit Prémium a été mis trop avant dans le secret.

CHARLES. C'est vrai; mais ce sont des secrets de famille et dont il ne faut plus parler.

ROWLEY. Allons, sir Olivier, je sais que vous ne pouvez parler avec courroux des folies de Charles.

SIR OLIVIER. Non, ma foi, ni avec gravité non plus. Sir Peter, savez-vous que ce drôle-là a fait marché de ses ancêtres avec moi? Il m'a vendu des juges et des généraux, et ses respectables tantes, comme de la vieille porcelaine.

CHARLES. Ma foi, sir Olivier, il est vrai que j'en ai usé librement avec les portraits de famille. Mes ancêtres peuvent se lever pour m'attaquer en réparation, je suis forcé de l'avouer; mais vous pourrez croire à ce que je vais vous

dire, parce que je le pense du fond du cœur ; si je ne parais pas mortifié au récit de mes folies, c'est qu'en ce moment j'éprouve la joie la plus vive à vous voir, mon généreux bienfaiteur.

SIR OLIVIER. Charles, je vous crois. Donnez-moi votre main. La petite figure maussade qui était sur le canapé a fait votre paix.

CHARLES. Alors, Monsieur, ma reconnaissance envers l'original est encore plus grande.

LADY TEAZLE. Voici, je crois, sir Olivier, une personne avec laquelle Charles désire plus ardemment encore de se réconcilier.

SIR OLIVIER. J'ai déjà entendu parler de cet attachement, et avec la permission de mademoiselle, si j'interprète bien cette rougeur....

SIR PETER. Allons, mon enfant, expliquez vous-même vos sentimens.....

MARIA. Monsieur, j'ai fort peu de choses à dire. Je serai toujours charmée de le savoir heureux. Quant à moi, quelques droits que j'aie à son affection, je les résigne volontiers à une personne qui fait valoir de meilleurs titres.

CHARLES. Eh quoi! Maria?...

SIR PETER. Quel est donc ce mystère? Tant qu'il fut un libertin, un fou, vous ne vouliez donner votre main qu'à lui seul ; aujourd'hui qu'il va probablement se réformer, vous n'en voulez plus.

MARIA. Son propre cœur et lady Sneerwell doivent lui dire assez la cause d'un tel refus.

CHARLES. Lady Sneerwell!

JOSEPH. Je suis fâché, mon frère, d'avoir à m'expliquer sur ce point, mais la justice m'y oblige ; et l'outrage fait à lady Sneerwell ne peut plus être dissimulé.

(*Il ouvre la porte du cabinet.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; LADY SNEERWELL.

SIR PETER. Encore une marchande de modes française! Je crois qu'il en a dans tous les coins de sa maison.

LADY SNEERWELL. Ingrat Charles!... Vous avez bien raison de paraître si confondu de la situation humiliante où votre trahison m'a réduite.

CHARLES. Madame, est-ce encore un tour de votre façon? Aussi vrai que j'existe, je n'y entends rien.

JOSEPH. Je pense qu'il ne faut plus qu'un seul témoignage pour rendre la chose tout-à-fait claire.

SIR PETER. Et ce témoignage, c'est, je suppose, celui de M. Snake? Parbleu, Rowley, vous avez bien fait de l'amener. Faites-le entrer.

ROWLEY. Venez, monsieur Snake.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS; SNAKE.

ROWLEY. Je pensais bien que son témoignage serait invoqué. Mais malheureusement il vient pour confondre lady Sneerwell et non pour la soutenir.

LADY SNEERWELL. Le fourbe! Parlez, misérable; avez-vous aussi conspiré contre moi?

SNAKE. Je demande à madame un million de pardons. Elle m'a payé fort généreusement pour mentir; mais malheureusement on m'a offert le double pour dire la vérité.

SIR PETER. Mine et contre-mine, par ma foi.

LADY SNEERWELL. Puissent les angoisses du désespoir et de la honte tomber sur vous!

LADY TEAZLE. Un instant, lady Sneerwell, avant que vous sortiez, souffrez que je vous remercie de la peine que vous et monsieur, vous avez prise d'écrire des lettres pour moi à Charles et d'y répondre vous-même. Faites, je vous prie, mes complimens à l'association médisante dont vous êtes présidente, et dites-lui que lady Teazle, licenciée, renvoie le diplôme dont on l'avait honorée; qu'elle ne veut plus exercer, et cesse dorénavant de détruire les réputations...

LADY SNEERWELL. Vous aussi, Madame, railleuse et impertinente!.. Puisse votre mari vivre encore cinquante ans!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

Les MÊMES, *hors lady Sneerwell.*

LADY TEAZLE. La malicieuse créature!..

SIR PETER. Vous ne dites pas cela pour son dernier souhait, j'espère?

LADY TEAZLE. Oh! non, non.

SIR OLIVIER, *à Joseph.* Eh bien! qu'avez vous à dire, maintenant?

JOSEPH. Monsieur, je suis si confondu de voir que lady Sneerwell nous ait trompés ainsi en subornant M. Snake, que je ne sais plus que dire. Cependant, de peur qu'un esprit de vengeance ne la porte à outrager mon frère, je ferai certainement mieux de la suivre. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, *excepté Joseph.*

SIR PETER. Sentimental jusqu'à la dernière extrémité.

SIR OLIVIER. Épouse-la, si tu peux, Joseph. Du mielleux

et de l'acide (1) !.. vous serez merveilleusement bien ensemble.

ROWLEY. Je crois que nous n'avons plus besoin de M. Snake.

SNAKE. Avant de sortir je dois demander pardon, une fois pour toutes, des tourmens dont j'ai été la cause involontaire et l'humble instrument.

SIR PETER. C'est bon. Vous avez tout réparé par un aveu louable.

SNAKE. Mais je demande en grâce qu'on ne répande pas cette affaire.

SIR PETER. Comment diable! avez-vous honte d'avoir fait une bonne action une fois dans votre vie?

SNAKE. Faites attention, Monsieur, que c'est ma mauvaise réputation qui seule me fait vivre. Et si on venait à savoir que j'ai pu être entraîné à faire une action honnête, je perdrais tout ce que j'ai d'amis dans le monde.

SIR OLIVIER. Bien, bien, nous ne vous ferons pas le tort de rien dire à votre louange, soyez tranquille.

(Snake sort.)

SCÈNE XXIII.

SIR OLIVIER, SIR PETER, LADY TEAZLE, MARIA, CHARLES ET ROWLEY.

LADY TEAZLE. Vous voyez, sir Olivier, qu'il ne faudra pas un grand effort de persuasion pour réconcilier Charles et Maria.

SIR OLIVIER. Tout est pour le mieux, et, par ma foi, nous ferons la noce demain matin.

SIR PETER, *à Charles*. Eh bien, drôle, vous ne demandez pas le consentement de mademoiselle.

(1) En anglais, *oil and vinegar*, de l'huile et du vinaigre.

CHARLES. Oh! je l'ai fait depuis long-temps.... il y a une minute... et ses regards m'ont répondu oui.

MARIA. Que dites-vous, Charles? Je vous assure, sir Peter, qu'il n'y a pas eu un mot de prononcé.

SIR OLIVIER. Tant mieux! moins on en dit et mieux cela vaut. Puisse votre amour mutuel ne jamais connaître de refroidissement!

SIR PETER. Puissiez-vous être aussi heureux ensemble que lady Teazle et moi.... nous projetons de l'être.

CHARLES. Rowley, mon ancien ami, je soupçonne que je vous dois beaucoup.

SIR OLIVIER. Cela est vrai, Charles.

ROWLEY. Si mes efforts pour vous servir avaient été infructueux, vous m'auriez été redevable pour les avoir tentés. Mais soyez digne de votre bonheur, et vous m'aurez payé ce que vous me devez, et au-delà.

SIR PETER. L'excellent Rowley avait toujours dit que vous vous corrigeriez.

CHARLES. Quant à cela, sir Peter, je ne ferai point de promesses, et c'est une preuve que je vais travailler sérieusement à cette grande affaire. Mais voici mon conseiller, mon aimable guide. Comment quitter le sentier de la vertu quand d'aussi doux yeux l'éclairent (1)?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

(1) La pièce anglaise finit par six vers dont les deux derniers sont adressés au public; en voici le sens:

« Chère amante, quand même tu renoncerais à l'empire que donne la « beauté, tu commanderais encore parce que je veux obéir. Tu vois un « humble déserteur des drapeaux de la folie, qui n'a d'autre réfuge que toi et « l'amour.

Au public.

« Vous pouvez dissiper toute crainte inquiète, car la médisance même ex- « pire... si vous approuvez. »

ÉPILOGUE[1],

PAR COLMAN,

DÉBITÉ PAR LADY TEAZLE.

Moi qui jadis était si gaie, si frivole, il faut maintenant que, semblable au vent alizé, je souffle toujours du même côté; que tous mes soins, mes vœux et mes attentions soient consacrés à une vieille girouette rouillée... mon époux. Ainsi le veut notre vertueux auteur.

Vieux garçons qui épousez des filles jeunes et fringantes, apprenez dans cette pièce à régler votre vie. Chacun de vous amène sa moitié à Londres; voilà la cause de tous les maux. Hélas! c'est ce qui m'est arrivé à moi, et je déplore aujourd'hui que ce songe riant de dissipation soit évanoui. Dites-moi, jeunes beautés, avez-vous jamais vu une femme belle, vive, possédant aussi bien le génie du grand monde, flétrie comme moi dans sa fleur, comme moi condamnée au plus triste destin? Economiser mon argent, quand je commençais à savoir le dissiper! Quitter Londres, quand je commençais à jouir de ce séjour!

Ainsi donc il faudra que j'épie le chant matinal du coq, et le tintement mélancolique d'une vieille horloge, empilée pour toujours dans une salle rustique et solitaire, avec des chiens, des chats, des rats et des marmots qui criaillent; ainsi donc, pendant que le bon sir Peter se

(1) Nous avons supprimé de cet épilogue certains détails, certaines allusions qui ne peuvent être naturalisés chez nous.

chamaillera avec le seigneur, j'irai me confiner dans un coin avec un pauvre curé, et mortifier mon ame au backgammon (1), moi dont le cœur aspire à *faire mouche*, ou frémit de joie à l'idée d'une *vole. Sept; voilà le fond du jeu* (2)! Je n'entendrai plus retentir ces mots si doux; tous mes plaisirs vont être enfouis dans une main-chaude autour d'un feu de Noël. L'heure fugitive, consacrée à la mode, est passée; adieu joie bruyante; adieu toilettes magnifiques, casques de plume, qui ornez les têtes féminines aussi légères que vous; adieu cartes chéries, qui remuez si joliment nos nerfs; adieu Spadille, Pamphile, Basto, rois et reines! et vous, marteaux de porte (3) si imposans, qui de votre voix d'airain nous annoncez une visite impatiemment attendue; adieu tout l'attirail du grand monde, pompe, orgueil et magnificence de la capitale! Je n'aurai plus ma part de vos délices: la carrière de lady Teazle est finie.

Voilà ce que j'ai dit à notre auteur; il a souri et m'a dit que je devais assurément jouer la sombre tragédie l'année prochaine. Cependant il a tiré de sa pièce une sage morale, et m'a fait entendre ces paroles solennelles: Heureuse la femme qui comme vous termine ses folies lorsque le rideau tombe, et ne s'engage plus dans la carrière du vice ou de l'erreur pour jouer un rôle condamnable sur la grande scène du monde.

(1) Espèce de jeu de tric-trac.

(2) Expression du jeu de bassette.

(3) A Londres, la manière de frapper à une porte varie suivant le rang et la qualité de la personne qui vient rendre visite.

LE CRITIQUE,

OU

LA RÉPÉTITION D'UNE TRAGÉDIE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Drury-Lane, le 30 octobre 1779.

REMARQUES.

Le Critique, représenté à Drury-Lane en 1779, réussit complètement à tourner en ridicule quelques-uns des auteurs tragiques alors en vogue. On croit que dans le rôle de sir Fretful Plagiary, Sheridan avait voulu peindre un écrivain dramatique fort distingué (1), qui unissait à beaucoup de talent, des bizarreries et de petites faiblesses. Dangle était aussi le portrait d'un autre auteur moins connu que le précédent. Le comique avec lequel ils sont peints l'un et l'autre doit faire excuser ce que certains traits ont de piquant, et provoque un rire irrésistible sans donner l'envie de crier à l'injustice ou à la personnalité.

Les extraits supposés des journaux, les noms des différens acteurs, les complimens qu'on leur adresse, et quelques autres passages relatifs aux temps et aux lieux, sont toujours modifiés au théâtre selon les circonstances du moment.

(1) Cumberland, auteur de *Carmelite*, tragédie; de *l'Américain* et de *la Roue de fortune*, comédies.

PROLOGUE,

PAR L'HONORABLE FITZ PATRICK.

Les deux muses auxquelles sont soumis les deux empires dramatiques, ont été parfois, dit-on, égarées par de mauvais conseillers, ni plus ni moins que des souverains terrestres. Dans ce temps de malice et d'esprit où Villers critiquait ce qu'avait écrit Dryden, la reine tragique pour plaire à une foule sans goût, avait appris à hurler, à divaguer, à rugir si fort, que la nature, jadis sa meilleure amie, avait été saisie d'effroi et avait abandonné cette pauvre folle. Sa sœur, maîtresse de l'empire comique, avait de l'esprit, il faut l'avouer, mais si elle possédait des qualités, elle avait aussi bien des défauts, et se servait parfois dans ses accès de gaîté d'un style un peu trop libre pour une muse bien élevée. La modestie féminine déconcertée, se retrancha derrière l'éventail protecteur, mais peu à peu trouvant ce retranchement trop faible, elle abandonna tout-à-fait la place. Dans notre siècle plus réservé, plus chaste, ce ne sont plus assurément ces crimes-là qu'on peut reprocher aux Muses ; mais quelques-uns prétendent que l'ardeur de réformer de vieux défauts les a fait passer brusquement d'un extrême à l'autre; la platitude a succédé à l'emphase. Les accens de Melpomène sont aujourd'hui si lents, si froids, que l'ennui semble étendre ici son sceptre engourdissant, et que nous autres acteurs, nous veillons à peine tandis que vous dormez tout-à-fait. Thalie, autrefois si dévergondée, si grossière, est devenue une prude fieffée,

débitant tous les soirs au parterre bâillant la plus pure morale qu'aucun alliage d'esprit ne vient corrompre. Notre auteur, dans les scènes décousues que vous allez voir, se permet d'adresser quelques reproches aux muses dramatiques. Et que ces déesses ne soient pas trop chatouilleuses; c'est quand on parle librement qu'on donne les meilleurs avis. Quoique cet auteur ne soit pas tout-à-fait novice dans sa profession, sa cause a cependant besoin d'être fortement appuyée. Je viens donc en ambassadeur, demander quelque appui à ce tribunal juste, bénévole et puissant. Notre auteur peut-il sans effroi braver la rage des critiques, s'engager dans une guerre civile avec ses confrères, dévoiler leurs travers aux yeux du public, et bien plus! défier les journaux eux-mêmes? Dites-moi, peut-il seul et sans secours les affronter tous? Les plus braves même succombent sous le nombre, et quoiqu'un général ne doive jamais désespérer du succès quand ses troupes sont zélées et sa cause juste, pour défier des légions d'ennemis aussi terribles, l'auteur a mis tout son espoir dans votre alliance.

PERSONNAGES.

DANGLE (1).
SNEER (2).
Sir FRETFUL PLAGIARY (3).
PUFF (4).
Le SOUFFLEUR.
Madame DANGLE.



Personnages dans la tragédie.

Lord BURLEIGH.
Le gouverneur de Tilbury fort.
Le comte de LEICESTER.
Sir WALTER RALEIGH.
Sir CHRISTOPHER HALTON.
Le GRAND-ECUYER.
Un BEEF-EATER (5).

(1) Le verbe *to dangle* signifie se jeter à la tête de quelqu'un, se pendre à son cou, être affairé et importun.

(2) *A sneer*, veut dire un rire moqueur, une raillerie.

(3) *Fretful*, chatouilleux, prompt à s'offenser ; *plagiary*, plagiaire.

(4) *To puff*, vanter outre mesure, exalter une chose ridiculement; enfin, comme on dit vulgairement dans notre langue, *faire mousser.*

(5) C'est ainsi qu'on nomme les *Yeomen* de la garde. Le mot de *Beef-eater*, traduit littéralement, veut dire mangeur de bœuf. L'étymologie en est fort incertaine. Johnson lui-même, dans son grand dictionnaire si exact et si complet, n'en donne qu'une explication peu satisfaisante. Il le fait venir du vieux mot français: *Beaufetier.*

Un JUGE-DE-PAIX.
Le fils du JUGE-DE-PAIX.
Un CONSTABLE.
La TAMISE.
Don FÉROLO WHISKERANDOS.
La femme du JUGE-DE-PAIX.
TILBURINA.
Une Confidente.
Gardes, Constables, Domestiques, Choeurs, suite.

LE CRITIQUE,

OU

LA RÉPÉTITION D'UNE TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est chez M. Dangle.

M. ET Mme DANGLE *sont à déjeuner et lisent les journaux.*

DANGLE, *lisant.* « Brutus à lord North.... Seconde lettre « sur l'état de l'armée.... » Bah ! « Au premier L.... trois « étoiles de l'A.... trois étoiles... Extrait fidèle d'une lettre « de Saint-Kitt..... Nouvelles de Coxheath.... On assure « confidentiellement que sir Charles Hardy.... » Bah ! il n'est question que de la flotte et de la nation.... et moi j'ai en horreur la politique, excepté celle des théâtres. Où est le *Morning Chronicle ?*

MADAME DANGLE. Oui, c'est votre gazette, à vous.

DANGLE. Ah ! voilà ce que c'est. « Nouvelles des théâtres. « Nous apprenons qu'on répète à Drury-Lane une nouvelle « tragédie, intitulée *la Flotte Espagnole*. L'auteur est,

« dit-on, M. Puff, bien connu dans les fastes dramatiques.
« Si nous en croyons les acteurs, qui à la vérité sont en gé-
« néral des juges assez médiocres, cette pièce est remplie
« de ces vives beautés dont abondent les compositions mo-
« dernes. » Je suis enchanté de voir qu'on augure si bien de la tragédie de mon ami Puff. Madame Dangle, ma chère, vous apprendrez avec plaisir que la tragédie de Puff....

MADAME DANGLE. Au nom du ciel, monsieur Dangle, ne m'ennuyez pas de vos niaiseries. Maintenant que les théâtres sont ouverts, je ne vais plus avoir de repos. N'est-ce pas assez de vous rendre ridicule par votre passion pour le spectacle? Faut-il encore que vous me persécutiez pour que je me joigne à vous? Ne pouvez-vous monter votre grand cheval de bataille sans vouloir me mettre en croupe derrière vous?...

DANGLE. Mais, ma chère, je veux seulement vous lire....

MADAME DANGLE. Vous me poussez à bout! Ne vous êtes-vous pas rendu la fable de tous ceux qui vous connaissent, en vous mêlant d'affaires où vous n'entendez rien? Ne vous a-t-on pas surnommé un *quid nunc* dramatique, un Mécène de hasard pour les petits auteurs?

DANGLE. Il est vrai que mon crédit auprès des directeurs est assez connu. Mais n'est-il pas flatteur qu'on s'adresse à moi de toutes parts? Ce sont des lords qui recommandent des musiciens, des ladies qui demandent des loges, des auteurs qui demandent une réponse, des acteurs qui demandent un engagement....

MADAME DANGLE. Oh! mon Dieu, oui. Vous avez pris sur vous une partie des ennuis de la propriété théâtrale, sans en retirer le profit ou le crédit qui s'y attachent quelquefois.

DANGLE. Vous n'y perdez rien, ma chère; vous en avez tous les avantages. Ne pouviez-vous pas, l'hiver dernier, entendre la lecture d'une pantomime nouvelle, quinze

jours avant sa représentation? Et mon ami, M. Smatter, cédant à mon instante prière, ne vous a-t-il par dédié sa dernière farce?

MADAME DANGLE. Oui, mais la farce n'a-t-elle pas été sifflée, monsieur Dangle? N'est-ce pas bien agréable de faire de sa maison le rendez-vous banal de tous les laquais de la littérature, une espèce de bourse où affluent les agioteurs dramatiques?...

DANGLE. Madame Dangle, vous ne me persuaderez jamais qu'il n'y ait pas quelque importance et quelque gloire à se trouver à la tête d'une troupe de critiques qui se donnent la peine de décider pour toute la capitale, dont tous les écrivains sollicitent le suffrage et dont aucun directeur ne rejette la recommandation.

MADAME DANGLE. Vous me faites pitié... Les directeurs et les auteurs de quelque mérite se moquent de vos prétentions; le public est leur seul juge. Ils savent que sans l'approbation du public, aucune pièce ne peut se maintenir au théâtre; avec son suffrage ils bravent vos attaques, et ne pouvant rire de votre esprit, ils rient de votre méchanceté.....

DANGLE. Fort bien, Madame, fort bien!...

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. M. Sneer est là qui demande à vous faire visite.

DANGLE. Oh! faites entrer. (*à madame Dangle.*) Allons, Madame, ayons l'air gracieux et amical l'un envers l'autre, ou Sneer fera quelque histoire sur notre compte.

MADAME DANGLE. Comme il voudra; vous ne pouvez pas devenir plus ridicule que vous l'êtes.

DANGLE. En vérité, Madame, vous feriez damner un ange.

SCÈNE III.

LES MÊMES; SNEER.

DANGLE. Ah! mon cher Sneer, je suis enchanté de vous voir. Ma chère, c'est M. Sneer; M. Sneer, ma chère.... ma chère, M. Sneer.

MADAME DANGLE, *sèchement*. Bonjour, Monsieur.

DANGLE. Madame Dangle et moi nous nous amusions à lire les journaux. Dites-moi un peu, n'irez-vous pas à la première représentation de la tragédie de Puff?

SNEER. Oui, mais je suppose qu'on ne pourra pas entrer.... Tenez, Dangle, je vous apporte deux pièces. Il faut tâcher de faire recevoir celle-ci par quelque directeur, elle est d'une personne de distinction....

DANGLE. Voilà mes tourmens qui commencent.

SNEER. J'en suis fort aise, car vous allez être heureux. C'est un vrai plaisir de voir comment vous supportez ces fatigues que vous ambitionnez, ces sollicitations que vous sollicitez...

DANGLE. C'est une grande peine, mais elle a son charme! Le matin je reçois quelquefois pendant mon déjeuner une douzaine de gens dont je n'ai jamais vu et dont je ne désire pas revoir la figure.

SNEER. Cela doit être fort drôle, en effet.

DANGLE. Il n'y a pas de semaine que je ne reçoive cinquante lettres, et dans ces cinquante lettres pas une ligne sur mes affaires à moi.

SNEER. Correspondance fort amusante!

DANGLE, *déroulant un des cahiers que Sneer lui a remis*. Voyons un peu : « Elle fond en larmes et sort. » C'est donc une tragédie?

SNEER. Du tout, c'est une comédie, non pas traduite mais imitée du français; écrite dans un style qu'on a essayé de bannir depuis peu. Le sentimental dans toute sa pureté; pas un mot pour rire d'un bout à l'autre.

MADAME DANGLE. Ah! si l'on avait conservé ce genre-là, je ne serais pas si grande ennemie du théâtre. Au moins, monsieur Sneer, il y avait souvent quelque chose d'édifiant dans ces pièces-là.

SNEER. Je suis tout-à-fait de votre avis, mistriss Dangle; le théâtre, bien dirigé, devrait être une école de morale; mais aujourd'hui, j'ai honte de le dire, on semble y aller pour se divertir purement et simplement.

MADAME DANGLE. Cela aurait fait bien plus d'honneur aux directeurs de les maintenir dans un autre sens.

SNEER. Sans contredit, Madame; et peut-être un jour on aurait dit à leur louange que dans un siècle léger et corrompu, ils avaient su conserver deux maisons (1) où la conversation était toujours morale, sinon amusante.

DANGLE, *parcourant le second manuscrit*. Mais quel est cet autre cahier? Cela me paraît bien bizarre.

SNEER. Oh! c'est une comédie dans un nouveau genre, pleine d'esprit et de gaîté, et cependant d'une morale sérieuse. Vous voyez le titre: *le Voleur de nuit réformé!* Par des moyens neufs et piquans, le vol de nuit y est placé sous un jour si ridicule, que, si cette pièce a la vogue qu'elle mérite, les portes et les verroux deviendront tout-à-fait inutiles avant la fin de la saison.

DANGLE. C'est tout-à-fait nouveau.

SNEER. L'auteur est un de mes amis intimes qui a remarqué que les folies et les ridicules du monde ne méri-

(1) Drury-Lane et Covent-Garden. Les Anglais appellent une salle de spectacle une maison, *a house*. Ils disent: *The house is full*, la salle est pleine.

tent pas d'occuper la muse comique, et que toute son attention doit porter sur les vices majeurs et les crimes qui déshonorent l'humanité. Il faut, selon lui, envoyer, en cinq actes, les offenses capitales au gibet, et en trois actes les simples délits au carcan. En un mot, son projet est de dramatiser les lois pénales, et de faire du théâtre une succursale de la cour d'assises.

DANGLE. Cela est fort moral.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Sir Fretful Plagiary, Monsieur.

DANGLE. Priez-le de monter. Madame Dangle, sir Fretful Plagiary est un auteur qui vous plaît fort.

MADAME DANGLE. J'avoue que je l'aime assez parce que tout le monde lui en veut.

SNEER. Cela prouve, Madame, sinon en faveur de votre jugement, du moins en faveur de votre charité.

DANGLE. Il n'accorde du mérite à aucun auteur qu'à lui-même; je suis forcé d'en convenir, quoiqu'il soit mon ami...

SNEER. Il est aussi envieux qu'une vieille fille qui penche vers le terme redoutable de trente-six ans. Rien n'est égal à l'humilité insidieuse avec laquelle il vous exhorte à proner un jugement sincère sur ses ouvrages, si ce n'est l'arrogance pétulante avec laquelle il rejette vos observations.

DANGLE. C'est vrai, c'est vrai; quoiqu'il soit mon ami....

SNEER. Et son mépris affecté pour les articles de journaux! Lui qui est l'homme le plus irritable du monde, lui qui, à la moindre critique, sent ses nerfs se crisper, comme le parchemin qu'on jette dans le feu.

DANGLE. Je suis forcé d'en convenir, quoiqu'il soit mon ami....

SNEER. Avez-vous lu la tragédie qu'il vient de finir?

DANGLE. Oui, il me l'a envoyée hier.

SNEER. Et vous la trouvez détestable, n'est-ce pas?

DANGLE. Ma foi, entre nous, je dois avouer que c'est une des productions les plus... le voici; les plus parfaites et les plus admirables...

SIR FRETFUL, *en dehors*. Monsieur Sneer est avec lui, dites-vous...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; SIR FRETFUL PLAGIARY.

DANGLE. Ah! mon cher ami, nous parlions précisément de votre tragédie. Admirable, sir Fretful, admirable.

SNEER. Vous n'avez jamais rien fait de mieux, sir Fretful, jamais de la vie.

SIR FRETFUL. Vous me comblez de joie, car sans compliment, mon cher Sneer, il n'y a pas de suffrage que j'ambitionne aussi ardemment que le vôtre et celui du cher Dangle.

MADAME DANGLE. Ils s'amusent à vos dépens, sir Fretful, car il n'y a qu'un instant...

DANGLE. Madame Dangle!... Ah! sir Fretful, vous connaissez madame Dangle; mon ami Sneer plaisantait tout à l'heure; il connaît l'admiration de ma femme pour vous, et....

SIR FRETFUL. Je suis sûr que M. Sneer a trop de goût et de franchise pour... (*A part.*) Chien d'hypocrite à double face!

DANGLE. Oui, oui, Sneer plaisante, il est gai...

SIR FRETFUL. Oh! je le sais...

DANGLE. Il raille agréablement.... L'esprit ne lui coûte rien...

SIR FRETFUL, *à part.* Je le crois : sans cela je me demanderais comment il peut en avoir.

DANGLE. Sir Fretful, avez-vous envoyé votre pièce aux directeurs, ou bien puis-je vous être de quelque utilité ?

SIR FRETFUL. Oh ! merci, je crois que l'ouvrage porte avec lui sa recommandation. Je l'ai envoyée au directeur de Covent-Garden, ce matin.

SNEER. Il me semble qu'elle eût été mieux montée à Drury-Lane.

SIR FRETFUL. Oh ! bon dieu, non. N'envoyez jamais de pièces à Drury-Lane. De ma vie je ne m'y exposerai..... Ecoutez. (*Il parle à l'oreille de Sneer.*)

SNEER. Il est auteur lui-même... je le sais... Eh bien !

SIR FRETFUL. Je ne présume rien, je n'ôte à personne son mérite ; je ne suis blessé du bonheur de personne. Encore un coup, je ne présume rien... Mais ce que je dirai parce que je l'ai observé toute ma vie, c'est qu'il n'y a pas de passion plus profondément enracinée dans le cœur humain que l'envie,

SNEER. Je crois que vous avez de bonnes raisons pour l'assurer.

SIR FRETFUL. Et puis je vous dirai qu'il n'est pas toujours bien sûr de laisser une pièce entre les mains de ceux qui sont auteurs eux-mêmes...

SNEER. Quoi... est-ce qu'ils pourraient vous dérober, mon cher Plagiary ?

SIR FRETFUL. Dérober ! certainement, et traiter vos plus belles pensées comme les bohémiennes traitent les enfans qu'elles volent ; les défigurer afin de les faire passer pour les leurs...

SNEER. Mais votre ouvrage actuel est un sacrifice à Melpomène, et vous savez que jamais il n'a chaussé le cothurne.

SIR FRETFUL. Oh ! cela ne fait rien. Un plagiaire adroit

fait tout ce qu'il veut; tenez, je suis persuadé qu'il pourrait prendre les meilleures passages de ma tragédie et les fourrer dans sa comédie à lui.

SNEER. Cela pourrait bien se faire !

SIR FRETFUL. D'ailleurs si quelqu'un de ce genre vous donne le moindre conseil, vous indique le plus petit changement, il est très porté à s'attribuer toute la pièce....

DANGLE. Si elle réussit.....

SIR FRETFUL. Mais pour cette pièce-ci, j'attrape bien ce beau monsieur; car je fais serment qu'il ne l'a jamais vue.

SNEER. Je vais vous donner un moyen de l'attraper bien davantage.

SIR FRETFUL. Comment?

SNEER. Faites serment qu'il l'a écrite.

SIR FRETFUL. Morbleu! Sneer, je me fâcherai. Je crois que vous voulez m'ôter la réputation dont je jouis comme auteur.....

SNEER. Vous m'auriez là une fière obligation.

SIR FRETFUL. Encore!...

DANGLE. Oh! vous savez qu'il ne pense jamais ce qu'il dit....

SIR FRETFUL. Franchement donc, vous aimez l'ouvrage?...

SNEER. A la fureur.

SIR FRETFUL. Mais voyons, vous voudriez peut-être quelques corrections, hein? Dangle, est-ce que rien ne vous a choqué?...

DANGLE. Ah! vous savez qu'il est toujours désobligeant de dire aux auteurs....

SIR FRETFUL. A d'autres que moi, oui; ils sont en général si entêtés; mais moi, je ne suis jamais si content que lorsqu'un critique clairvoyant m'indique quelques passages défectueux. Car pourquoi montrer votre ouvrage à un

ami, si vous ne voulez pas mettre à profit ses conseils?

SNEER. C'est très vrai; eh bien donc, quoique j'admire sérieusement la pièce dans son ensemble, je ferai, si vous le permettez, une petite objection.

SIR FRETFUL. Ce sera m'obliger infiniment.

SNEER. Il me semble que la pièce manque d'incidens.

SIR FRETFUL. Bon Dieu! que vous m'étonnez! la pièce manque d'incidens!

SNEER. Je veux dire que les incidens y sont trop clairsemés.

SIR FRETFUL. Ah! grands Dieux!... certainement, je ne respecte aucune opinion plus que la vôtre; mais je vous proteste, monsieur Sneer, que ma seule crainte, c'est que les incidens ne soient trop pressés les uns sur les autres. Mon cher Dangle, qu'en pensez-vous?

DANGLE. Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de monsieur Sneer. Je crois qu'il y a assez d'intrigue, et les quatre premiers actes sont peut-être ce que j'ai lu de plus parfait dans ma vie; mais si je puis hasarder une objection, je trouve que l'intérêt décroît dans le cinquième.

SIR FRETFUL. Accroît, vous voulez dire sans doute?

DANGLE. Non, non, je veux dire décroît.

SIR FRETFUL. C'est impossible... l'intérêt ne décroît pas, je vous assure... non, non, il ne décroît pas.

DANGLE. Madame Dangle, n'avez-vous pas fait la même remarque?

MADAME DANGLE. Non, en vérité; je n'ai pas vu un seul défaut dans la pièce depuis le commencement jusqu'à la fin.

SIR FRETFUL. Sur ma parole, personne n'a le jugement plus sûr que les femmes.

MADAME DANGLE. Ou si j'ai fait une observation, elle ne se rattache pas à l'ouvrage en lui-même : je crains seulement que la pièce ne soit trop longue.

SIR FRETFUL. De grâce, Madame, parlez-vous de la durée réelle de la pièce, ou voulez-vous dire qu'elle est traînante?

MADAME DANGLE. Oh! Dieu m'en garde! je dis qu'elle est longue, par comparaison avec les tragédies qu'on donne habituellement.

SIR FRETFUL. En ce cas, je suis fort heureux, en vérité; parce que la pièce est courte, très courte même... Je ne me hasarderais pas à différer d'opinion avec une dame s'il s'agissait de goût, mais dans une affaire de ce genre, une montre est le meilleur arbitre, et vous verriez.....

MADAME DANGLE. Cela tient sûrement à la manière traînante dont M. Dangle me l'a lue.

SIR FRETFUL. Oh! si monsieur Dangle vous l'a lue, c'est tout autre chose. Mais en vérité, mistriss Dangle, la première soirée où vous pourrez me consacrer trois petites heures et demie, je m'engage à vous la lire d'un bout à l'autre avec le prologue et l'épilogue, et en y comprenant le temps nécessaire pour la musique des entr'actes.

MADAME DANGLE. J'espère la voir bientôt au théâtre.

DANGLE. Je désire, sir Fretful, que vous puissiez vous débarrasser des critiques des journaux aussi aisément que vous vous débarrassez des nôtres.

SIR FRETFUL. Les journaux! ce sont les plus infâmes, les plus indignes, les plus abominables, les plus infernaux.... non pas que je les lise jamais.... non... Je me suis fait une règle de ne jamais mettre le nez dans un journal.

DANGLE. Vous avez bien raison, car un auteur délicat doit souffrir de voir les libertés qu'on prend sur son compte.

SIR FRETFUL. Au contraire, leur blâme est l'éloge le plus flatteur, je l'aime par dessus tout: leurs louanges seules flétrissent la réputation d'un auteur...

SNEER. Cela est vrai. Et cette sortie contre vous dans un des derniers numéros....

SIR FRETFUL, *vivement.* Comment? quoi! où donc?

DANGLE. Ah! vous voulez parler du numéro de jeudi. Dans le fait c'était bien méchant.

SIR FRETFUL. Tant mieux vraiment... Ah! ah! ah! je serais fâché que cela fût autrement.

DANGLE. Certainement il vaut mieux en rire, car...

SIR FRETFUL. Vous ne vous rappelez pas par hasard ce que le drôle disait de moi, hein?....

SNEER. Allons, Dangle, puisque sir Fretful paraît curieux d'apprendre...

SIR FRETFUL. Oh! curieux, curieux pas du tout!.. mais enfin on est bien aise de savoir....

DANGLE. Sneer, vous rappelez-vous? (*bas.*) Inventez quelque chose.

SNEER, *bas.* Bon. (*haut.*) Oui, oui, je me rappelle parfaitement.

SIR FRETFUL. Eh bien! voyons donc... non pas que cela ait la moindre importance...Voyons ce qu'on disait de moi.

SNEER. On prétendait que vous n'aviez aucune invention, aucune originalité dans l'esprit, quoique vous soyez toujours occupé à dépriser tous les auteurs vivans.

SIR FRETFUL. Ah! ah! ah! c'est excellent!

SNEER. Que, dans la comédie, vous n'avez aucune idée à vous, et que vous n'avez même pas le talent de piller avec goût, mais que vous glanez le rebut de livres obscurs où des plagiaires plus adroits ont moissonné avant vous; de sorte que vos ouvrages sont composés de lie et de bourbe comme le plus mauvais vin de nos tavernes.

SIR FRETFUL. Ah! ah! ah! c'est parfait.

SNEER. Dans vos compositions sérieuses, ajoute-t-on, votre emphase serait encore plus intolérable, si la pensée répondait à l'expression; mais le commun de vos idées perce à travers le clinquant de vos phrases pompeuses, comme un rustre paré d'un bel uniforme.

SIR FRETFUL. Ah! ah! ah!

SNEER. Les figures et les tropes que vous affectionnez tant, dit-on encore, vont à la platitude ordinaire de votre style, comme des broderies d'or sur une pièce de toile grise...

SIR FRETFUL. Ah! ah!

SNEER. Enfin les plus beaux passages que vous pillez çà et là ne nous servent même à rien, car la pauvreté du style dont vous les habillez empêche qu'on ne les reconnaisse, de sorte qu'elles gisent sur la masse de vos compositions comme des tas de marne sur un marais desséché, embarrassant ce qu'ils ne peuvent fertiliser.

SIR FRETFUL, *très agité*. Un autre que moi serait peut-être vexé de tout cela!

SNEER. Moi je ne l'ai rapporté que pour vous divertir.

SIR FRETFUL. Je le sais bien, et cela me divertit fort, en effet. Ah! ah! ah! pas la moindre invention.... C'est parfait! ah! ah! ah! parfait, en vérité!...

SNEER. Aucune originalité dans l'esprit, ah! ah! ah!

DANGLE. Aucune idée à vous, ah! ah! ah! voilà un drôle bien impertinent. Vous avez bien raison, sir Fretful, de ne jamais lire de telles niaiseries.

SIR FRETFUL. Sans doute j'ai raison, car s'il y a quelque chose de flatteur c'est une sotte vanité de s'en prévaloir; et s'il y a quelque méchanceté on est toujours sûr de l'apprendre par un ou deux amis pleins d'obligeance.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. M. Puff envoie dire que la répétition générale aura lieu ce matin, et qu'il va venir vous prendre.

DANGLE. Je n'aurai garde d'y manquer. Tenez, sir Fretful, si vous voulez que dans un mot de réponse on vous venge de cet insolent article, M. Puff est votre homme.

SIR FRETFUL. Pourquoi répondre, puisque je vous dis que cela me fait plaisir ?

DANGLE. C'est vrai, je l'avais oublié; mais j'espère que vous n'êtes pas fâché de ce que M. Sneer...

SIR FRETFUL, *s'impatientant*. Morbleu ! monsieur Dangle, quand je vous dis que ces choses-là ne me fâchent jamais....

DANGLE. Je craignais seulement....

SIR FRETFUL. Permettez-moi de vous dire, monsieur Dangle, qu'il est fort impertinent à vous de croire que je suis blessé, quand je vous dis que je ne le suis pas...

SNEER. Pourquoi donc vous échauffer tant, sir Fretful?

SIR FRETFUL. Dieu me damne, monsieur Sneer, vous êtes aussi absurde que Dangle. Combien de fois faut-il vous répéter que rien ne peut me vexer, si ce n'est la supposition que je puisse être affecté de toutes les balivernes que vous m'avez redites? Persister à croire que j'en suis fâché, c'est vouloir m'insulter, Messieurs, et dans ce cas votre manque d'égard envers moi me fera plus de peine que toutes les critiques des journaux; mais j'y opposerai le même calme et la même indifférence stoïque... J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SNEER, DANGLE.

SNEER. Ah! ah! ah! pauvre sir Fretful! il va, j'en suis sûr, exhaler son indifférence stoïque dans un libelle anonyme contre tous les critiques et les auteurs modernes... Ah! ça, Dangle, vous allez prier votre ami M. Puff de me mener à la répétition de sa tragédie....

DANGLE. Je vous réponds qu'il vous saura gré d'en avoir le désir... Dites donc, Sneer, j'ai peur que nous n'ayons été un peu méchans envers sir Fretful, quoiqu'il soit mon ami.

SNEER. Mortifier inutilement la vanité d'un auteur est, je l'avoue, une cruauté que la simple sottise ne mérite pas; mais quand une malignité basse et personnelle prend la place de l'émulation littéraire, l'agresseur ne mérite ni indulgence ni pitié.

DANGLE. C'est vrai, par ma foi!.. quoiqu'il soit mon ami.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PUFF.

DANGLE. Mon cher Puff!

PUFF. Mon cher Dangle, comment cela va-t-il?

DANGLE. Monsieur Sneer, permettez-moi de vous présenter M. Puff?

PUFF. C'est là M. Sneer? Il y a bien long-temps que je désire ardemment faire la connaissance d'un homme dont les talens littéraires, le goût pur et solide....

SNEER. Ah! Monsieur!..

DANGLE. Mon cher Sneer, ne faites pas le modeste; mon ami Puff vous parle le langage de sa profession.

SNEER. Sa profession!

PUFF. Oui, Monsieur, je ne fais point mystère du métier que j'exerce. Devant des amis et des confrères, Dangle sait que je suis franc là-dessus et que je m'annonce moi-même pour ce que je suis. Monsieur, je suis entrepreneur en panégyriques, ou pour parler plus clairement, professeur dans l'art de *faire mousser*... à votre service, et au service de tout le monde (1).

(1) On se rappelle l'espèce de scandale que produisit en 1825 la pièce intitulée *le Charlatanisme*, où M. Scribe avait tracé avec tant d'esprit et de fidélité le portrait d'un certain M. Rondon, journatiste auteur, grand professeur aussi dans l'*art de faire mousser*. On sait quelle alarme cette pièce avait jetée dans le camp de ces petits écrivains périodiques, journalistes à tant la

SNEER. Vous êtes trop bon. Je crois, monsieur Puff, avoir admiré souvent vos talens dans les feuilles quotidiennnes.

PUFF. Oui, Monsieur, je me flatte qu'à moi seul je fais autant d'ouvrage que six de mes confrères de la capitale. J'ai eu diablement de mal tout l'été, Dangle; je n'ai jamais plus travaillé. Les directeurs des théâtres d'hiver ont dû être un peu vexés, je crois....

DANGLE. Non, je crois qu'ils ont tout pris en bonne part.

PUFF. Pure affectation de leur part! car il y avait quelques articles qui ne devaient pas faire rire.

SNEER. Ceux où vous aviez mis de la gaîté, peut-être?... Mais il me semble, monsieur Puff, que les auteurs pourraient en général faire votre besogne eux-mêmes.

PUFF. Oui, mais grossièrement. D'ailleurs nous regarderions cela comme un empiètement sur nos droits, et alors nous passerions dans le camp ennemi. Vous croyez, j'en suis sûr, que la moitié des annonces flatteuses, des paragraphes louangeurs, est écrite par les parties elles-mêmes.... Du tout. Neuf sur dix, fabriquées par moi en manière de commerce.

SNEER. En vérité?

PUFF. Les commissaires aux ventes, eux-mêmes, les

ligne, prétendus hommes de lettres, qui n'ont rien de commun avec les critiques distingués de notre époque. Nous n'avons pas ouï dire qu'aucun des journalistes anglais se soit fâché contre Sheridan, lors de la première représentation du *Critique*, et se soit reconnu dans le personnage de M. Puff, entrepreneur en panégyriques. Peut-être les écrivains de Londres ont ils pensé à cet axiome : *Qui capit; ille facit*, et à ces vers de Phèdre:

Suspicione si quis errabit suâ,
Et rapiet ad se quod erit commune ommium
Stultè nudabit animi conscientiam.

M. Scribe, quand il écrivit *le Charlatanisme*, ne connaissait pas, dit-on, la pièce de Sheridan: il y a cependant dans l'un et l'autre ouvrage quelques phrases, quelques idées semblables. Le proverbe populaire a raison : Les gens d'esprit se rencontrent.

commissaires aux ventes, quoique leur langage emphatique ait quelque renom, ne produisaient rien d'un peu passable. Hors de leurs fauteuils, ils étaient sots comme des catalogues. C'est moi, Monsieur, qui le premier ai enrichi leur style; c'est moi qui leur ai enseigné à surcharger leurs annonces des superlatifs les plus pompeux, chaque épithète enchérissant sur l'autre, comme les amateurs dans les ventes publiques. C'est de moi qu'ils ont appris à parsemer leur style, jadis si plat, de métaphores brillantes; c'est aussi moi qui ai mis en jeu leurs facultés inventives. S'il s'agit d'une propriété à vendre, par exemple, eh bien, ils couvrent des murs qui n'existent pas de fruits qui existent encore moins; ils font serpenter des ruisseaux imaginaires dans des bosquets sortis de leur cervelle; les arbrissaux courbent leurs branches fertiles vers la terre reconnaissante.... Dans l'occassion même, ils font paraître des chênes là où il n'y a jamais eu un gland; ils créent un délicieux voisinage, sans l'assistance d'un seul voisin, ou fixent le temple d'Hygie dans les marais de Lincolnshire.

DANGLE. Vous avez rendu là un grand service; car aujourd'hui quand un homme comme il faut est ruiné, il se défait de sa maison de campagne avec avantage.

SNEER. Mais de grâce, monsieur Puff, qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'exercer vos talens dans ce genre?

PUFF. Hélas, Monsieur, la nécessité; elle est incontestablement la mère d'un art qui a tant de rapports avec l'invention. Il faut que vous sachiez, monsieur Sneer, que du jour où ma main essaya de griffonner un avis en forme d'annonce, mon succès a été tel que j'ai mené depuis une vie tout-à-fait extraordinaire.

SNEER. Comment cela?

PUFF. Mes malheurs seuls m'ont alimenté pendant deux ans.

SNEER. Vos malheurs?

PUFF. Oui, Monsieur, grâce à eux, à une longue maladie et à quelques autres maux légers, j'ai mené une existence fort agréable.

SNEER. Quoi, grâce à vos malheurs et à une maladie!

PUFF. Et oui, sans doute, par des avis imprimés : *Aux ames humaines et charitables*, ou bien *A ceux qui ont reçu de la providence les dons de la fortune!*

SNEER. Je comprends.

PUFF. Et en conscience, j'ai bien mérité ce que je gagnais; car personne n'a essuyé en si peu de temps une telle série de calamités. J'ai été cinq fois *forcé de faire banqueroute, et réduit d'un état d'opulence à la plus affreuse misère par une suite de malheurs inévitables*; ensuite, quoique négociant fort habile, j'ai été *incendié deux fois, et j'ai perdu tout le fruit de mes économies;* j'ai vécu un mois sur ces deux incendies; puis j'ai été *cloué sur mon lit par d'horribles souffrances qui me ravissaient l'usage de mes membres*. C'était une invention sans pareille, car j'avais une bonne attestation de paralysie dans ma poche, et j'allais par la ville recueillir moi-même les souscriptions.

DANGLE. Je crois que c'est la première fois que vous vîntes me voir...

PUFF. Au mois de novembre dernier, oh non! Dans ce temps là j'étais *gissant en prison à cause d'une dette contractée volontairement pour sauver un ami*. Je fus ensuite *opéré deux fois pour une hydropisie qui dégénéra bientôt en une consomption fort lucrative;* puis j'ai été réduit à... non, non... je suis devenu *veuve avec six enfans sans secours;* puis j'ai eu je ne sais combien de maris qui m'abandonnaient, toujours *grosse de huit mois*, et *sans argent pour entrer à l'hôpital.*

SNEER. Et vous supportiez tout avec patience, j'en suis sûr.

PUFF. Oh! oui. Cependant j'essayai quelquefois d'attenter à mes jours; mais comme je vis que cette action désespérée ne prenait pas, je cessai bien vite de me suicider. Enfin, Monsieur, ayant récolté une jolie somme, grâce aux banqueroutes, aux incendies, aux gouttes, hydropisies, emprisonnemens et autres malheurs productifs, je me décidai à quitter un genre de vie qui m'avait toujours répugné, et de faire briller mes talens pour la fiction sur un théâtre plus grand, mais toujours par la voie des annonces quotidiennes. Voilà, Monsieur, toute mon histoire.

SNEER. Merci de votre obligeante confiance. Votre confession mise au jour servirait utilement la cause de la vraie charité, en dégageant les appels sincères faits à l'humanité du jargon de l'imposture. Mais sûrement, monsieur Puff, il n'y a pas grand mystère non plus dans votre profession actuelle.

PUFF. Du mystère, Monsieur! J'ose dire que jamais elle n'a été exercée plus scientifiquement, qu'elle n'a jamais mieux été réduite en principes....

SNEER. En principes!...

PUFF. Oh! vous êtes bien en arrière, mon cher monsieur, je le vois. Oui, Monsieur, on *fait mousser* de différentes manières. Voici les principales : On fait mousser *d'une manière directe*, on fait mousser *d'une manière préliminaire*, on fait mousser *d'une manière collatérale*, on fait mousser *par collusion*; enfin on fait mousser *obliquement* ou *par insinuation*. Ces manières prennent, suivant les circonstances, la forme de *lettre à l'éditeur*,... *anecdote du jour*, *critique impartiale*,.. *observation d'un correspondant*.... ou *avis au public*.

SNEER. Je conçois assez bien le faire mousser directement.

PUFF. Oh! rien de plus simple. Par exemple, on doit re-

présenter une nouvelle comédie, ou une nouvelle farce sur un de nos théâtre (quoique par parenthèse ils ne donnent pas du nouveau aussi souvent qu'ils le devraient). L'auteur M. Dapper, je suppose, ou M. Smatter, ou quelque autre de mes amis intimes, vient me trouver. C'est bon. La veille de la représentation, j'annonce l'effet que la pièce a produit. L'auteur m'a donné l'analyse, et j'ajoute seulement: « *Caractères fortement dessinés... couleurs vives... la main du* « *maître... fonds de gaîté inépuisable.... mine d'invention...* « *dialogue piquant, pétillant d'esprit... sel attique, etc. etc.* » Je passe aux acteurs. « *M. Dodd a été excellent dans le rôle* « *de sir Harry; M. Palmer, toujours si bon, si comique, n'a* « *peut-être jamais été mieux placé que dans le rôle du co-* « *lonel... mais les expressions manquent pour rendre justice à* « *M. King: il a plus que mérité ces applaudissemens unanimes* « *que lui a prodigués le plus brillant auditoire.* » Je passe aux décorations: « *tout le monde connaît les merveilles qu'enfante* « *le pinceau de M. de Loutherbourg. Enfin nous ne savons ce* « *qu'il faut admirer davantage, du génie de l'auteur, du soin* « *et de la magnificence des directeurs, des merveilleux talens* « *du peintre, ou du jeu admirable des acteurs* (1). »

(1) *Le Charlatanisme* nous offre aussi deux exemples de l'art de *faire mousser* directement. Le premier est absolument semblable à celui que donne M. Puff.

RONDON, *écrivant.* « Cette pièce ne peut qu'augmenter la prospérité d'un « théâtre qui s'efforce chaque jour de mériter la bienveillance du public!!! « Le talent des acteurs... L'activité de l'administration... L'intelligence du di- « recteur... »

DELMAR. C'est ça! il y en a pour tout le monde. (Scène IV.)

RONDON, *à Delmar.* Donne-moi quelques notes. Tu dis le docteur Remy...

DELMAR. Auteur d'un ouvrage sur le croup.

RONDON, *écrivant.* « Le docteur Remy, le sauveur de l'enfance, l'espoir « des mères de famille... »

DELMAR. Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

RONDON. Un petit cours!... (*écrivant.*) « C'est ce soir que le célèbre doc-

SNEER. Bravo, Monsieur, bravo!

PUFF. Oh! froid, tout à fait froid en comparaison de ce que j'écris quelquefois.

SNEER. Eh! croyez-vous qu'il y ait des gens qui se laissent prendre à cela?

PUFF. Énormément. Le nombre de ceux qui affrontent la fatigue de juger par eux-mêmes est infiniment petit.

SNEER. Mais qu'est-ce que faire mousser *d'une manière préliminaire?*

PUFF. Cela a lieu fort joliment sous la forme d'un avis prudent et amical. Dans une affaire de galanterie, par exemple : je suppose que sir Flimsy Gossimer désire être dans les bonnes grâces de lady Fanny Fete; il s'adresse à moi, eh bien, j'ouvre la tranchée par un paragraphe dans le *Morning Post*. « *On recommande à la belle et aimable lady* « *F quatre points Y, F deux points E, de se tenir en garde* « *contre cet homme si séduisant et si dangereux, sir F trois* « *étoiles, G trois étoiles, qui, tout engageantes et enchanteresses* « *que soient ses manières,* N'EST PAS RENOMMÉ POUR SA CON- « STANCE DANS SES AFFECTIONS, » en italiques. De cette manière, voyez-vous, sir Flimsy Gossimer attire l'attention de lady Fanny, qui peut-être n'avait jamais pensé à lui auparavant; elle reçoit publiquement le conseil de l'éviter, ce qui naturellement lui donne une vive démangeaison de le voir.... Cette remarque qu'on fait de leur liaison produit une sorte d'embarras réciproque qui produit une certaine sympathie d'intérêt... et si sir Flimsy ne peut le mettre utilement à profit, du moins il a l'avantage d'entendre leurs deux noms mentionnés ensemble par une certaine société, et d'une certaine manière, ce qui neuf fois sur dix est le nec plus ultrà des galanteries modernes.

« teur Remy termine son cours de physiologie. On commencera à sept heures « précises. Les voitures prendront la file au coin de la rue Neuve-des-Mathu- « rins et sortiront par la rue Joubert. » (*Le Charlatanisme*, scène VI.)

DANGLE. Par ma foi, Sneer, vous allez devenir un adepte dans cette science.

PUFF. Quant à *la manière collatérale*, elle sert merveilleusement pour seconder une annonce, et elle prend fort bien la forme d'une anecdote. « *Hier, comme le célèbre Georges* « *Bonmot flânait dans Saint-James-Street, il rencontra la gen-* « *tille lady Mary Myrtle qui sortait du parc. Bon Dieu, lui* « *dit-il, lady Mary, que je suis étonné de vous voir en robe* « *blanche! je croyais qu'on ne vous voyait plus qu'en amazone* « *et en chapeau à la chevalière.— Eh! mon Dieu, Georges,* « *qui vous a donc appris que je portais habituellement ce cos-* « *tume? — Parbleu, répliqua le bel esprit, je viens de voir un* « *portrait de vous qu'on a inséré dans une nouvelle brochure* « *intitulée le Camp Volant, et qui, par parenthèse, est diable-* « *ment spirituelle, et se vend* n°3, *Pater-Noster Row, à deux* « *portes de l'imprimerie, au coin d'Yvy Lane, à main droite,* « *prix : un shilling, pas davantage.* »

SNEER. Fort ingénieux, sur ma parole!

PUFF. Mais la manière la plus neuve est celle de *faire mousser par collusion :* elle se déguise sous la forme d'hostilité déclarée. Les libraires audacieux, les poètes entreprenans s'en servent beaucoup. Par exemple, un correspondant indigné observe que « *le nouveau poëme intitulé le Menuet* « *de Belzébuth ou la Fête champêtre de Proserpine, est un des* « *ouvrages les plus inexcusables qu'il ait jamais lus; la ma-* « *nière crue avec laquelle quelques caractères sont tracés, est* « *tout-à-fait choquante, et plusieurs descriptions sont beaucoup* « *trop libres pour la délicatesse féminine : aussi la singulière* « *avidité, le honteux acharnement avec lequel tous les gens de la* « *haute société s'arrachent ce livre est un affront pour le goût* « *et les mœurs du siècle.* » Ce peu de lignes, voyez-vous, présente les deux amorces les plus séduisantes. 1° Personne ne doit lire ce livre, et 2° tout le monde l'achète. Sur la foi d'un article comme celui-ci, l'éditeur imprime hardiment

la dixième édition, avant d'avoir vendu douze exemplaires de la première (1), et il met sa marchandise en crédit en se menaçant lui-même du pilori, et en se faisant son procès comme coupable de *scandalum magnatum*.

DANGLE. Ah! ah! ah! c'est bien cela.

PUFF. La manière de faire mousser *obliquement* ou *par insinuation* est trop variée et trop étendue pour qu'un seul exemple puisse en donner l'idée : elle se subdivise en tant de branches qu'elle forme à elle seule une classe majeure de l'art de faire mousser, art qui, vous en conviendrez avec moi, doit jouir de la plus haute considération.

SNEER. Monsieur, je reconnais pleinement avec vous l'importance et l'ingénieux de votre profession. Vous n'auriez plus maintenant qu'une manière d'accroître mon respect pour vous: ce serait de m'accorder la permission d'assister à la répétition de votre nouvelle trag....

PUFF. Chut! chut! au nom du ciel! Ma tragédie, bon Dieu! Dangle, je me fâcherai. Vous savez que je tiens à demeurer inconnu...

DANGLE. Je ne vous aurais pas trahi... mais votre nom est tout du long dans le *Morning Chronicle*.

PUFF. Ces maudits journalistes ne peuvent jamais garder un secret : monsieur Sneer, assurément vous me ferez beaucoup d'honneur, je serai bien flatté! bien enchanté....

DANGLE. Ah ça! je crois qu'il est temps de nous y rendre. Irons-nous ensemble?

PUFF. Non, non, il est encore de trop bonne heure. Ils sont toujours en retard à ce théâtre-là. J'irai vous y retrouver : j'ai quelques articles à envoyer aux journaux et quelques paragraphes à griffonner auparavant. (*Il regarde son souvenir.*) Voyons! ceci c'est *le Boulanger consciencieux*,

(1) DELMAR. Le libraire annonce la troisième édition d'un ouvrage avant la première. (*Le Charlatanisme*, scène III.)

ou *Lettre sur le pain de munition*. — Ceci, *Opinion d'un ennemi des constructions en briques*..... pour faire mousser le stuc nouvellement inventé. Deux articles dans le style de Junius et promis pour demain. *La navigation de la Tamise* doit passer aussi un de ces jours. *Misomud* ou *Antishoal* doit être expédié sur-le-champ. Voici quelques notes sur la politique, hum! hum! *prendre Paul Jones et tirer les troupes de l'Inde du Shannon... Renforcer Byron... Forcer les Hollandais*..... Bon! bon! je mettrai cela pour les journaux du soir, ou je le réserverai pour le *Morning Herald*, car je suis encombré pour demain. Il faut encore que j'établisse l'union parfaite de la flotte dans le *Public advertiser*, et que je fasse sauter la cervelle à Charles Fox, dans le *Morning Post*. Ah! mon Dieu, je n'ai pas un moment à perdre....

DANGLE. Nous nous retrouverons au foyer.

(*Ils sortent de différens côtés.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.[1]

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la salle de Drury-Lane.

DANGLE, PUFF ET SNEER, *devant la toile.*

PUFF. Non, Monsieur, non. Ce que dit Shakspeare des acteurs peut être appliqué plus justement aux pièces de théâtre. Ce sont elles qui devraient être des chroniques abrégées des temps passés. Aussi quand l'histoire et surtout l'histoire nationale fournit quelque sujet tant soit peu dramatique, un auteur qui entend son affaire doit vite le transplanter sur les planches. Moi, j'ai intitulé ma tragédie *la Flotte espagnole* et j'ai placé le lieu de la scène devant Tilbury Fort.

SNEER. C'est une heureuse idée.

DANGLE. Certes, et je vous en avais prévenu. Mais dites-moi un peu, mon cher Puff, je n'entends pas comment vous avez fait pour y introduire de l'amour?

PUFF. De l'amour! rien de plus aisé ; c'est une chose reçue parmi les poètes que lorsque l'histoire vous fournit un sujet purement héroïque, vous pouvez y semer de l'amour à votre discrétion, et neuf fois sur dix, en usant de ce

(1) Ces deux derniers actes pourraient bien avoir donné l'idée d'une farce intitulée *les Frères féroces*, où Potier remplissait si plaisamment le rôle de Bonardin. Dans les deux pièces, il s'agit d'une répétition faite en présence de l'auteur et d'une personne qui présente ses observations critiques.

privilége, vous ne faites que combler une lacune dans les mémoires du temps : je crois m'en être tiré avec quelque succès.

SNEER. Rien de scandaleux sur le compte de la reine Elisabeth, j'espère?

PUFF. Oh! du tout, du tout! je suppose tout bonnement que la fille du gouverneur de Tilbury Fort est amoureuse du fils de l'amiral espagnol.

SNEER. Ah! tout bonnement!

DANGLE. C'est excellent, et je vois d'avance.... Mais, dites-moi, cela ne paraîtra-t-il pas invraisemblable?

PUFF. Sans contredit... mais que diable? une tragédie n'est pas faite pour vous montrer des choses qui se voient tous les jours, mais des choses qui, bien qu'elles ne soient jamais arrivées, pourraient à la rigueur avoir lieu.

SNEER. J'entends! tout est naturel, hors ce qui est physiquement impossible.

PUFF. Justement. D'ailleurs don Ferolo Whistkherandos (c'est le nom de l'amoureux) aurait pu passer en Angleterre à la suite de l'ambassadeur espagnol, et Tilburina (c'est le nom de la jeune personne) aurait pu en tomber éprise, en entendant faire son éloge ou en voyant son portrait, ou bien en entendant dire que c'est le dernier homme dont elle devrait être amoureuse, ou pour toute autre bonne raison féminine..... Cependant, Messieurs, le fait est que, simple fille d'un chevalier, elle est aussi amoureuse qu'aucune princesse que ce soit : son pauvre petit cœur est ballotté par des passions contraires, comme.....

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR. Monsieur, les décorations sont placées et tout est prêt; quand vous voudrez commencer....

PUFF. Tout de suite, ne perdons pas de temps.

LE SOUFFLEUR. Vous trouverez sûrement la pièce fort courte aujourd'hui ; car les acteurs ont profité de la permission que vous leur avez si obligeamment accordée.

PUFF. Comment? quoi donc?

LE SOUFFLEUR. Vous savez que vous les aviez laissés maîtres de couper ou de passer tout ce qu'ils trouveraient traînant ou inutile à l'action, et je suis forcé d'avouer qu'ils ont usé largement de la permission.

PUFF. C'est bien, c'est bien. Ils sont en général fort bons juges et je sais que je suis parfois surabondant. Maintenant, monsieur Hopkins, quand vous voudrez.

LE SOUFFLEUR, *à l'orchestre*. Messieurs, voulez-vous bien jouer quelques mesures d'un morceau quelconque, s'il vous plaît.

PUFF. C'est juste, à cause des décors et des costumes.... Par ma foi, nous allons faire tout comme à la première représentation. (*Le souffleur sort. L'orchestre joue; puis on sonne une cloche pour annoncer que la toile va se lever.*) Allons, Messieurs, place au théâtre. Ici, vous savez, on criera assis! assis! chapeau bas! chut! silence! puis le rideau se lève et voyons un peu ce que nous aura fait le décorateur.

SCÈNE III.

Le rideau se lève, et laisse voir Tilbury Fort et deux sentinelles endormies.

DANGLE, PUFF, SNEER.

DANGLE. Tilbury-Fort... très beau, en vérité.

PUFF. Maintenant par où croyez-vous que j'ouvre la scène?

SNEER. Je ne devine pas.

PUFF. Par une horloge.

SNEER. Une horloge!

PUFF. Écoutez. (*L'horloge sonne.*) Oui, je débute par une horloge, afin de créer dans l'auditoire une attention solennelle, puis cela indique le moment où l'action commence... Quatre heures du matin, et cela m'épargne une description du lever du soleil, et mille phrases sur l'orient qui se colore, etc., etc.

DANGLE. Mais, dites-moi, est-ce que les sentinelles sont endormies?

PUFF. Comme des Watchmen.

DANGLE. N'est-ce pas un peu invraisemblable dans un moment de crise aussi terrible?

PUFF. Oh! d'accord : mais les petits détails doivent disparaître devant la nécessité de faire un début important; c'est la règle : et le début, le voici. Deux grands hommes viennent en ce lieu pour ouvrir la pièce. Or, croyez-vous qu'ils ouvriraient seulement la bouche si ces drôles-là les espionnent. Il faut donc, ou que je les renvoie de leurs postes ou que je les endorme.

SNEER. Oh! vous nous donnez de si bonnes raisons.... Mais quels sont ces deux personnages?

PUFF. Sir Walter Raleigh et sir Christopher Hatton.... Vous reconnaîtrez celui-ci à ses pieds en dehors.... beau danseur dans son temps, vous savez. J'aime à conserver les moindres traits caractéristiques; écoutez:

SIR WALTER RALEIGH ET SIR CHRISTOPHER HATTON.

SIR CHRISTOPHER.

« C'est vrai, brave Raleigh....

DANGLE. Quoi! ils étaient donc déjà en conversation?

PUFF. Tout le long du chemin, en venant ici. (*Aux acteurs.*) Je vous demande pardon, mais ces messieurs sont mes amis intimes et leurs avis peuvent nous être utiles. (*A Sneer et à Dangle.*) Ne vous faites pas scrupule d'interrompre toutes les fois que quelque chose vous frappera.

SIR CHRISTOPHER.

« C'est vrai, brave Raleigh.... mais permets cependant,
« De notre beau pays appui ferme et constant,
« Une demande unique et peut-être indiscrète
« Que jamais jusqu'ici ma bouche n'avait faite ;
« Que veulent dire, ami, ces pompeux armemens,
« Ces valeureux soldats réunis dans les camps,
« Ces armes qui partout brillent à notre vue,
« Des guerriers d'Albion cette grande revue
« Et de nos chefs fameux le conseil assemblé ?

SNEER. Dites-moi donc, monsieur Puff, comment sir Christopher Hatton n'avait-il pas encore fait cette question?..

PUFF. Quoi! avant que la pièce commençât! comment diable le pouvait-il ?

DANGLE. C'est ma foi vrai.

PUFF. Vous allez voir maintenant ce qu'il en pense.

SIR CHRISTOPHER.

« Hélas, mon noble ami....

PUFF, *à l'acteur*. Vos pieds en dehors, s'il vous plaît, Monsieur. Sir Christopher était un beau danseur.

SIR CHRISTOPHER, *continuant*.

« Hélas, mon noble ami, lorsque mon œil troublé
« Contemple au loin nos champs couverts de mille tentes,
« Quand je vois défiler nos cohortes brillantes,
« Quand je compte de loin leurs panaches flottans,
« Quand tout ce que je vois et tout ce que j'entends,
« Annonce les apprêts d'une mâle défense,
« De la précaution et de la vigilance,
« Je soupçonne entre nous (pardonne, cher ami,
« Peut-être ce soupçon te paraît trop hardi),
« Mais enfin je soupçonne, et je ne puis le taire,
« Qu'un danger imprévu menace l'Angleterre.

SNEER. Conjecture bien prudente! bien mûrie!

PUFF. C'est son caractère. N'admettant une opinion que lorsqu'elle est fondée sur des bases bien solides. (*Aux acteurs.*) Suivez.

SIR WALTER RALEIGH.

« O noble Christopher... »

PUFF. Il l'appelle par son nom de baptême pour faire voir qu'ils étaient bien ensemble.

SIR WALTER RALEIGH.

« O noble Christopher, tu dis vrai.

SIR CHRISTOPHER.

Ce péril ?

« D'où vient-il, d'où part-il? en un mot quel est-il?»

SNEER. Style facile et...

SIR WALTER.

« Vous savez que déjà deux soleils et trois lunes,
« De leurs feux tour à tour ont éclairé nos dunes,
« Depuis que par Philippe, au mépris de la paix,
« Notre commerce fut violé.

SIR CHRISTOPHER.

Je le sais.

SIR WALTER.

« Philippe, vous savez, est roi de l'Ibérie.

SIR CHRISTOPHER.

« Oui.

SIR WALTER.

Son pays, plongé dans la bigoterie,
« Est de la cour de Rome esclave obéissant,
« Tandis que nous suivons le culte protestant.

SIR CHRISTOPHER.

« C'est juste.

SIR WALTER.

Vous savez que leur immense flotte,
« La fameuse Armada que d'une main dévote
« Le Saint-Père bénit...

SIR CHRITOPHER.

Vogue loin de leurs ports.
« On nous l'annonce au moins dans les derniers rapports.

SIR WALTER.

« Mais le chef espagnol, qui triomphe d'avance,
« Dans son fils avait mis toute sa confiance.
« Eh bien, cher Christopher, cet enfant bien-aimé
« Est tombé dans nos mains et languit renfermé...

SIR CHRISTOPHER.

« Dans ce fort je le sais.

SIR WALTER.

Vous savez, je suppose.... »

DANGLE. Monsieur Puff, puisque sir Christopher sait tout cela, pourquoi donc sir Walter va-t-il toujours son train?...

PUFF. Et le public? Est-ce que le public sait tout cela, lui?

SNEER. D'accord, mais il me semble que cela n'est pas adroit: car il n'y a pas de raison pour que sir Walter soit si communicatif.

PUFF. Voilà bien une des critiques les plus ingrates que j'aie jamais entendues, par exemple... Moins il a de raisons pour vous dire tout cela, et plus vous devez lui savoir gré de le faire. Car, certes, sans lui vous ne sauriez pas un mot du sujet.

DANGLE, *à Sneer*. Il a raison, ma foi.

PUFF. D'ailleurs vous allez voir qu'il n'allait pas toujours son train.

SIR CHRISTOPHER.

« Assez, de ces apprêts je vois enfin la cause,
« Et ma surprise cesse... »

PUFF. Vous voyez que sir Christophe n'a pas fait une seule question pour son instruction particulière.

SNEER. Oh! non, c'était une curiosité tout-à-fait désintéressée...

DANGLE. En vérité nous leur avons de grandes obligations à tous deux.

PUFF. Assurément. Maintenant nous allons voir le comte de Leicester qui, vous le savez, n'était favori que de la reine. Voyons, nous sommes restés à *ma surprise cesse.*

SIR CHRISTOPHER.

« Et ma surprise cesse. Ah! voici Leicester.
« Voyez du favori l'air imposant et fier. »

SNEER. Qui sont ces gens qui l'accompagnent?

PUFF. De vaillans chevaliers. L'un est gouverneur du fort, l'autre est grand écuyer. Maintenant vous allez entendre un langage plus noble. J'ai été obligé d'être clair et intelligible dans la première scène, parce que c'était du positif; mais à présent, vous allez avoir des tropes, des figures et des métaphores presque autant que de substantifs.

(*Entrée du comte de Licester, du Gouverneur et autres.*)

LEICESTER.

« Qu'est-ce à dire, Messieurs! Quoi je vois votre zèle,
« Oiseau tout nouveau né qui bat d'une seule aile,
« Je vois votre valeur enfant à peine éclos
« Se rouiller dans les bras d'un précoce repos.
« Votre sang dans vos cœurs doit bouillir, il se glace
« Et semble d'un marais la croupissante masse!...
« Que de votre valeur le rapide courant,
« De sa source aujourd'hui s'échappe en bouillonnant
« Qu'il brise sa prison, qu'il s'élance rapide
« Par le large canal d'une audace intrépide,
« Et qu'avec rage enfin ce torrent écumeux,
« Engloutisse à jamais notre ennemi honteux.

SIR WALTER.

« Du reproche déjà les pénétrantes flammes,
« D'un feu purifiant ont consumé nos ames.

(*Il se prennent tous la main.*)

« Nous défions le sort de briser ce lien.
« Prêtons-nous l'un à l'autre un mutuel soutien ;
« Si nous tombons, tombons au sein de la victoire ;
« Notre chute sera le réveil de la gloire. »

SNEER. Obscur, mais joli.

LEICESTER.

« A ce noble discours, enfin je reconnais
« Un généreux héros, un véritable Anglais ;
« Eh bien, braves amis, parlez, que vous en semble ?
« Répondez à ma voix, mais répondez ensemble.
« Nous sommes tous d'accord.

TOUS

Nous sommes tous d'accord.

LEICESTER.

« La victoire ou la mort.

TOUS.

La victoire ou la mort.

LEICESTER.

« Tous.

TOUS.

Tous.... »

DANGLE. *Nemine contradicente*, par ma foi.

SNEER. Sans division !

PUFF. Oh ! quand ils s'accordent une fois par hasard au théâtre, leur unanimité est étonnante.

LEICESTER.

« Embrassons-nous et suivez mon exemple. »

(*Il s'agenouille.*)

SNEER. Comment diable ? Est-ce qu'ils vont prier ?

PUFF. Chut ! chut ! dans les grandes occasions, il n'y a rien comme une prière.

LEICESTER.

« O Mars ! ô Dieu puissant !... »

PUFF, *à l'acteur*. Permettez, Monsieur, permettez ; où

diable allez-vous chercher Mars? au parterre ! (1) Ce n'est pas ça ; quand vous invoquerez les Dieux, levez toujours les yeux aux places à vingt-quatre sous, je vous en prie.

LEICESTER.

« O Mars! ô Dieu puissant!... »

DANGLE. Mais pourquoi donc Mars?

PUFF. Chut!

LEICESTER.

« O Mars, ô Dieu puissant, que ton œil me contemple!
« Si j'ai toujours suivi les rigoureuses lois,
« Et si je n'ai conquis le poste où tu me vois,
« Qu'en observant des rangs la filière certaine,
« Caporal, lieutenant, officier, capitaine,
« Aujourd'hui seulement j'implore ta faveur,
« Exauce ma prière, ô Mars! Dieu protecteur!

LE GOUVERNEUR.

« Que jusqu'à toi, là haut, ma voix aussi parvienne.

LE GRAND ÉCUYER.

« Et la mienne.

UN CHEVALIER.

Et la mienne.

SIR CHRISTOPHER.

Et la mienne.

SIR WALTER.

Et la mienne. »

PUFF. Et la mienne. Bien. Attention maintenant. Tous ensemble.

TOUS ENSEMBLE.

« De notre beau pays assure le salut.
« C'est tout notre désir, c'est là tout notre but! »

(1) BONARDIN, *à Fernando*. Prenez donc garde! vous dites: le ciel m'inspire, et vous regardez le trou du souffleur. (*Les Frères féroces*, scène VI.)

PUFF. Allongez un peu plus le mot *tout*, une autre fois. tou... out notre désir, tou...out notre but. Suivez.

TOUS.

« Exauce des Anglais la pieuse prière,
« Et double de nos bras la force meurtrière. »

SNEER. Bravo! voilà un quintetto fort orthodoxe.

PUFF. Bravissimo, messieurs, j'espère que c'est joli, hein! Avez-vous une prière de ce goût-là au théâtre?

SNEER. Pas tout-à-fait.

LEICESTER, *à Puff.* Mais, Monsieur, vous n'avez pas réglé comment nous ferions notre sortie.

PUFF. Ah! attendez: pourriez-vous vous en aller à genoux?

SIR WALTER. Oh! impossible.

PUFF. C'est dommage; cela aurait fait un fier effet: ils sortent en priant. Cela aurait varié cette vieille mode de sortir en jetant un regard au parterre. Voyons, essayez.

SNEER. Oh! ne vous inquiétez pas: pourvu que vous les fassiez sortir, je réponds que le public ne s'embarrassera pas comment.

PUFF. Eh bien, répétez la dernière phrase debout et sortez à l'ancienne manière.

TOUS.

« Et double de nos bras la force meurtrière. »

(*Ils sortent.*)

DANGLE. Bravo! belle sortie!

PUFF. Attendez une minute.

PREMIÈRE SENTINELLE.

« Il faut que lord Burleigh, ami, sache au plus tôt
« Ce que je viens d'entendre.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Oui sans doute, il le faut. »

DANGLE. Qu'est-ce ci? je croyais que ces drôles-là étaient endormis.

PUFF. Une feinte. Voilà le malin ! Ce sont des espions de lord Burleigh. Prenez garde, mon cher Dangle, on va tirer le canon du matin.

DANGLE. Ah ! bien, cela sera d'un bon effet.

PUFF. Je le crois, et cela donne une couleur locale. (*Trois coups de canon.*) Comment diable ! trois coups ! et on n'en tire jamais qu'un ! C'est toujours comme cela au théâtre : donnez à ces animaux-là une bonne chose, ils l'outrent et la prolongent toujours (1). (*Criant.*) Ah ! çà, il n'y a plus de canon à tirer ?

LE SOUFFLEUR, *de la coulisse.* Non, Monsieur.

PUFF. Allons ! maintenant une musique douce.

SNEER. Qu'est-ce que cela signifie ?

PUFF. Pour annoncer l'arrivée de Tilburina ; rien n'introduit mieux une héroïne qu'une musique douce. La voici.

DANGLE. Avec sa confidente, je suppose.

PUFF. Sans doute. Elle arrive, inconsolable, sur l'air du menuet d'Ariane. (*Musique douce.*)

TILBURINA ET SA CONFIDENTE.

TILBURINA.

« Les fleurs en ce moment, charme de la nature,
« Étalent au soleil leur beauté vive et pure
« Et semblent caresser, rougissant de pudeur,
« De cet astre fécond le rayon bienfaiteur ;
« Le souci jaunissant, la simple giroflée,
« Le muguet virginal et la tendre pensée,
« Et la rose épineuse et le jasmin si frais,
« Et toute la tribu des suaves œillets.
« Des oiseaux amoureux la nation ailée

(1) Cela rappelle ce mot si vrai de Rivarol : il y a des gens qui n'abandonnent jamais un bon mot qu'ils n'en aient fait une sottise.

« Entame ses concerts sous la verte feuillée;
« Le linot, le pinson, le verdier, le serin !
« Mais rien ne peut, hélas ! adoucir mon chagrin ;
« Ni le simple muguet, ni la tendre pensée,
« Ni le souci doré, ni l'humble giroflée,
« Ni la rose épineuse et le jasmin si frais,
« Ni les tendres serins, chantres de nos bosquets.

(1) Sheridan semble avoir voulu parodier ici un passage fameux du *Paradis perdu*, que Delille a traduit ou plutôt imité ainsi :

Avec toi tout me plaît dans la nature entière;
J'aime l'aube du jour et sa douce lumière,
Du réveil des oiseaux le concert matinal;
J'aime à voir du soleil l'éclat oriental,
Colorant par degrés de ses clartés naissantes,
Et nos prés, et nos fleurs, et nos fruits et nos plantes ;
Lorsque la fraîche ondée a plu du haut des cieux,
J'aime de ces bouquets l'ambre délicieux ;
J'aime à voir sur le sein de la terre arrosée
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée ;
Je rêve doucement quand le soir de retour
Vient reposer nos yeux de l'éclat d'un beau jour ;
Et lorsque reprenant son amoureuse veille,
Le tendre rossignol enchante mon oreille,
Et lorsque de ses feux pareil au diamant,
L'astre brillant des nuits perce le firmament;
Mais tout ce qui me plaît dans la nature entière,
Les prémices du jour et sa douce lumière,
Des oiseaux réveillés le concert matinal,
Du soleil renaissant l'éclat oriental,
Et la pluie humectant la campagne arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée.
Un beau soir, des bosquets l'hôte mélodieux,
Le repos de la nuit, son cours silencieux,
Ses innombrables feux, ses légions d'étoiles,
Et tous ces diamans dont elle orne ses voiles,
O charme de mon cœur, que seraient-ils sans toi ?

(*Le Paradis perdu*, chant IV.)

On ne retrouve pas tout-à-fait dans cette copie les répétitions exactes de

PUFF. Votre mouchoir blanc, Madame.

TILBURINA. Je croyais, Monsieur, que je ne devais le tirer qu'au désespoir qui déchire mon cœur....

PUFF. Aux chantres des bosquets, je vous en prie, Madame.

TILBURINA.

« Ni les tendres serins, chantres de nos bosquets. »

(*Elle pleure.*)

PUFF. A merveille, Madame.

DANGLE. A merveille, à merveille !

TILBURINA.

« Quel est donc mon destin ! pour moi sur cette terre
« L'infortune à pleins bords comble sa coupe amère,
« Un poignant désespoir me déchire le cœur... »

DANGLE. Oh ! c'en est trop !

SNEER. Oh ! assurément, c'en est trop !

LA CONFIDENTE.

« Noble Tilburina, calmez cette douleur,
« Peut-être que le ciel, je le dis avec joie,
« Vous garde encor des jours filés d'or et de soie.

TILBURINA.

« Ah ! Nora, de l'amour ton âge adolescent
« N'a pas encor senti le trait traître et perçant. »

SNEER. *Trait traître* est joli, mais j'aimerais mieux *le trait très traître*.

LA CONFIDENTE.

« Votre barbare père en ces lieux ses pas porte. »

SNEER. Bravo ! belle inversion !

LA CONFIDENTE

« Qu'il ne soit pas témoin d'une douleur si forte. »

mots qui donnent tant de grace à l'original. Mais pour qui lit ce passage dans l'auteur anglais, l'intention de Sheridan est évidente.

PUFF. Eh bien! eh bien : quelle diable de coupure? qu'est donc devenue la description de sa première entrevue avec don Whiskerandos? la conduite courageuse du héros dans le combat naval, et la comparaison du serin de Canarie?

TILBURINA. Vous verrez, Monsieur, qu'on n'a pas à les regretter.

PUFF. Allons, à la bonne heure.

TILBURINA, *à la confidente.* La réplique s'il vous plaît, Madame?

LA CONFIDENTE.

« Qu'il ne soit pas témoin d'une douleur si forte.

TILBURINA.

« Ah! Nora, qu'avec peine une vive douleur
« Emprunte à la gaîté son dehors imposteur!

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

« Eh quoi! ma fille en pleurs! ô honte pour un père!
« Laisse là de l'amour la plainte grimacière!
« Tu le sais, les vaisseaux d'un ennemi hautain
« Que le pape, dit-on, a bénis de sa main
« Sont partis du royaume arrosé par le Tage
« Et viennent assiéger notre innocent rivage:
« Tu pleures, cependant; tu songes à l'amour,
« Tandis que nos destins, dans ce terrible jour,
« Tremblent dans la balance ainsi qu'une guinée
« Qu'une coupable main a méchamment rognée.

TILBURINA.

« Grâce au ciel, ce seul jour va décider mon sort.
« Oui, je vois leurs vaisseaux s'élançant de leur port!»

PUFF. Faites attention, Messieurs, voici une des figures dont nous faisons le plus usage, nous autres poètes tragiques. Comme un héros ou une héroïne sont parfois obli-

gés de ne pas voir ce qui se passe sur le théâtre, nous leur donnons en dédommagement la permission de voir et d'entendre nombre de choses qui ne s'y passent pas.

SNEER. J'entends. Une sorte de seconde vue poétique.

PUFF. Précisément. Allons, Madame.

TILBURINA.

« Oui, je vois leurs vaisseaux, s'élançant de leurs ports,
« Oui j'entends le signal, ils abordent les nôtres :
« Un câble seul sépare et les uns et les autres,
« J'entends de leurs canons le tonnerre roulant,
« Des vainqueurs la trompette et le cri triomphant,
« Des vaincus, des blessés les plaintes douloureuses :
« Je vois flotter dans l'air les voiles orgueilleuses ;
« Je vois ce que bientôt vous-mêmes vous verrez,
« Je vois, je vois...

LE GOUVERNEUR.

Tes sens par l'amour sont troublés,
« Tu ne peux voir encor la flotte conjurée,
« Car de nos mers encore elle est fort éloignée.

DANGLE. Ah! diable! il paraît que le gouverneur ne se prête pas à cette figure poétique dont vous parliez.

PUFF. Un homme positif, c'est son caractère.

TILBURINA.

« Il ne veut qu'être libre, et pourtant je vous vois
« Résister...

LE GOUVERNEUR.

Je le puis, je le veux, je le dois...

SNEER. Permettez, monsieur Puff, je n'y suis plus? Qu'est-ce qui veut être libre, donc?...

PUFF. Ma foi, je ne puis vous le dire : il y a ici une telle coupure, une telle mutilation, que je ne m'y reconnais plus moi-même.

TILBURINA. Vous verrez, Messieurs, que cela se lie fort bien...

PUFF. Si messieurs les acteurs ne s'étaient pas donné tant de libertés, vous auriez vu que don Whiskerandos avait tâché de racheter sa liberté, et avait chargé Tilburina de la demander à son père, et, je vous en prie, remarquez la précision avec laquelle les argumens vont se presser. Le pour et le contre s'entrechoquent comme la tierce et la quarte dans un assaut d'armes. C'est un cliquetis de logique emprunté du français.

TILBURINA.

« Accueilli dans l'Espagne,

LE GOUVERNEUR.

Exilé d'Angleterre...

TILBURINA.

« Les larmes d'une fille et...

LE GOUVERNEUR.

Le serment d'un père...

TILBURINA.

« Mon amant...

LE GOUVERNEUR.

Mon pays...

TILBURINA.

Tilburina...

LE GOUVERNEUR

Patrie...

TILBURINA.

« Les dignités...

LE GOUVERNEUR.

L'honneur...

TILBURINA.

La puissance !....

LE GOUVERNEUR...

Ma vie...

TILBURINA.

« Mille livres sterling !

LE GOUVERNEUR.

Ah! que tu m'attendris! »

PUFF. Voyez-vous, elle porte une botte avec *Tilburina*, pan, parez quarte avec *Patrie*. Attaque en tierce avec *les dignités*. Paré avec *l'honneur*. Ah! ah! *la puissance*. Paré avec *ma vie*, puis enfoncé avec *mille livres sterling*. Fière botte.

TILBURINA.

« Peux tu me repousser? entends, entends mes cris.

LE GOUVERNEUR.

« Non, à ces vains discours mettez enfin un terme.
« Le père est attendri, le gouverneur est ferme.

(*Il sort.*)

TILBURINA.

« Eh bien! disparaissez, passions, fol espoir!
« Je suis à toi, commande, inflexible devoir...
« Commande!

WHISKERANDOS, *en dehors*.

Où te trouver, idole de ma vie?

TILBURINA.

« Qu'entends-je, justes Dieux!

WHISKERANDOS.

Belle, et chère ennemie.
« Tilburina... Mais quoi! ces larmes dans vos yeux,
« Ces regards détournés, et ce front soucieux...
« Vous gardez le silence. Ah! je prévois mes peines,
« Et je sens aujourd'hui tout le poids de ces chaînes
« Dont ton captif jadis était si glorieux...
« Mais j'ai perdu ton cœur... je deviens malheureux.

TILBURINA.

« Ah! que Whiskerandos connaît mal son amante.!

WHISKERANDOS.

« Qu'entends-je... Quoi! vraiment tu fus toujours constante?
« Fuyez, tristes soupçons, doutes, craintes, soupirs,

« Fuyez, dissipez-vous au souffle des zéphyrs,
« Ou si les vents vers moi vous repoussaient encore,
« Que l'océan vengeur à jamais vous dévore... »

PUFF. Vous savez que le vent est le receveur général de tous les soupirs, de toutes les craintes, et de tous les soupçons dont on n'a plus que faire...

TILBURINA.

« Cependant tu le sais, un devoir trop funeste
« Nous sépare à jamais; mais le ciel que j'atteste
« Sait que si de mon cœur je suivais les penchans,
« Pour toi je laisserais patrie, amis, parens;
« Je trouverais en toi sur la terre étrangère,
« Parens, amis, cousins, frère, oncle, père, mère...

WISKERANDOS.

« O miracle d'amour! mais quoi! partir bientôt!... [faut. »
« Non... Si nous... Hélas !... Oui... Non... Que dis-je, il le

PUFF. Eh bien, eh bien ! Encore une coupure! Comment! toutes les protestations mutuelles retranchées !

TILBURINA. De grace, Monsieur, ne nous interrompez pas en ce moment; cela brouille nos pensées.

PUFF. Vos pensées! Eh! vous avez bien autrement brouillé les miennes.

WHISKERANDOS.

« A l'amant dont bientôt tu seras séparée
« Donne encore un baiser de ta bouche adorée...
« Adieu donc, cher objet de mes tendres amours.

TILBURINA.

« Adieu donc pour toujours !

WHISKERANDOS.

Pour toujours !

TILBURINA.

Pour toujours ! »

(*Fausse sortie.*)

PUFF. Morbleu! Madame, Monsieur, si vous vous en

allez sans lancer le coup d'œil du départ, autant vous en aller en dansant. Revenez, revenez donc!

LA CONFIDENTE. Permettez, Monsieur; comment ferai-je ma sortie, moi?

PUFF. Vous? Bah! qui est-ce qui s'embarrasse de votre sortie? Disparaissez à la coulisse du fond; partout où vous voudrez. (*A Tilburina.*) Voyez-vous, Madame.

TILBURINA. Nous comprenons, Monsieur. « Pour toujours! »

TILBURINA ET WHISKERANDOS, *ensemble*. Oh!

(*Ils se tournent le dos et sortent.*)

DANGLE. Charmant!

PUFF. Oui, pas mal, n'est-ce pas? Vous voyez que je ne fais pas d'innovation, mais je crois perfectionner les usages établis. Voyons maintenant la seconde action.

SNEER. Comment! vous avez une seconde action à votre pièce!

PUFF. Oh! mon cher Monsieur, tant que vous vivrez, ayez deux actions dans vos pièces; le seul point capital est de maintenir la sous-intrigue bien indépendante de la principale. (*Très haut.*) Quand vous voudrez, monsieur Hopkins.

LES MÊMES; LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR. Monsieur, le décorateur dit qu'il est impossible de répéter la scène du parc.

PUFF. Nous n'y sommes pas encore; voyons la scène de la forêt.

LE SOUFFLEUR. Messieurs les comédiens l'ont coupée, Monsieur.

PUFF. Coupé la forêt!

LE SOUFFLEUR. Oui, Monsieur.

PUFF. Comment! tout le récit sur la reine Elisabeth?

LE SOUFFLEUR. Oui, Monsieur.

PUFF. Et la description de son cheval et de sa selle à coussins?

LE SOUFFLEUR. Oui, Monsieur.

PUFF. A merveille! Morbleu, monsieur Hopkins, comment avez-vous souffert cela?

HOPKINS, *en dehors*. Monsieur, on était convenu que quelques coups de ciseaux....

PUFF. Des coups de ciseaux! parbleu! ce sont bien des coups de hache. Ils ont tout tranché, tailladé, abîmé; je n'ai plus que la carcasse de ma pièce... C'est fort bien, Monsieur, les acteurs feront ce qu'ils voudront; mais, ventrebleu! je la ferai imprimer entière, mot pour mot.

SNEER. Ce sera bien fait.

PUFF. Voilà de jolie besogne, sur ma foi! Excusez, Messieurs, mais ils ne seront jamais prêts si je ne vais les pousser moi-même.

SNEER. Faites, Monsieur, cela est tout naturel.

PUFF. Couper cette scène!.. mais je la ferai imprimer. Je la ferai imprimer mot pour mot.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PUFF, SNEER, *et* DANGLE, *devant le rideau.*

PUFF. Allons, nous sommes prêts : voyons la scène des juges.

(*Le rideau se lève et laisse voir des juges et des constables.*)

SNEER. C'est une espèce de sénat assemblé, je suppose.

PUFF. Oui. Dites-moi, Messieurs, est-ce que vous passez de suite à la scène de la reconnaissance?

UN JUGE. Si vous voulez bien, Monsieur.

PUFF. Allons, je ne dirai plus rien. Mais, sur mon ame, on a massacré ma pièce d'une manière pitoyable.

DANGLE. C'est bien dommage.

PUFF. Allons, monsieur le juge, quand vous voudrez.

LE JUGE.

« Les soldats sont-ils là?

LE CONSTABLE.

Sur deux ou trois douzaines,
« Les uns, je l'avouerai, sont plongés dans les chaînes,
« Les autres dans le vin.

LE JUGE.

Et ce jeune imprudent
« Dont la folle inconduite et l'endurcissement
« Étonna trop long-temps notre ville alarmée,
« Et qu'il nous faut enfin envoyer à l'armée?

LE CONSTABLE.

« Il appelle ardemment cet ordre impérieux,
« Qui le doit envoyer dans les champs belliqueux,
« Et lui faire lever sa main jadis flétrie
« Pour le saint intérêt de sa noble patrie.

LE JUGE.

« Qu'il paraisse à l'instant. Je vais l'interroger.

LE CONSTABLE.

« De votre ordre absolu rapide messager,
« Je vole.... »

PUFF. Vite donc, Monsieur.

SNEER. Mais, monsieur Puff, il me semble que non-seulement le juge, mais même ce drôle, parle d'un style aussi noble que le plus grand personnage.

PUFF. Dans un pays libre, à Dieu ne plaise que cela soit autrement! Je ne suis pas pour les distinctions serviles, moi, je donne à tous le beau langage de la haute classe.

DANGLE. C'est bien généreux de votre part.

LA FEMME DU JUGE.

« Pardonnez si j'entre de la sorte:
« Mais en venant ici, j'ai vu près de la porte
« Un jeune prisonnier; lors un pressentiment
« Malgré moi m'a saisie, et j'ai dit sur-le-champ:
« Si notre pauvre Tom était encore en vie,
« Il aurait cette taille.

LE JUGE.

Etrange sympathie
« Qui tous deux nous entraîne.

LES MÊMES, UN INCONNU.

LE JUGE.

Approche et dis ton nom?

L'INCONNU.

« Tom Jenkins.

LE JUGE.

Tom Jenkins, as-tu d'autres noms?

L'INCONNU

Non.

« Je suis sans nul ami, sans parens sur la terre,
« En un mot orphelin...

LE JUGE.

Quoi! ton père?

L'INCONNU.

Mon père

« De Rochester jadis habitait le comté,
« Et vendait du poisson, à ce qu'on m'a conté...

LA FEMME DU JUGE.

« Mais...

L'INCONNU, *présentant un billet.*

Cette signature est, m'a-t-on dit, la sienne.

LE JUGE, *à part.*

« Tom Kins! tout est d'accord avec la bohémienne.
« C'est lui décidément! *(Haut.)* Es-tu prêt.

L'INCONNU.

Je le suis.

LE JUGE.

« Tu n'es plus orphelin, sans soutiens, sans amis;
« Je suis, je suis ton père.

LA MÈRE.

Et moi je suis ta mère.
« Voici tous tes parens, ton oncle, ton grand-père,
« Ton neveu, ton beau-frère et ton cousin-germain.

LE PÈRE.

« O comble de bonheur!

LE FILS.

O fortuné destin! »

PUFF. Vous voyez, la parenté est comme l'assassinat : elle finit toujours par se découvrir.

(*Ils s'évanouissent alternativement dans les bras les uns des autres.*)

LE JUGE.

« Mais reprenons nos sens! une joie excessive
« Peut, dit-on, de nos jours tarir la source vive;
« Nous finirons chez moi cet éclaircissement!
« D'ailleurs il a besoin d'un repos bienfaisant.
« Tout orphelin peut donc, si le hasard s'y prête,
« Concevoir justement l'espérance secrète
« De retrouver un père, et cela dans le jour
« Où tout espoir semblait devoir fuir sans retour. »

(*Ils sortent.*)

PUFF. Que dites-vous de cela?

DANGLE. Une des plus belles scènes de reconnaissance que j'aie jamais vue. Avec cette seconde action-là vous auriez pu faire une tragédie tout entière.

SNEER. Ou une comédie, à votre choix.

PUFF. Observez que cette seconde intrigue est tout-à-fait indépendante de la première.

SNEER. Oh! tout-à-fait.

(*Un garçon de théâtre vient enlever les siéges.*)

PUFF. La décoration reste, n'est-ce pas?

LE GARÇON. Oui, Monsieur.

PUFF. Il faut laisser un fauteuil, vous savez... Mais cela a toujours un air gauche, dans une tragédie, de vous voir, vous autres garçons de théâtre, paraître avec vos livrées et ôter les accessoires. Je tâcherai d'arranger cela autrement.

UN BEEFEATER.

« Sois-je écrasé du ciel si mon cœur ne t'adore. »

SNEER. N'ai-je pas entendu ce vers-là quelque part!

PUFF. Je ne pense pas. Où donc?

DANGLE. Je crois qu'il y a quelque chose comme dans Othello.

PUFF. Parbleu, vous m'y faites penser... Mais cela ne

fait rien. Tout ce qu'on pourra dire, c'est que deux auteurs se sont rencontrés, et que Shakspeare a écrit le vers le premier.

SNEER. C'est juste.

PUFF, *à l'acteur*. Maintenant, Monsieur, votre monologue. Mais parlez plus au parterre, s'il vous plaît. Les monologues toujours au parterre, c'est la règle.

LE BEEFEATER.

« Oui, dans le désespoir l'amour s'accroît encore,
« Mais il ne peut souffrir le bonheur d'un rival!
« On m'observe, sortons. »

DANGLE. Monologue bien court!

PUFF. Oui, mais il aurait été bien plus long, si on ne l'avait pas observé.

SNEER. C'est un Beefeater bien sentimental cela, monsieur Puff.

PUFF. Prenez garde!.. ne vous mettez pas trop dans la tête que ce soit un Beefeater.

SNEER. Quoi donc! un héros déguisé?

PUFF. N'importe!.. je vous mets seulement sur la voie... Voyons maintenant mon principal personnage... Le voici: lord Burleigh en personne...

(*Burleigh entre lentement et s'asseoit sur un fauteuil.*)

SNEER. Monsieur Puff!

PUFF. Chut! (*A l'acteur.*) Bravo, Monsieur! gravité pleine d'intérêt.

DANGLE. Comment, est-ce qu'il ne parlera pas du tout?

PUFF. J'étais sûr que vous alliez me demander cela. Il est bien probable en effet qu'un ministre, dans sa position, ayant les affaires de toute une nation dans la tête, ait le temps de parler. Mais chut! chut! ou vous allez l'embrouiller

SNEER. L'embrouiller! comment diable voulez-vous que je l'embrouille, s'il n'a rien à dire?

PUFF. La belle raison. Son rôle est de réfléchir : et comment voulez-vous qu'il réfléchisse à son aise si vous parlez toujours.

DANGLE. C'est, ma foi, vrai!

(*Burleigh s'avance, secoue la tête et sort.*)

SNEER. Il est parfait, en vérité. Mais, dites-moi, qu'est-ce qu'il a voulu dire en secouant la tête?

PUFF. Vous ne devinez pas?

SNEER. Non, sur ma foi.

PUFF. Il vous donne à comprendre par ce signe de tête que, bien que leur cause soit la plus juste et leurs mesures les plus sages, néanmoins, si le peuple ne montrait pas tant d'ardeur, la patrie finirait par succomber victime de l'ambition de la monarchie espagnole.

SNEER. Diable! par ce seul signe de tête il a voulu dire tout cela!

PUFF. Mot pour mot... S'il a secoué la tête comme je lui ai appris.

SNEER. Ah! voici deux de nos vieilles connaissances.

SIR WALTER ET SIR CHRISTOPHER.

SIR CHRISTOPHER.

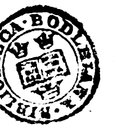
« C'est fort original.
« Quoi! ma nièce et la tienne! Il a, je le parie,
« Employé pour cela quelque sorcellerie:
« Comment sans recourir à des moyens trompeurs
« Eût-il pu subjuguer à la fois leurs deux cœurs?
« Regarde; vers ce lieu l'une et l'autre s'avance,
« Et me semble plongée en un morne silence,
« Rouler dans son esprit un projet sérieux.
« Observons-les... »

(*Ils se retirent dans le fond.*)

SNEER. Qu'est-ce que cela signifie?

PUFF. Encore des maudites coupures. Mais le fait est que

ces deux jeunes personnes sont amoureuses de don Whiskerandos. Maintenant, Messieurs, nous arrivons à ce qu'on nomme situation dramatique, coup de théâtre: moyen par lequel on obtient les plus grands applaudissemens, sans avoir besoin ni de style, ni de pensées, ni de développemens de caractère. Faites bien attention.



LES MÊMES; LES DEUX NIECES.

PREMIÈRE NIÈCE, *à part.*

« Comment! Ellena dans ces lieux!...
(Voyant venir don Whiskerandos.)
« Voici de mon repos le destructeur funeste;
« Seule de tous mes biens la vengeance me reste.

DEUXIÈME NIÈCE, *à part.*

« De mon repos voici le fatal destructeur,
« Allons! à la vengeance abandonnons mon cœur.

WHISKERANDOS.

« Liberté, je te hais; rendez-moi l'esclavage,
« Si je ne puis revoir la beauté qui m'engage.

LES DEUX NIÈCES, *à Whiskerandos.*

« Tu ne la verras plus!

SIR CHRISTOPHER ET SIR WALTER, *aux deux nièces.*

Nous allons vous venger!

WHISKERANDOS.

« Restez, ou dans leur sein ces fers vont se plonger. »
(Les deux nièces tirent leurs deux poignards pour frapper Whiskerandos; les deux oncles saisissent les bras des deux nièces en dirigeant leurs deux épées vers le cœur de Whiskerandos, celui-ci tire deux poignards et les tient levés sur les deux poitrines des deux nièces.)

PUFF. Voilà une situation! voilà un groupe héroïque, vous voyez? les nièces n'osent frapper Whiskerandos; Whiskerandos ne peut les poignarder, de peur des oncles; les oncles n'osent le tuer, à cause de leurs nièces; je les

mets tous au pied du mur. Chacun a peur de porter le premier coup.

SNEER. Ah ça ! il faut donc qu'ils restent toujours au repos, pétrifiés.

PUFF. Sans contredit : si je n'avais pas une intention excellente ; regardez bien.

LES MÊMES, LE BEEFEATER, *avec sa hallebarde.*

LE BEEFEATER.

« De la reine observez les volontés sacrées !
« Déposez à l'instant ces poignards, ces épées. »

(*Ils jettent tous leurs armes.*)

SNEER. Voilà de l'invention, en effet !

PUFF. Vous entendez, au nom de la reine, hein ?

SIR CHRISTOPHER.

« Ma nièce, suivez-moi !

SIR WALTER.

Ma nièce, suivez-moi.

(*Ils sortent suivis de leurs nièces.*)

WHISKERANDOS.

« Quel est cet insolent qui me dictant la loi,
« Me prescrit d'abjurer ma haine vengeresse ?

BEEFEATER.

« Tu feras plus, tu vas abjurer ta tendresse.

WHISKERANDOS.

« Tu mens, vil imposteur !

BEEFEATER.

Un affront si sanglant
« Réveille dans mon cœur un lion rugissant ;
« Tombez donc, vils habits, enveloppe grossière !

(*Il jette son habit de dessus et paraît dans un beau costume.*)

« Reconnais le visage et la démarche altière
« De celui qui jadis sur l'humide élément
« Vainquit Whiskerandos, coula son bâtiment... »

PUFF. Voyez-vous! il se trouve que c'est précisément le capitaine de corsaire qui a fait Whiskerandos prisonnier, et en même temps un ancien amant de Tilburina.

DANGLE. Parfaitement conçu!

PUFF. Maintenant, prenez garde, faites un peu de place.

WHISKERANDOS, *ramassant une des épées.*

« O combien je bénis la propice fortune
« Qui me fournit une arme

LE CAPITAINE, *ramassant l'autre.*

Et qui m'en fournit une.

« J'accepte ton défi, téméraire agresseur.

WHISKERANDOS.

« Fureur, Tilburina!

LE CAPITAINE.

Tilburina, fureur!

(*Ils combattent, et après le nombre de blessures ordinaires, Whiskerandos tombe.*)

WHISKERANDOS.

« Ah! je sens que je touche à mon heure dernière;
« Fatale botte en quarte!.. Adieu, brave adversaire,
« L'ame de ton rival fuit dans l'éter.... (*Il expire.*)

LE CAPITAINE.

....nité.

« Voilà ce que sa bouche eût sans doute ajouté;
« Mais la terrible mort de sa faux indiscrète
« Tranche à la fois sa vie et sa phrase imparfaite. »

PUFF. Oh! mon cher monsieur, c'est beaucoup trop lent. (*A Whiskerandos.*) Voulez-vous avoir la bonté de mourir une seconde fois?

WHISKERANDOS.

« L'ame de ton rival fuit dans l'éter....

LE CAPITAINE.

....nité.

PUFF. Ce n'est pas encore cela ; encore une fois, s'il vous plaît.

WHISKERANDOS. Il faudrait régler cela sans moi, je ne puis être là à mourir pendant deux heures.

PUFF. Bien, bien, nous repasserons cela tout à l'heure. (*A Sneer et Dangle.*) Il faut bien faire quelque chose pour eux...

BEEFEATER.

« Adieu, fier Espagnol !... »

PUFF. Monsieur, à qui diable adressez-vous cette apostrophe, maintenant que le corps n'est plus là ?

BEEFEATER. Ah ! c'est juste ; alors je vais rejoindre la flotte.

PUFF. Si vous voulez bien. A présent, voici Tilburina, folle et en satin blanc.

SNEER. Pourquoi en satin blanc ?

PUFF. Oh ! Dieu, Monsieur, toutes les fois qu'une héroïne devient folle, c'est toujours en satin blanc, n'est-ce pas, Dangle ?

DANGLE. Toujours, c'est la règle.

SNEER, *feuilletant le manuscrit.* Oui, oui, je vois : *scène* 13, *Tilburina folle en satin blanc, et sa confidente folle en mousseline blanche.* Comment, est-ce que la confidente devient folle aussi ?

PUFF. Assurément, la confidente doit toujours faire ce que fait sa maîtresse : pleurer quand elle pleure, sourire quand elle sourit, devenir folle quand elle devient folle. Madame la confidente, tenez votre folie sur le second plan, s'il vous plaît.

TILBURINA.

« Le vent n'a pas ce soir cessé son sifflement.
« Déjà brille la lune et son disque sanglant....
« Voyez ! ils ont tué mon oiseau dans sa cage.....
« Mais... que vois-je ?.... est-ce un ours ?.. un animal sauvage.

« Non... c'est Whiskerandos !.. rendez-moi mon amant....
« Pourquoi sous vos habits le cacher méchamment?...
« Une huître au sein des eaux aime autant qu'une reine....
« Mais qui dit qu'il a vu voler une baleine?..
« Whiskerandos est là... partout... en haut.. en bas;
« Mais non! plus nulle part! hélas! hélas! hélas! »

(*Elle sort.*)

PUFF. Là, pouvez-vous souhaiter voir une personne plus folle que celle-là?

SNEER. Non, ni ne le souhaiterai de ma vie. Mais dites-moi un peu, qu'est-ce qu'elle devient cette pauvre Tilburina?

PUFF. Elle est sortie pour aller se jeter dans la mer sans doute, et cela nous amène à la grande scène. Voyons la catastrophe, le combat naval!..

SNEER. Ah! il y a un combat naval?...

PUFF. Oui, parbleu! vous savez que ma pièce est intitulée : *La flotte espagnole;* sans cela, je n'aurais pas besoin de combat du tout. Voyons le magnifique tableau, ma bataille, mon tumulte, ma procession; tout est-il prêt?

LE SOUFFLEUR, *dans la coulisse.* Oui, Monsieur.

PUFF. La Tamise est-elle habillée?

LA TAMISE, *avec deux acolytes.* Me voici, Monsieur.

PUFF. Très bien, très bien, j'espère que voilà une rivière soignée.

SNEER. Et qui sont ces deux acolytes en vert qui l'accompagnent?

PUFF. Ce sont ses rives.

SNEER. Ses rives?..

PUFF. Oui, l'une a pour couronne des roseaux, et l'autre une maison de campagne : vous sentez l'allusion... Mais comment diable! vous avez mis vos deux rives du même côté... passez donc par ici, Madame. Je vous en prie, Tamise, tenez-vous toujours entre vos deux rives... (*Coup

de clochette.) Ah! voilà, mettez-vous un peu de côté, mes amis. Tamise, en arrière.

(*La Tamise sort entre ses deux rives.*)

(*Fanfare de trompettes, tambours, canons, etc. etc. La scène change et représente la mer; engagement entre les deux flottes. L'orchestre joue l'air* TRIOMPHEZ, FIERS BRETONS! *La flotte espagnole est détruite par des brûlots et la flotte anglaise s'avance; l'orchestre joue l'air* L'ANGLETERRE DOMINE. *Procession de toutes les rivières d'Angleterre avec leurs emblèmes, sur la musique de Handel, terminée par un chœur sur la marche de Judas Machabée. Pendant cette scène, Puff dirige et applaudit tout.*

PUFF. Pas mal, pas mal; mais pas encore parfait... Messieurs et Mesdames, si vous le permettez, nous répéterons encore cette pièce demain.

(*La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

PIZARRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Drury-Lane, le 24 mai 1799.

REMARQUES.

Nous empruntons encore à la notice de M. Villemain sur Sheridan, les remarques suivantes :

« Un autre ouvrage de Sheridan, le seul qui ait fait dis-« traction à sa longue activité politique, mérite l'intérêt « des gens de goût, et offre des beautés qui sont de tous « les pays et qui s'élèvent quelquefois très haut : je veux « parler de *Pizarre*, drame imité de Kotzebue (1), et rem-« pli de mouvement et d'éloquence. La réunion d'un Alle-« mand et d'un Anglais annonce assez une pièce roman-« tique ; ce n'est pas aussi par la régularité de l'action que « se recommande le *Pizarre* de Sheridan ; mais il y a beau-« coup de force et d'élégance. Sheridan est singulièremant « classique par le style, par la pureté, la précision, la force « et le bon goût du langage. C'est un caractère qu'il portait « dans ses discours, qui distingue ses pièces de théâtre « et ses moindres morceaux et qu'il a soigneusement con-« servé dans *Pizarre*, tout irrégulier que peut paraître cet « ouvrage. Il tenait ce caractère d'un premier fonds d'ex-« cellentes études et d'une grande connaissance des an-« ciens. Or, s'il faut entendre par genre classique l'imi-« tation judicieuse et libre de l'antiquité littéraire, on peut « assurer que bien écrire, écrire avec éloquence, c'est « mériter au plus haut degré, même sans le vouloir, le « titre de classique. »

(1) Ce drame de Kotzebue intitulé : *les Espagnols au Pérou*, fait suite à *la Prêtresse du Soleil*, autre drame en cinq actes du même auteur. Les principaux personnages, à l'exception de Pizarre, se retrouvent dans les deux ouvrages.

PROLOGUE.

Glacé par l'aquilon, le mois de mai retardataire se montre avare de ses printannières beautés; ainsi qu'une jeune fille, à la vue de l'air glacial, du front grondeur de sa mère, renfonce le sourire que son cœur destinait à l'amour. Les plaisirs de la saison sont différés, et l'hiver folâtre prolonge son règne. Ne nous blâmez donc pas, critiques, si nous vous présentons si tard un nouveau drame. Accusez-en le printemps. Quel bourgeois doué de prudence oserait affronter la saison? Peut-il espérer d'être grillé par le soleil, ou d'avaler la poussière dans son whisky? A peine voyons-nous l'élégant cavalier compléter dans Cheap-Side les triomphes remportés au Park le dimanche. A peine le voyons-nous, redoutant d'être en retard, brûler le pavé de la route neuve, et traverser comme une flèche la barrière de Grosvenor, désirant et craignant tout à la fois de montrer son coursier, bucéphale de hasard loué dans Bolten-Row. Il semble insouciant, et cependant il a des yeux tout autour de lui; il mendie les regards furtifs des dames qui passent près de lui, et son talon tourné en dehors excite l'animal fougueux qu'il a l'air de vouloir châtier. A peine Kensington, champêtre séjour, a revêtu sa parure; ses promenades n'ont encore que la verdure immuable d'hiver; c'est là qu'ordinairement des demoiselles à robe blanche se promènent deux à deux et saluent les petits-maîtres aux bottes bien luisantes.... — *Comment cela va-t-il? Cela va-t-il bien?* Question suivie de mille autres questions bien désintéressées, car elles n'at-

tendent point de réponse. « *La foule est horrible, n'est-ce pas? pourquoi êtes-vous venu si affreusement tard? N'est-ce pas délicieux? Quand quittez-vous la capitale? Vous devez être bien las? Est-ce que nous ne nous asseyons pas?* » Tous ces plaisirs que devrait amener le mois de mai sont encore imparfaits; nous allons mettre ce retard à profit, et si notre pièce vous plaît, vous direz, j'espère, avec votre indulgence ordinaire... Allons! vaut mieux tard que jamais!

PERSONNAGES.

ATALIBA, roi de Quito.
ROLLA,
ALONZO, } généraux des Péruviens.
CORA, femme d'Alonzo.
PIZARRE, général des Espagnols.
ELVIRE, maîtresse de Pizarre.
ALMAGRO,
GONZALO,
DAVILLA,
GOMEZ, } compagnons de Pizarre.
VALVERDE, secrétaire de Pizarre (1).
LAS CASAS, ecclésiastique espagnol.
UN VIEUX PÉRUVIEN aveugle.
OROZEMBO, vieux cacique.
UN ENFANT.
UNE SENTINELLE.
UN PÉRUVIEN, suivant Orozembo.
SOLDATS, FEMMES, ENFANS, PRÊTRES ET PRÊTRESSES, etc.

La scène est au Pérou.

(1) On sera peut-être surpris de voir ce moine fanatique transformé ici en simple secrétaire. Voici ce que dit à ce sujet Kotzebue, auteur de la pièce allemande qui servit de modèle à Sheridan. « J'ai transformé le moine Valverde en secrétaire parce que les méchans prêtres ne sont plus tolérés que sur la grande scène du monde, et qu'on n'en veut plus au théâtre. » Cette raison paraîtra singulière à ceux qui ont lu l'*Adélaïde de Wolfingen* du même auteur.

PIZARRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un pavillon près de la tente de Pizarre. On aperçoit le camp qui s'étend au loin.

ELVIRE *est assise*, VALVERDE *entre et veut lui baiser la main.*

ELVIRE, *se levant.* Insolent! d'où te vient cette audace d'interrompre le peu d'instans de repos que mon ame fatiguée peut saisir au milieu de ce camp tumultueux? Faudra-t-il que j'informe Pizarre, ton maître, de ta trahison?

VALVERDE. Pizarre est mon maître; je possède sa confiance : aussi je le connais bien et c'est pour cela que je demande par quel charme Pizarre a pu captiver ton cœur, par quel enchantement il possède encore tes affections...

ELVIRE. Arrête, fidèle secrétaire...

VALVERDE. Sa naissance est obscure... son esprit inculte et sauvage, ses mœurs sont barbares. Artificieux et dissimulé quand il le faut, dans sa jeunesse il fit preuve d'une audace peu commune; devenu homme, il se fit pirate et méconnut toutes les lois, traitant les hommes comme des brutes, et regardant l'univers comme un butin... Voilà celui qu'on appelle le héros de l'Espagne, le premier des conquérans espagnols! C'est pour un guerrier si parfait qu'El-

vire a quitté sa noble famille et sa patrie : c'est pour partager les dangers et les crimes d'un tel amant qu'Elvire a tout sacrifié jusqu'à sa gloire.

ELVIRE. Eh quoi! Valverde, la morale à la bouche!..... Mais je t'accorde que je sois aveuglée... Ce qui m'enchaîne à Pizarre, c'est une folle passion, c'est un délire; donne à ce sentiment le nom que tu voudras... Mais toi! qui t'attache à cet homme que tu dis si vil et si méprisable? Tu n'as pour but qu'un gain sordide, pour armes que la fraude la plus basse. En cherchant à me séduire, tu ne veux qu'accroître ton crédit auprès de Pizarre. Je te connais.

VALVERDE. Tu me juges mal. Quels que soient mes torts, je n'en ai pas envers toi... Mais fais éclater ton dédain et ta légèreté, tandis qu'il en est temps encore; l'heure fatale approche, je le crains, et bientôt..

ELVIRE. Voilà Valverde qui prophétise maintenant!...

VALVERDE. Ecoute-moi, Elvire. La honte de sa dernière défaite, la soif ardente de la vengeance ont ramené Pizarre au Pérou; mais, crois-moi, il exagère ses forces et calcule mal celles de l'ennemi. Campés dans un pays barbare où la terreur ni la corruption ne peuvent grossir le nombre de nos partisans, qu'avons-nous à espérer? L'armée murmure des maux toujours croissans qu'elle supporte, pendant que Pizarre fait décorer sa tente de riches dépouilles. Chaque jour enfin diminue nos forces.

ELVIRE. N'êtes-vous pas les héritiers de ceux qui succombent?

VALVERDE. Le butin et le pillage sont donc notre seul but? Est-ce là l'héroïsme d'Elvire?

ELVIRE. J'atteste ici le ciel que je déteste les motifs, les ressources et le but de notre expédition. Mais je ne me fie à aucun d'entre vous. Il n'y a pas dans toute votre armée un homme qui ait un cœur bien situé, un langage sincère; le vieux Las Casas seul...

VALVERDE. Oui! l'enthousiaste le plus exalté, le plus dangereux!

ELVIRE. Oh! si j'avais connu plus tôt cet homme vertueux, que mon sort eût été différent!

VALVERDE. Pizarre, je l'avoue, n'aurait pu vous tromper aussi facilement... Pardonnez, mais, je ne puis m'expliquer encore cette étrange faiblesse.

ELVIRE. Ecoute, Valverde. Lorsque mon imagination, encore vierge, s'ouvrit à l'amour, Pizarre était l'idole de mon pays. N'ayant que lui pour maître, pour soutien, ne devant qu'à lui son élévation, il devint un héros, et j'étais née pour être séduite par la gloire. On rapportait que lorsqu'il quitta Panama dans un léger esquif, il n'avait pas cent hommes avec lui. Arrivé dans l'île de Gallo, il traça une ligne sur le sable avec son épée, en s'écriant: Qu'ils passent cette ligne ceux qui craignent de mourir ou de vaincre avec leur chef. Il n'en resta que treize, et à la tête de cette poignée d'hommes, il sut maintenir son terrain. Dès le jour où j'entendis raconter ses exploits, mon cœur s'écria: Pizarre est mon maître. Un homme tel que toi, Valverde, n'a pas de droit à apprendre quels ont été depuis, mes pensées, mes sentimens.

VALVERDE. Je n'ajouterai plus rien. Mais vous pouvez m'en croire, tant qu'Alonzo de Molina autrefois l'élève et l'ami de notre chef, sera à la tête de nos ennemis, Pizarre ne méritera plus le nom de conquérant.

(*On entend une fanfare en dehors.*)

ELVIRE. Silence, le voici! N'aie pas l'air embarrassé..... combien la dissimulation et la fourberie rendent gauche la contenance d'un homme! Allons, prends l'air honnête si tu peux.

PIZARRE, *en dehors*. Qu'on l'enchaîne, et qu'on le garde à vue; je l'interrogerai moi-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES; PIZARRE.

(*Valverde s'incline; Elvire sourit.*)

PIZARRE. Pourquoi souris-tu, Elvire?

ELVIRE. Rire ou pleurer sans motif est un des rares privilèges dont jouissent les femmes.

PIZARRE. Je veux en savoir la cause, j'y suis résolu.

ELVIRE. Tant mieux, car j'aime la résolution; mais moi, je suis résolue à ne pas te le dire, et des deux résolutions, la mienne est la meilleure, car il dépend de moi de l'accomplir; tu n'en pourrais dire autant de la tienne.

PIZARRE. Insensée!

VALVERDE. Elvire riait de mes craintes...

PIZARRE. Des craintes!

VALVERDE. Alonzo, lui disais-je, a si bien instruit et discipliné nos ennemis, qu'aujourd'hui....

PIZARRE. Alonzo, le traître! moi qui l'ai tant chéri. Sa mère confia son enfance à mes soins protecteurs; il mangeait à ma table, couchait dans ma tente... j'épiais son génie précoce, et le courage bouillant qui croissait avec lui. Souvent je lui parlais de nos premières aventures, des orages qui nous avaient assaillis, des périls que nous avions surmontés. Je racontais comment j'étais débarqué avec une petite armée, comment la fatigue, la famine, la discorde affaiblissaient chaque jour nos rangs... comment au milieu de tant d'ennemis acharnés, je demeurai ferme, inébranlable, je conservai ma puissance et poursuivis mon plan malgré les murmures accusateurs et l'audacieuse révolte; comment enfin, secondé du petit nombre qui me resta fidèle, je devins victorieux. Quand je faisais ce récit, Alonzo, jeune encore, pleurait de joie et d'admiration, il

se jetait à mon cou, et jurait qu'il n'avait d'autre ambition que de m'avoir pour chef.

VALVERDE. Qui a donc pu détruire cet attachement pour votre personne?

PIZARRE. Las Casas. Oui, c'est luï qui par son adresse insinuante, par je ne sais quels préceptes de philanthropie, a fait naître dans l'ame d'Alonzo un nouvel enthousiasme. Ce jeune adepte a fini, selon sa propre expression, par abandonner la cause de son pays pour embrasser celle.... de l'humanité.

VALVERDE. Le perfide t'a quitté, s'est joint aux Péruviens et est devenu ton ennemi, l'ennemi de l'Espagne!

PIZARRE. Il essaya d'abord par les plus vives instances de me détourner de mon dessein, de faire lâcher prise à ma main armée par la vengeance; il me parla de droit, de justice, d'humanité, appelant les Péruviens nos frères innocens et malheureux.

VALVERDE. Nos frères! des idolâtres endurcis!....

PIZARRE. Mais quand il vit que les larmes éloquentes qu'il versait dans mon sein tombaient sur du marbre, il m'abandonna et courut rejoindre nos ennemis. Là, profitant des leçons qu'il avait reçues à l'école de Pizarre, il sut si bien discipliner et commander ses nouveaux alliés que bientôt... ô honte, ô fureur!... il me força à faire une indigne retraite, à quitter ce rivage dans une humiliante précipitation.

VALVERDE. Mais l'heure de la vengeance est sonnée...

PIZARRE. Oui, je suis revenu... mes forces sont doublées; l'audacieux Alonzo apprendra bientôt que Pizarre existe et conserve un souvenir reconnaissant de ce qu'il doit à son ancien élève.

VALVERDE. On doute qu'Alonzo vive encore...

PIZARRE. Je n'en puis douter; un de ses porte-enseigne vient d'être fait prisonnier. Douze mille hommes conduits

par Alonzo et par le Péruvien Rolla ; voilà, nous a-t-il dit, toute leur force. Aujourd'hui ils font un sacrifice solennel sur leurs autels idolâtres ; il faut profiter de leur sécurité, et les attaquer à l'improviste ; les sacrificateurs deviendront les victimes.

ELVIRE. Innocentes créatures ! leur sang va donc teindre leurs propres autels?

PIZARRE. Je l'ai résolu. (*Fanfare en dehors.*) Elvire, laissez-nous.

ELVIRE. Pourquoi ?

PIZARRE. Parce que des hommes vont se réunir ici et pour des affaires qui intéressent des hommes.

ELVIRE. O hommes, êtres ingrats et pervers ! Se peut-il qu'on vous aime encore quand vous nous injuriez ? Dans les jours de bonheur et d'ivresse, vous puisez dans nos yeux l'espoir, les transports les plus doux, dans l'adversité vous cherchez dans nos bras le repos et la consolation... mais quand il s'agit des pompeuses folies de votre basse ambition, vous nous traitez comme des jouets ou des esclaves... Je ne m'éloignerai pas.

PIZARRE. Reste donc... et tâche de rester muette..

ELVIRE. Ceux-là seuls ne savent pas se taire qui ne savent pas réfléchir. Je penserai : la pensée c'est le silence...

PIZARRE, *à part.* J'observe depuis quelque temps dans la conduite d'Elvire...

(*Il la regarde d'un air sombre et soupçonneux.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; LAS CASAS, ALMAGRO, GONZALO, DAVILLA, OFFICIERS ET SOLDATS.

LAS CASAS. Pizarre, nous nous rendons à tes ordres.

PIZARRE. Je vous salue, mon respectable père... Bonjour,

mes amis. Braves compagnons d'armes, l'heure est enfin venue, qui offre aux vœux de Pizarre la récompense de notre audacieuse entreprise et de nos longs travaux. Pleins d'une confiante sécurité, nos ennemis s'occupent d'un sacrifice solennel. Si nous pouvons les surprendre au milieu de leur fête, croyez-en ma parole, notre succès est certain.

ALMAGRO. Nous sommes restés trop long-temps inactifs sur ces côtes. Nos provisions s'épuisent, nos soldats murmurent. Combattons! combattons! La mort pour nos ennemis armés, des chaînes pour nos ennemis sans défense.....

DAVILLA. Mort à toute la race Péruvienne!

LAS CASAS, *levant les yeux au ciel.* Dieu de miséricorde!

ALMAGRO. Oui, général, attaquons sur-le-champ : nous verrons ensuite si l'indigne Alonzo, dans sa molle oisiveté, continuera de railler nos souffrances et de dédaigner nos forces.

LAS CASAS. Alonzo ne connaît ni la présomption ni le dédain.

ALMAGRO. Il est naturel que Las Casas défende son élève.

PIZARRE. Ne parlez plus de ce traître, ou plutôt que son nom soit le signal sanglant du combat et de la vengeance. Nous sommes tous d'accord.

ALMAGRO, DAVILLA. Oui, tous....

GONZALO. Tous; combattons, combattons (1)!

(1) Sheridan semble ne s'être pas souvenu ici qu'il s'était moqué d'avance de cet effet de scène dans sa pièce du *Critique*.

LEICESTER.

Nous sommes tous d'accord.

TOUS.

Nous sommes tous d'accord.

LEICESTER.

La victoire ou la mort.

LAS CASAS. Votre cruauté n'est-elle donc pas encore satisfaite?.. Combattons, dites-vous. Contre qui? juste ciel! contre un roi dans le cœur duquel vos injures les plus atroces n'ont pu encore éveiller la haine, mais qui, vaincu ou victorieux, ne demande que la paix; contre des peuples qui n'ont jamais outragé un être vivant formé par leur créateur. Ces peuples, amis de l'innocence, vous ont reçus comme des hôtes, avec une confiance cordiale et bienveillante; pleins d'un généreux empressement, ils ont partagé avec vous leurs biens, leurs trésors, leurs habitations. Vous les avez payés par la fraude, par l'oppression et le déshonneur. J'ai vu de mes propres yeux ce dont je vous accuse ici... Vous avez été reçus comme des envoyés de Dieu, et vous avez agi comme des démons malfaisans.

PIZARRE, *vivement*. Las Casas!

LAS CASAS. Pizarre, écoute-moi.... Ecoutez-moi, capitaines... et toi, Dieu tout-puissant dont la foudre peut réduire en poussière les rochers les plus durs, dont les éclairs peuvent percer jusqu'au centre de la terre ébranlée, que ta puissance prête de la force aux paroles de ton serviteur, comme ton esprit affermit sa volonté. Guerriers, mes compatriotes, ne renouvelez pas, je vous en supplie, les affreuses cruautés que votre insatiable avarice vous a fait commettre contre ce peuple innocent et malheureux... Ne venez pas étouffer ma voix, soupirs et larmes inutiles! angoisses du cœur, ne faites pas taire mes reproches... Espagnols, je ne vous adresse plus qu'une prière, c'est de m'envoyer à ceux que vous appelez vos ennemis.. que je

TOUS.

La victoire ou la mort.

LEICESTER.

Tous.

TOUS.

Tous. (*Le Critique*, acte II, scène III.)

leur annonce en votre nom un retour à la justice, et je vous rapporterai leurs bénédictions et l'assurance de la paix... Elvire, vous pleurez... hélas! et votre cœur est le seul qui soit touché....

ALMAGRO. C'est qu'il n'y a ici de femmes qu'elle... et toi.

PIZARRE. Finissons cette guerre de vaines paroles.... Le temps fuit et l'occasion s'envole. Guerriers, demandez-vous à combattre?

TOUS. Oui, tous.

LAS CASAS. O hommes altérés de sang! (*Il s'agenouille.*) Dieu de clémence! tu m'as consacré à ton service, pour bénir et non pour maudire mes frères... mais ici, bénir leurs desseins, ce serait blasphémer contre ta bonté. (*Se levant.*) Oui, je maudis vos projets homicides; je maudis ce lien de sang par lequel vous êtes unis. Puissent la division, l'infamie, la défaite, anéantir vos coupables espérances! Que ce sang innocent que vous allez verser retombe sur vous et sur vos enfans! Je vous abandonne et pour jamais. Ces yeux affaiblis par l'âge ne seront plus épouvantés par les horreurs dont ils furent déjà témoins : je me cacherai dans les cavernes, dans les forêts; je vivrai avec les tigres et les animaux sauvages; et lorsqu'un jour nous nous retrouverons devant le tribunal de ce Dieu dont vous méconnaissez aujourd'hui les doctrines pleines de douceur et les vues miséricordieuses, vous sentirez à votre tour le désespoir et la douleur qui déchirent en ce moment l'ame de votre accusateur. Adieu.

ELVIRE. Las Casas, emmenez Elvire avec vous!...

LAS CASAS. Reste, pauvre infortunée. Moi seul je suis inutile en ces lieux. Peut-être ta douceur et ta voix séduisante parviendront-elles à inspirer la pitié à des cœurs qui restent sourds aux accens de l'humanité et de la religion : sauve tes semblables si tu peux; tâche de racheter ainsi ta coupable faiblesse. Acquiers des droits à la compassion et à la clémence en manifestant la tienne! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Las Casas.*

PIZARRE. Elvire, voudrais-tu m'abandonner?..

ELVIRE. Je ne sais... mon esprit s'égare.... je ne suis plus à moi... Votre inhumanité... Le vertueux Las Casas, oui, il me semblait un être divin, et vous me paraissiez moins que des hommes.

PIZARRE. La compassion sied parfois à la beauté.

ELVIRE. L'humanité sied toujours à un conquérant.

ALMAGRO. Dieu soit loué! nous sommes délivrés du vieux moraliste.

GONZALO. Il ira rejoindre sans doute son digne élève Alonzo.

PIZARRE. Maintenant occupons-nous de notre revue et de notre attaque..... C'est à midi que les idolâtres feront leur sacrifice. Il faut consulter nos guides, et chaque commandant recevra des instructions sur la marche qu'il devra faire suivre à son détachement. Si nous surprenons l'ennemi nous serons vainqueurs; si nous sommes vainqueurs, les portes de Quito nous sont ouvertes.

ALMAGRO. Et Pizarre est roi du Pérou.

PIZARRE. Un moment. L'ambition doit prendre conseil de la prudence. Il faut qu'Ataliba conserve encore une ombre de royauté, que Pizarre semble dépendre de l'Espagne; tandis que la main de la fille d'Ataliba, gage d'une paix durable, m'assurera des droits au trône que j'ambitionne.

ALMAGRO. Tu as raison. Chez Pizarre la sagesse du politique guide et dirige le courage du guerrier.

VALVERDE. Vous entendez, Elvire!....

ELVIRE. En effet cette union... (*amèrement.*) Ce projet est merveilleux.....

PIZARRE. Tu parais blessée.... Sans doute Elvire possède encore mon cœur... mais un sceptre m'attend peut-être...

ELVIRE, *ironiquement.* Moi blessée!.. et pourquoi? tu sais que ta gloire est mon idole, et ton dessein me semble juste, honorable, glorieux...

PIZARRE. Que signifient?.....

ELVIRE. Oh! rien, rien.... un caprice jaloux peut-être... mais qui ne doit pas arrêter la course triomphale d'un héros, d'un roi.... (*On entend les trompettes.*) Le clairon vous appelle: allez, braves compagnons d'armes du valeureux Pizarre....

PIZARRE. Ne me suivras-tu pas?

ELVIRE. Oh! sans doute; il faut que je sois la première à saluer le monarque futur du Pérou.

SCÈNE V.

LES MÊMES; GOMEZ.

PIZARRE. Eh bien! Gomez, que viens-tu nous annoncer?

GOMEZ. Sur cette colline, au milieu des palmiers, nous nous avons surpris un Cacique fort âgé: il n'a pu échapper par la fuite, et nous l'avons saisi ainsi que son serviteur. Mille questions lui ont été adressées; mais ses lèvres n'ont laissé échapper que des paroles amères et dédaigneuses.

PIZARRE. Amenez-le devant nous. (*Gomez sort un instant et ramène Orozembo et un Péruvien enchaînés.*) Etranger, qui es-tu?

OROZEMBO. Dis-moi d'abord qui d'entre vous est le chef de cette bande de brigands.

PIZARRE. Téméraire!...

ALMAGRO. Insensé! il faut lui arracher la langue, sinon...

OROZEMBO. Sinon tu entendras la vérité.

DAVILLA, *tenant un poignard.* Et tu crois que je ne plongerai pas ce poignard dans ton sein!

OROZEMBO, *à Pizarre en montrant Davilla.* Ton armée compte-t-elle beaucoup de héros tels que celui-ci?

PIZARRE. Audacieux! ton insolence a fixé ton sort. Tu mourras, téméraire vieillard! mais avoue d'abord tout ce que tu sais.

OROZEMBO. Je sais ce que ta bouche vient de m'assurer... que je mourrai.

PIZARRE. Avec moins d'audace peut-être, tu aurais pu sauver tes jours.

OROZEMBO. Ma vie est une plante desséchée, elle ne veut pas qu'on la conserve....

PIZARRE. Ecoute-moi. Dans un instant, nous allons attaquer l'armée Péruvienne. Nous savons qu'un sentier secret conduit au fort que vous vous êtes construit dans les rochers. Guide-nous vers ce sentier, et demande une récompense; si tu veux des richesses... (*Orozembo sourit.*) Tu méprises mes offres?

OROZEMBO. Je méprise tes offres et toi. Des richesses! j'ai pour richesses deux fils jeunes et braves, mes droits à ce trésor inépuisable avec lequel le ciel paie nos bonnes actions; je porte d'ailleurs avec moi un trésor plus précieux que tout ce que tu pourrais me donner....

PIZARRE. Et quel est-il, dis-le moi?

OROZEMBO. Je le veux bien, car celui-là tu ne le posséderas jamais. C'est le trésor d'une conscience sans tache.

PIZARRE. Je crois qu'il n'y a pas un Péruvien qui osât parler comme toi.

OROZEMBO. Je voudrais croire qu'il n'y a pas un Espagnol qui osât agir comme toi.

GONZALO. Vil idolâtre!... de combien d'hommes se compose votre armée?

OROZEMBO. Compte les feuilles de cette forêt.

ALMAGRO. Quel est le côté le plus faible de votre camp?

OROZEMBO. Il n'y en a point. De toutes part il est fortifié par la justice.

PIZARRE. Où avez-vous caché vos femmes et vos enfans?

OROZEMBO. Dans les cœurs de leurs époux et de leurs pères.

PIZARRE. Connais-tu Alonzo?

OROZEMBO. Si je le connais! Alonzo! le bienfaiteur de notre nation! l'ange gardien du Pérou.

PIZARRE Comment a-t-il mérité ce titre?

OROZEMBO. En ne te ressemblant pas.

ALMAGRO. Quel est ce Rolla, qui commande avec Alonzo?

OROZEMBO. Je répondrai à cette question, car j'aime à entendre et à répéter le nom de ce héros. Rolla, parent de notre roi, est l'idole de notre armée. Dans les combats, terrible comme un tigre harcelé par la lance du chasseur; dans la paix, doux et tendre comme le jeune agneau. Cora était sa fiancée; mais voyant qu'elle préférait Alonzo, il sacrifia ses prétentions, et, je le crains, son repos à l'amitié et au bonheur de Cora. Il l'aime encore, mais d'un amour pur et sacré.

PIZARRE. Enthousiaste barbare! je verrai bientôt ce Rolla.

OROZEMBO. Tu ferais mieux de l'éviter. Les étincelles de son œil imposant te réduiraient en poudre.

DAVILLA. Silence, ou tremble.

OROZEMBO. Scélérat imberbe! je n'ai jamais tremblé devant Dieu, pourquoi tremblerais-je devant un homme? Pourquoi devant toi, qui es moins qu'un homme?

DAVILLA. Encore un mot, Païen audacieux, et je frappe.

OROZEMBO. Frappe Chrétien, et tu pourras dire avec orgueil à tes frères : Et moi aussi j'ai assassiné un Péruvien.

DAVILLA. Que l'enfer t'engloutisse! (*Il le poignarde.*)

PIZARRE. Arrête, Davilla!

DAVILLA. Aurais-tu pu supporter plus long-temps ses insultes?

PIZARRE. Non, et c'est pour cela qu'il ne devait pas mourir sans tortures.

OROZEMBO. C'est vrai... Ecoute, jeune homme, ton emportement irréfléchi m'a épargné d'affreux tourmens, et t'a fait perdre à toi-même une utile leçon. Tu aurais vu avec quelle cruauté la vengeance peut infliger des supplices, et avec quelle patience la vertu peut les supporter.

ELVIRE, *soutenant la tête d'Orozembo sur son sein.* Vous êtes tous des moustres!... Lève les yeux, innocent martyr, lève les yeux, et bénis-moi avant de mourir. Grand Dieu, que je plains ton sort!

OROZEMBO. Me plaindre!.. quand je touche au bonheur! Femme, je te bénis!... Espagnols, que le ciel change vos cœurs et vous pardonne comme je le fais!

(*On emporte Orozembo expirant.*)

PIZARRE. Davilla, si jamais vous vous rendez coupable une seconde fois...

DAVILLA. Pardonne à ma bouillante indignation,

PIZARRE. C'est assez. Qu'on mette en liberté cet autre misérable. Il pourra raconter comment nous récompensons l'insolence et la vaine présomption... Ecoutez, nos troupes se mettent en marche.

LE PÉRUVIEN, *passant devant Elvire.* Si par ta protection les restes de mon maître pouvaient être préservés de toute insulte...

ELVIRE. Je t'entends.

LE PÉRUVIEN. Ses fils béniront ta charité du moins, s'ils ne peuvent venger la mort de leur père.

PIZARRE. Que murmure cet esclave?

ELVIRE. Il ne veut pas quitter ces lieux sans rendre grace à votre compassion.

PIZARRE. Voici nos soldats et leurs chefs. Suivez-moi, mes amis, je vais assigner à chacun son poste, et avant que le Dieu du Pérou se soit plongé dans les eaux de la mer, la bannière Espagnole, teinte de sang, flottera sur les murs de Quito. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

ELVIRE, VALVERDE.

VALVERDE. Je ne sais si c'est présomption de ma part, mais l'horreur dont je vois l'ame d'Elvire pénétrée, fortifie mes espérances.

ELVIRE. La terreur et le remords me déchirent. Je voudrais fuir ces scènes d'horreur.

VALVERDE. L'attachement de Valverde ne peut-il pas être ton refuge?

ELVIRE. Que ferais-tu pour mon salut, pour ma vengeance?

VALVERDE. Je tenterai tout ce qu'exigeront tes injures. Dis un mot, et Pizarre tombe sanglant à tes pieds...

ELVIRE. Souviens-toi de cette promesse. Peut-être un jour... Maintenant éloigne-toi.

SCÈNE VII.

ELVIRE, *seule.*

Non, ce n'est pas là la vengeance qu'il faut à Elvire: ce n'est pas là l'instrument qu'elle doit employer. Je rougis d'avoir un seul moment écouté ce traître exécrable... Un malheureux qui trahit la confiance de son maître, serait-il fidèle à l'amour, à l'honneur?.. Pizarre m'abandonnera... Oui, oui, il m'abandonnera, moi qui ai tout sacrifié pour lui! Cependant je veux réprimer cet orgueil qui gonfle

mon cœur, et l'éprouver encore. O hommes! Lorsque fatigués de la constance d'un amour vertueux, vous cherchez de nouvelles délices dans une passion criminelle, vous pouvez outrager et délaisser le cœur auquel vous aviez engagé votre foi, et en étouffant vos remords ne redouter aucun autre péril, car ce cœur délaissé, outragé par vous, a toujours pour soutien une réputation sans tache, une conscience pure. Mais tremblez devant le courroux d'une maîtresse offensée, lorsqu'elle se détache de l'homme qui l'a privée de toute protection naturelle, de toute consolation intérieure... Que lui reste-t-il alors? Le désespoir et la vengeance. (*Elle sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une campagne.

CORA *joue avec son enfant*, ALONZO *les contemple avec ivresse.*

CORA. Alonzo, trouves-tu qu'il te ressemble maintenant?

ALONZO. C'est plutôt ton portrait fidèle... ta fraîcheur, ton air doux et souriant,,.

CORA. Mais ses cheveux noirs, la couleur de ses yeux me retracent mon Alonzo. O idole de mon cœur, image vivante de mon bien-aimé. (*Elle presse l'enfant sur son sein.*)

ALONZO. Cette petite créature innocente me dérobe, j'en suis sûr, une portion de ton amour, ma Cora. Elle a du moins sa part de tes caresses qui, jusqu'à sa naissance, étaient toutes à moi.

CORA. Cher Alonzo, l'amour d'une mère pour son enfant n'est pas un vol fait à son époux. C'est un délice qu'elle reporte avec une tendre reconnaissance vers l'auteur de cette félicité nouvelle.

ALONZO. Crois-tu donc que je te fisse un reproche sérieux?

CORA. Je suis sûre qu'il parlera bientôt. Ce sera le dernier des trois jours de fête accordés par la nature au cœur sensible d'une tendre mère.

ALONZO. Et quels sont ces trois jours?

CORA. Je ne parlerai pas du transport qu'excite sa naissance. Le sentiment que nous éprouvons alors tient presque de l'égoïsme. Mais lorsque apparaît pour la première

fois la blancheur de ses petites dents, brisant avec douleur les molles gencives qui les recelaient, quelle joie nous ressentons ! puis lorsqu'il s'échappe seul et sans soutien des bras de son père, et qu'il s'attache en riant et en chancelant aux genoux de sa mère, c'est pour elle un second jour d'ivresse; mais plus doux encore est celui où les lèvres incertaines de son enfant balbutient les noms si charmans de père et de mère. Oh ! oui c'est le plus beau de tous les jours !

ALONZO. Chère Cora !

CORA. Oh ! mon Alonzo ! il n'y a pas un jour, pas une heure où je ne remercie le ciel du double bien que je possède.

ALONZO. Remercions le ciel et Rolla.

CORA. Tu as raison ; le ciel et Rolla. Ne les remercies-tu pas aussi, Alonzo ? N'es-tu pas heureux ?

ALONZO. Peux-tu le demander ?

CORA. Pourquoi donc depuis quelque temps ton repos est-il si troublé ? Pourquoi le calme de la nuit apporte-t-il tes soupirs à mon oreille inquiète ?

ALONZO. Ne suis-je pas obligé de combattre contre mon pays, contre mes frères ?

CORA. Ne cherchent-ils pas notre destruction ? d'ailleurs, tous les hommes ne sont-ils pas frères ?

ALONZO. Et si les Espagnols triomphaient !

CORA. Je fuirais et j'irais te retrouver dans nos montagnes.

ALONZO. Fuir avec ton enfant, Cora !

CORA. Crois-tu qu'une mère, quand elle fuit le danger, puisse sentir le poids de son enfant ?

ALONZO. Cora, chère amie, veux-tu tranquilliser mon cœur ?

CORA. Oh ! oui ! oui !

ALONZO. Eh bien ! vole vers les montagnes, vers cette re-

traite où nos frères, nos vierges et les enfans de nos soldats attendent l'issue de la guerre. Cora ne voudra pas seule résister au vœu de son époux, de ses sœurs et de son roi.

CORA. Alonzo, je ne puis te quitter! Eloigné de toi, je croirais te voir à chaque instant blessé, sanglant, abandonné!.. Non, je ne puis te quitter.

ALONZO. Rolla sera près de moi.

CORA. Oui, tant que la guerre exercera ses fureurs, partout où elle les exercera, le brave Rolla sera à tes côtés. Il pourra te venger; mais te sauver, le pourra-t-il? si le péril l'appelle, il te quittera. Moi, j'ai juré de ne t'abandonner qu'avec la vie. Cher Alonzo, peux-tu vouloir que je manque à ma parole?

ALONZO. Eh bien donc, j'y consens. Oui, tu réunis toutes les perfections; tout ce qu'il y a de grand, d'aimable, d'héroïque. Tu fais mon orgueil, mon bonheur, tu es tout pour moi? Se peut-il qu'il y ait sur la terre des insensés, qui cherchent le bonheur et qui négligent l'amour?

CORA. Alonzo, je ne sais comment te rendre grace; une affection sincère ne peut remercier que par le silence. Vouloir exprimer sa reconnaissance par de vains sons, c'est risquer d'être au-dessous de son sujet. (*On entend du bruit.*) Le roi s'approche sans doute.

ALONZO. Non, c'est notre général; il place la garde qui doit entourer le temple pendant le sacrifice. Voici Rolla, le plus grand et le plus généreux des héros (*La trompette sonne.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES; ROLLA.

ROLLA, *en entrant.* Placez-les sur la colline qui fait face au camp Espagnol.

CORA. Rolla! mon ami, mon frère!

ALONZO. Mon ami, mon bienfaiteur, notre vie suffira-t-elle pour acquitter tout ce que nous te devons?

ROLLA. Passez-la, cette vie, dans la paix et le bonheur; que Rolla en soit témoin, et il est assez payé.

CORA. Regarde cet enfant! c'est le plus pur de mon sang; mais si jamais il t'aime ou te respecte moins que son père, que la haine de sa mère tombe sur lui?

ROLLA. Laissons cela. Quel sacrifice ai-je donc fait pour mériter tant de reconnaissance? l'objet de mon amour, c'était le bonheur de Cora; Cora est heureuse, mes désirs ne sont-ils pas comblés? n'ai-je pas ma récompense? Maintenant, écoute le conseil d'un ami: il faut t'éloigner; va chercher ces cavernes sacrées, ces retraites non profanées, où après le sacrifice qui s'apprête vont se retirer nos femmes, et même les vierges du Soleil.

CORA. Ne serais-je pas en sûreté ici avec Alonzo, avec toi?

ROLLA. Nous avons appris que Pizarre voulait nous surprendre. Ta présence, Cora, ne peut seconder, et pourrait au contraire enchaîner les efforts de notre courage.

CORA. Moi, enchaîner votre courage!

ROLLA. Oui, tu sais combien tu es chérie de nous deux, de ton époux, de ton ami. Si tu restes près de nous, tu seras seule l'objet de nos pensées; nous ne pourrons pas respirer pour la vengeance seule. Nous n'oserons profiter d'aucun avantage, s'il faut pour cela nous éloigner de toi; nous n'oserons porter aucun secours à d'autres que toi. L'amant fidèle ne s'appartient pas dans la guerre, s'il ne sait que la bien-aimée de son cœur est à l'abri de tout danger.

ALONZO. Ami, je te remercie. Voilà les raisons que je voulais lui donner.

CORA. Cet excès d'amour qui produit la crainte au lieu

du courage me flatte, mais ne me persuade pas. Dans une telle occasion une épouse est incrédule.

ROLLA. Une mère l'est-elle aussi?

CORA. Une mère, oh! non, non.... ordonnez, envoyez-moi partout où vous voudrez.

ALONZO. Ma bien-aimée, nous te remercions tous deux. (*On entend une marche en dehors.*) Le roi vient assister au sacrifice. Rolla, tu parlais tout à l'heure d'un projet formé pour nous surprendre; on m'a dit qu'un de mes serviteurs manquait : je ne sais s'il a été pris, ou s'il nous a trahis.

ROLLA. N'importe, nous sommes préparés à tout. Viens, Cora; sur l'autel dressé au milieu de ces rocs, tu appelleras la bénédiction suprême, et les pieuses prières d'une épouse tremblante, d'une tendre mère, sont les plus précieuses et les plus irrésistibles devant le trône d'une divinité compatissante. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente le temple du Soleil, décoré avec toute la magnificence de l'idolâtrie péruvienne. L'autel est au milieu.

Marche solennelle. Les guerriers et le Roi entrent d'un côté du Temple, ROLLA, ALONZO *et* CORA *de l'autre.*

ATALIBA. Alonzo, sois le bien venu. (*A Rolla.*) Cher parent, donne-moi ta main. (*A Cora.*) Béni soit l'objet de ton amour maternel!

CORA. Que le Soleil bénisse le père de son peuple!

ATALIBA. Le bonheur d'un roi est tout entier dans celui de ses enfans. Amis, quelle est la disposition de nos soldats?

ROLLA. Elle est digne de la cause qu'ils ont à défendre. Leur cri est la victoire ou le trépas; notre roi, notre pays, et notre Dieu!

ATALIBA. Rolla, c'est toujours toi qui au jour du péril as la noble charge d'enflammer le courage de nos chefs, avant que l'on consacre ces bannières que ta valeur sait si bien protéger.

ROLLA. Et cependant, c'est quand le péril est proche qu'ils ont le moins besoin de mes discours pour s'enflammer. Braves camarades, vous qui partagez mes travaux, mes sentimens, ma gloire; les paroles de Rolla peuvent-elles rien ajouter à la vertueuse énergie qui remplit vos cœurs? Non, vous avez jugé comme moi les mensonges artificieux par lesquels ces audacieux usurpateurs espéraient vous abuser; votre esprit généreux a comparé comme le mien les motifs qui, dans une semblable guerre, peuvent enflammer leurs ames et les nôtres. Eux, poussés par une aveugle frénésie, combattent pour piller et étendre leur domination; nous combattons pour notre pays, nos autels et nos foyers. Ils suivent un aventurier qu'ils craignent, et obéissent à un pouvoir qu'ils détestent. Nous servons un monarque que nous aimons, un Dieu que nous adorons. Partout où ils promènent leur fureur, la désolation suit leurs pas; partout où ils s'arrêtent comme amis, on maudit cette amitié funeste. Ils prétendent qu'ils viennent pour améliorer notre situation, agrandir nos pensées, et nous affranchir du joug de l'erreur. En effet, ils peuvent bien nous éclairer, eux qui sont esclaves de la passion, de l'avarice et de l'orgueil. Ils nous offrent leur protection; c'est celle que les vautours accordent aux agneaux; ils les couvrent de leurs ailes et les dévorent. Ils veulent que nous échangions le bien certain que nous possédons pour quelque chose de mieux qu'ils nous promettent. Notre réponse est simple. Le trône que nous honorons est le choix du peuple; les lois que nous révérons sont un legs de notre valeureux père. La foi que nous suivons, nous enseigne à vivre dans un esprit de charité avec le reste des hommes,

et à mourir avec l'espérance d'un autre bonheur au-delà du tombeau. Dites cela à nos ennemis, dites-leur que nous ne voulons aucun changement, et moins encore celui qu'ils voudraient nous faire subir. (*Acclamations des soldats.*)

ATALIBA, *embrassant Rolla.* Amis, méditez toujours ces vérités sacrées, et commencez le sacrifice.

CHOEUR.

PRÊTRES ET VIERGES.

« O pouvoir suprême, regarde avec un sourire de bonté
« les travaux de ton serviteur : affranchis du joug des pas-
« sions trompeuses les cœurs que nous élevons vers toi en
« ce moment. Soleil qui vivifies tout, daigne écouter les
« voix qui s'unissent pour te célébrer ; que ton feu sacré
« consume ce sacrifice que nous t'offrons au jour du péril.
« (*Le feu paraît sur l'autel.*) Chantez, chantez, le Dieu que
« nous adorons nous a entendus ; sa flamme couvre l'autel ;
« maintenant que l'épée vengeresse soit tirée du fourreau ;
« oui, la victoire est peinte dans les regards de Rolla ; ses
« ennemis seront vaincus, écrasés. »

ATALIBA. Notre offrande est acceptée. Aux armes maintenant, préparons-nous à combattre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ORANO.

ORANO. On aperçoit l'ennemi.

ATALIBA. A quelle distance ?

ORANO. J'étais en sentinelle sur le penchant de la colline, et j'ai aperçu toutes leurs forces en mouvement. Ils s'avancent avec rapidité vers notre camp désert, comme s'ils savaient que ces sacrifices nous retiennent ici.

ROLLA. Il faut les joindre avant qu'ils n'atteignent le camp.

ATALIBA. Et vous, mes filles, réfugiez-vous avec vos enfans dans le lieu de sûreté.

CORA. Oh! Alonzo!

ALONZO. Tu me reverras bientôt.

CORA. Bénis encore une fois ton épouse et ton enfant avant de les quitter.

ALONZO. Que le ciel te bénisse et te protége, ma bien-aimée, et toi aussi, cher petit innocent.

ATALIBA. Hâtez-vous! les momens sont précieux.

CORA. Adieu, Alonzo; souviens-toi que ta vie est la mienne.

ROLLA. Tu ne dis pas un mot d'adieu à Rolla.

CORA, *lui donnant la main.* Adieu. Que le Dieu de la guerre soit avec toi! Ramène-moi mon Alonzo.

(*Elle sort avec son enfant.*)

ATALIBA, *tirant son épée.* Mes frères, mes fils, mes amis, je connais votre valeur. Si nos armes sont malheureuses, que le désespoir soit le dernier sentiment de vos cœurs; si elles sont heureuses, que la pitié soit notre premier devoir! Alonzo, je te confie la défense du passage étroit des montagnes. Rolla se tiendra à la droite de la forêt. Pour moi, je vais marcher droit à l'ennemi, et combattre jusqu'à ce que je voie mon peuple sauvé, ou qu'il voie son roi expirer. Que notre mot de ralliement soit Dieu et notre patrie.

(*Marche guerrière, ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le théâtre représente une forêt.

ROLLA, ALONZO.

ROLLA. Ami, c'est ici qu'il faut nous séparer pour nous rejoindre bientôt et jouir ensemble de notre triomphe.

ALONZO. Si c'était pour ne plus nous revoir! Rolla, ar-

rêtons-nous un moment. Nous avons devancé l'armée. Un mot encore avant de nous séparer.

ROLLA. Il ne doit plus y avoir qu'un seul mot pour nous : combattre.

ALONZO. J'en connais un autre... Cora.

ROLLA. Cora ! parle.

ALONZO. L'heure qui va suivre doit nous apporter...

ROLLA. La victoire ou la mort.

ALONZO. Peut-être la victoire pour l'un et la mort pour l'autre.

ROLLA. Peut-être le trépas pour tous deux.

ALONZO. Dans ce cas, je lègue mon épouse et mon enfant à la protection du ciel et de mon roi; mais si je succombe seul, Rolla, sois mon héritier.

ROLLA. Comment?

ALONZO. Que Cora soit ton épouse, et sers de père à mon enfant.

ROLLA. Alonzo, ranime ton courage. Bannis ces pensées timides.

ALONZO. Je l'ai essayé, mais en vain. Je ne puis me soustraire au triste pressentiment qui me poursuit. Tu sais qu'il ne m'ébranlera pas dans le combat; mais fais-moi la promesse que je te demande.

ROLLA. Si telle est la volonté de Cora, oui, je te le promets. *(Il lui donne la main.)*

ALONZO. Dis-lui que ce fut mon dernier désir, et porte-lui, ainsi qu'à mon fils, ma dernière bénédiction.

ROLLA. Je le jure. Maintenant rendons-nous à nos postes, et que nos épées parlent pour nous.

(Ils tirent leurs épées.)

ALONZO. Pour le roi et Cora !

ROLLA. Pour Cora et le roi. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI.

Le théâtre représente une campagne. On aperçoit le camp des Péruviens.

UN VIEILLARD *aveugle*, UN ENFANT.

(*On entend des cris d'alarme*)

LE VIEILLARD. Personne n'est encore revenu du camp?

L'ENFANT. Un messager seul. Du temple ils se sont tous précipités au-devant de l'ennemi.

LE VIEILLARD. Chut, j'entends le bruit des armes. Oh! si je n'avais pas perdu mes yeux, j'aurais pu saisir une épée et mourir en soldat. Sommes-nous seuls?

L'ENFANT. Oui, j'espère que mon père n'aura pas de mal...

LE VIEILLARD. Il fera son devoir. Je suis plus inquiet sur ton sort, mon enfant.

L'ENFANT. Je puis rester avec toi, cher grand-papa.

LE VIEILLARD. Mais si l'ennemi venait, on te séparerait de moi.

L'ENFANT. Oh! non, mon grand-papa. Car ils verront tout de suite que tu es vieux et aveugle, et que tu ne peux pas te passer de moi.

LE VIEILLARD. Pauvre enfant! tu connais bien peu le cœur de ces hommes impitoyables. (*On entend le canon.*) Écoute! ce bruit n'est pas éloigné! j'entends le mugissement de ces machines terribles qui combattent pour nos cruels ennemis... A chaque coup ma main se serre involontairement, elle croit presser encore une épée. Hélas! je ne puis servir mon pays que par mes prières. Que le ciel sauve l'Inca et ses malheureux guerriers!

L'ENFANT. Mon bon papa, voici des soldats qui accourent pêle-mêle.

LE VIEILLARD. Des Espagnols, mon enfant?

L'ENFANT. Non, des Péruviens.

LE VIEILLARD. Quoi ! et ils abandonnent le champ de bataille... C'est impossible!

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; DEUX SOLDATS PÉRUVIENS.

LE VIEILLARD. Parle-leur, mon enfant! D'où venez-vous? où est le combat?

UN SOLDAT. Nous ne pouvons résister. On nous envoie comme réserve derrière la colline. La journée se déclare contre nous.

LE VIEILLARD. Hâtez-vous donc. (*Les soldats sortent.*)

L'ENFANT. J'aperçois les pointes des lances qui brillent dans l'air.

LE VIEILLARD. Ce sont des Péruviens, sans doute. Viennent-ils de ce côté?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS ; UN SOLDAT PÉRUVIEN.

L'ENFANT. Soldat, parle à mon pauvre père aveugle....

LE SOLDAT. On m'envoie dire à ce malheureux de se retirer dans les rochers. Tout est perdu. Le roi est blessé.

LE VIEILLARD. Et vite, mon enfant, mène-moi sur la colline d'où tu pourras découvrir toute la campagne.

(*Bruit d'alarme : le vieillard et l'enfant se retirent.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ATALIBA *blessé*, ORANO, OFFICIERS ET SOLDATS.

ATALIBA. Ma blessure est bandée. Croyez-moi, ce n'est rien. Je puis retourner au combat.

ORANO. Pardonnez à votre sujet, mais le prêtre qui veille sur la bannière sacrée a déclaré que le sang des Incas une fois répandu, il n'y avait plus de succès à attendre, à moins qu'il ne quittât le champ de bataille.

ATALIBA. Contrainte cruelle! Ô mes braves et malheureux soldats! Et je ne puis plus être témoin de leurs courageux efforts. Mais hâtez-vous, retournez vers vos compagnons; je ne veux pas arracher un seul soldat à son poste. Allez et vengez vos frères morts. (*Orano, les officiers et soldats sortent.*) Je ne me plaindrai pas; mon propre sort est ce qui m'inquiète le moins. C'est pour toi, ô mon peuple, que je souffre et que je crains.

LE VIEILLARD, *à l'enfant.* N'ai-je pas entendu la voix d'un malheureux? Qui donc se plaint ainsi?

ATALIBA. Un homme que l'espérance a presque abandonné.

LE VIEILLARD. Le roi vit-il encore?

ATALIBA. Oui!...

LE VIEILLARD. Alors l'espoir ne doit pas l'abandonner. Ataliba protége jusqu'au dernier de ses sujets.

ATALIBA. Mais qui protégera Ataliba?

LE VIEILLARD. Les pouvoirs immortels qui veillent sur l'homme juste. Les vertus de notre monarque lui assurent et l'affection de son peuple et la protection du ciel.

ATALIBA. Que mes murmures étaient impies! Arbitre souverain, que tes bienfaits sont infinis! même dans ce

moment où je croyais subir l'épreuve de la plus rude des souffrances humaines, tu me verses la plus douce consolation de la vie.... l'assurance que je suis aimé....

L'ENFANT. O mon père!... Etranger, voyez-vous ces hommes affreux qui accourent vers nous.

ATALIBA. Dieux! des Espagnols! et moi Ataliba, déplorable fugitif, je n'ai même pas une épée, je ne pourrai leur faire payer la rançon d'une vie royale!

SCÈNE X.

LES MÊMES; DAVILLA, ALMAGRO, SOLDATS ESPAGNOLS.

DAVILLA. C'est lui! notre espoir est comblé, je le connais bien, c'est le roi.

ALMAGRO. Allons, suivez-moi avec votre prisonnier. Évitez ces Péruviens, quoiqu'ils fuyent. De ce côté nous pourrons regagner notre armée.

(*Ils sortent emmenant Atabila prisonnier.*)

LE VIEILLARD. Le roi! malheureux que je suis! et je n'ai pu contempler ses traits augustes. Mon enfant, j'aurais voulu être conduit à la portée des armes de ces scélérats.

L'ENFANT. Mon père... tous nos compatriotes viennent ici pour chercher un refuge...

LE VIEILLARD. Non, non, c'est pour sauver leur roi. Ils ne l'abandonneront jamais. (*Bruit d'alarme.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; OFFICIERS ET SOLDATS PÉRUVIENS *fuyant en désordre*, ORANO.

ORANO. Arrêtez, fuyards, je vous l'ordonne. Rolla vous appelle.

UN SOLDAT. Nous ne pouvons combattre contre leurs machines enflammées !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROLLA.

ROLLA. Arrêtez, lâches ! Quoi ! vous craignez la mort et vous ne craignez pas la honte ! O fureur ! je jure que j'étends par terre le premier qui bougera ; ou plutôt plongez votre épée sacrilége dans le cœur de votre chef, pour qu'il ne voye plus votre honte.... Où est le roi?

ORANO. Ce vieillard et cet enfant m'apprennent qu'un détachement d'ennemis a réussi à le faire prisonnier : tenez, on peut les apercevoir encore.

ROLLA. Et ils emmènent l'Inca prisonnier. Entendez-vous, guerriers lâches et rebelles ! cette poussière que vous voyez s'élève sous les pas des Espagnols qui entraînent insolemment votre roi, votre père !.. Ataliba captif ! allez maintenant... fuyez et cherchez votre salut si vous l'osez.

LE VIEILLARD. Bénie soit la voix de Rolla ! béni soit le coup qui m'a arraché la vue, puisqu'il m'épargne aujourd'hui la honte de voir les misérables lâches qui craignent de suivre Rolla, même pour sauver leur roi.

ROLLA. Vous reculez devant le tonnerre de l'ennemi et vous ne frémissez pas de ce reproche. Oh ! que n'avez-vous une goutte de ce noble sang qui anime le cœur de ce vétéran aveugle. Qu'une honte éternelle vous écrase, si vous m'abandonnez... Mais non, je pars seul, seul pour mourir avec gloire aux côtés de mon roi.

SOLDATS. Rolla, nous te suivons.

(*Rolla et tous les Péruviens sortent.*)

SCÈNE XIII.

LE VIEILLARD, L'ENFANT.

LE VIEILLARD. O Rolla, homme vraiment divin! Et toi, redoutable Soleil, du sein de tes nuages envoie tes rayons vengeurs à son secours. Mon enfant, monte sur quelque hauteur et apprends à mon impatience tout ce que tu verras.

L'ENFANT. Je puis monter sur le rocher et de là sur un arbre élevé (*Il grimpe sur un arbre.*) Maintenant je les vois parfaitement... Oui... les Espagnols descendent rapidement la montagne.

LE VIEILLARD. Et Rolla les suit?

L'ENFANT. Oui.... oui.... il vole comme une flèche.... Ah! voilà qu'il fait signe à nos soldats. (*On entend le canon.*) Maintenant on ne voit plus que du feu et de la fumée.

LE VIEILLARD. Oui, le feu est l'arme de ces scélérats.

L'ENFANT. Le vent dissipe la fumée... A présent ils sont tous mêlés ensemble.

LE VIEILLARD. Vois-tu le roi?

L'ENFANT. Oui, Rolla est près de lui. Son épée étincelle quand il frappe...

LE VIEILLARD. Continue, brave Rolla: n'épargne pas ces monstres!

L'ENFANT. Grand-papa!... grand-papa!... les Espagnols s'enfuient. Maintenant je vois le roi qui embrasse Rolla.

(*Cris de victoire, fanfare.*)

LE VIEILLARD, *se jetant à genoux.* Source de la vie! comment mon souffle épuisé peut-il porter vers toi des actions de grâce assez vives? Descends, mon cher enfant, et viens à moi que je t'embrasse! mes forces sont épuisées.

L'ENFANT. Que je te soutienne... comme tu trembles.

LE VIEILLARD. C'est de joie, mon enfant...

(*Il sort soutenu par l'enfant; nouveaux cris de victoire.*)

SCÈNE XIV.

ATALIBA, ROLLA; PÉRUVIENS.

ATALIBA. Au nom de mon peuple, dont tu as sauvé aujourd'hui le monarque, accepte cette marque de sa reconnaissance. (*Il donne à Rolla son soleil de diamans.*) Cette larme qui est tombée dessus peut ternir son lustre pour un instant, mais n'ôtera pas de son prix à tes yeux.

ROLLA. C'est la main du ciel et non la mienne qui a sauvé mon roi.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; UN OFFICIER ET SOLDATS PÉRUVIENS.

ROLLA, *vivement.* Eh bien! Alonzo?

L'OFFICIER. Alonzo, par son intrépide génie, a bientôt dissipé la terreur qui s'était répandue dans nos rangs. Mais je crains que nous n'ayons sa perte à déplorer. Il a poursuivi nos ennemis avec trop d'acharnement.

ATALIBA. Alonzo serait mort!

PREMIER SOLDAT. Je l'ai vu tomber.

DEUXIÈME SOLDAT. Non, te dis-je, je l'ai vu se relever et combattre encore, mais alors il a été entouré et désarmé.

ATALIBA. O victoire achetée trop chèrement!

ROLLA. O Cora, qui osera t'apprendre cette fatale nouvelle?

ATALIBA. Rolla, notre ami n'est plus; mais notre pays

est sauvé : notre douleur doit céder à la joie publique que va faire éclater notre triomphe. Allons remplir le premier et le plus sacré des devoirs que la victoire impose. Allons sécher les larmes des veuves et des orphelins dont les protecteurs ont péri pour la sainte cause de la patrie.

(*Marche triomphale. Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une retraite sauvage.

Au lever du rideau on voit CORA *et son enfant. D'autres femmes et enfans.*

LES FEMMES *chantent en chœur.* « Si l'effrayante mort se « présentait à nous, nous saurions la braver; entourées « d'amies si courageuses, si fidèles, nous saurions la braver. »

Un Péruvien, accourt hors d'haleine.

UNE DES FEMMES. Eh bien, le triomphe ou la mort?

LE PÉRUVIEN. Le sort se déclare contre nous; le roi est blessé et prisonnier.

UNE FEMME. O comble de malheur! ô désespoir?

CORA, *d'une voix faible.* Et Alonzo?

LE SOLDAT. Je ne l'ai pas vu.

UNE FEMME. Où fuir?

UNE AUTRE FEMME. Au fond de la forêt.

CORA. Je ne bougerai pas d'ici.

UN AUTRE SOLDAT. Victoire! victoire! réjouissez-vous! nous sommes vainqueurs.

UNE FEMME, *sautant de joie.* Sois le bien venu, messager de bonheur; mais le roi?

LE SOLDAT. Il est à la tête des braves guerriers qui s'avancent en ces lieux.

(*Marche triomphale dans le lointain.*)

CHOEUR DE FEMMES. « Chut! chut! écoutez ; c'est le bruit « d'une marche triomphale.

« Ecoutez, la colline lointaine nous renvoie ces sons « guerriers... ils frappent l'oreille de terreur. »

SCÈNE II.

ATALIBA, ROLLA, PÉRUVIENS.

CHOEUR DE GUERRIERS. « La victoire nous a rendus libres; « nous accourons pour voir nos amis. »

ATALIBA. Merci, merci, mes enfans, je ne souffre plus, je vous assure; mon sang une fois arrêté, ma blessure n'est plus rien (*Cora s'approche de Rolla, qui paraît l'éviter avec tristesse.*)

CORA, *à Rolla.* Où est Alonzo? (*Rolla détourne la tête en silence.*)

CORA, *se jetant aux genoux du roi.* Rendez-moi mon époux. Rendez un père à cet enfant.

ATALIBA. Je m'afflige de ne pas trouver Alonzo ici.

CORA. Espériez-vous donc l'y trouver?

ATALIBA. C'était mon vœu le plus ardent.

CORA. Ataliba, Alonzo est-il mort?

ATALIBA. Non, les Dieux auront exaucé nos prières.

CORA. Alonzo est-il mort?

ATALIBA. Il vit encore dans mon cœur.

CORA. O mon roi, ne me torturez pas ainsi!... Parlez. Cet enfant est-il orphelin?

ATALIBA. Chère Cora, ne repoussez pas le peu d'espérance qui nous reste encore.

CORA. Le peu d'espérance... Il y en a donc encore... Parle-moi, Rolla, toi qu'on a surnommé l'ami de la vérité!

ROLLA. On n'a pas retrouvé Alonzo.

CORA. On ne l'a pas retrouvé... Que veux-tu dire?... Toi, toi, Rolla, tu ne dis pas la vérité. Oh! délivre-moi du supplice d'entendre la foudre gronder au loin. Qu'elle éclate et qu'elle m'écrase tout à coup... Ne me dites pas qu'on ne l'a pas retrouvé. Avouez-moi sur-le-champ qu'il n'est plus.

ROLLA. Ce serait mentir.

CORA. Mentir!... Sois béni pour avoir prononcé ce mot. Mais ne me tenez pas dans cette horrible incertitude. Lève au ciel tes petites mains, mon enfant; peut-être ton innocence plaidera plus éloquemment que la douleur de ta mère.

ROLLA. Alonzo est prisonnier.

CORA. Prisonnier des Espagnols! Prisonnier de Pizarre! Alonzo est mort!

ATALIBA. Espérons encore. La plus riche rançon que notre royaume puisse fournir va être portée aux Espagnols par un de nos hérauts.

UNE PÉRUVIENNE. Pour la rançon d'Alonzo, donnons notre or, nos pierres précieuses... Toutes, toutes; tiens, chère Cora, tiens...

(*Les Péruviennes se dépouillent de tous leurs ornemens et les offrent à Cora.*)

ATALIBA. Oui, pour la rançon d'Alonzo les Péruviens donneraient tout ce qu'ils possèdent. Je te remercie, divinité suprême, de m'avoir donné de tels cœurs à gouverner.

CORA. Monarque adoré, je ne te demande qu'une grâce, permets-moi d'aller avec le héraut.

ATALIBA. Souviens-toi, Cora, que tu es mère en même temps qu'épouse. Ne hasarde pas ton honneur et le salut de ton enfant. Chez ces barbares, la vue de ta jeunesse, de ta beauté, de ton innocence, ne ferait que river les fers d'Alonzo et déchirer son cœur qui tremblerait pour toi. Attends, chère Cora, attends le retour du héraut.

CORA. Apprends-moi donc comment je pourrai vivre jusque-là.

ATALIBA. Nous allons offrir aux Dieux les actions de grâce pour notre victoire, et nos prières pour le salut d'Alonzo. (*Marche solennelle. Ils sortent tous.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente une forêt.

CORA *et son enfant; puis* ROLLA.

CORA. Cher ange d'innocence!... Quel sera ton destin?

ROLLA, *entrant*. Cora, je suis exact au rendez-vous que tu m'as donné.

CORA. O mon cher enfant, as-tu conservé ton père?

ROLLA. Ton enfant peut-il être orphelin tant que Rolla existe.

CORA. Peut-être bientôt il aura perdu sa mère... Penses-tu que je puisse survivre à mon cher Alonzo?

ROLLA. Oui, par amour pour son fils. Au nom de l'amour que tu avais pour Alonzo, Cora, écoute son ami.

CORA. Et de qui parles-tu?... qui n'était pas l'ami d'Alonzo?

ROLLA. Ses paroles d'adieu!...

CORA. Ses paroles d'adieu... Oh! parle, parle vite.

ROLLA. M'ont confié deux dépôts précieux. Sa bénédiction pour son fils et une dernière prière adressée à Cora.

CORA. Sa dernière prière!... sa dernière... oh! dis-la moi.

ROLLA. Si je succombe, m'a-t-il dit (et un triste pressentiment l'agitait alors), promets-moi de prendre Cora pour ton épouse, et sers de père à mon enfant... Je lui donnai ma parole et nous nous séparâmes... Je te redis ces détails, Cora, parce que j'ai engagé ma parole à Alonzo. Pour moi,

je n'avais nourri aucune espérance, je ne voulais faire valoir aucun droit.

CORA. Ma raison m'abandonne-t-elle? Quelle est cette lumière affreuse qui vient m'éclairer? Oh! Alonzo, peut-être tu as péri victime de ton cœur généreux et confiant. Si tu n'avais pas parlé, si tu n'avais pas fait ce legs funeste de mes faibles charmes...

ROLLA. Cora, quel odieux soupçon!...

CORA. Oui, oui, j'en suis certaine... c'est un piége qu'on lui a tendu... il a été conduit au lieu fatal, et la valeur d'un mortel n'a pu résister à une armée d'assassins. Vainement il appelait Rolla à son secours. Tu le regardais de loin, tu pouvais le sauver, tu le pouvais, mais tu n'as pas voulu...

ROLLA. O glorieux Soleil!... ai-je donc mérité d'être traité ainsi?.... Cora, ordonne-moi plutôt de plonger cette épée dans mon cœur...

CORA. Non, non, vis pour l'amour, vis pour cet amour que tu ambitionnes, dont les fleurs doivent croître sur le tombeau sanglant de ton ami, trahi, assasseiné..... Tu m'as apporté les dernières paroles d'Alonzo; maintenant écoute les miennes. Puisse cet enfant sucer un mortel poison de mon sein déchiré, plutôt que d'appeler Rolla son père!... et moi je m'enchaînerais plutôt au cadavre inanimé du plus vil soldat mort aux côtés d'Alonzo que d'appeler Rolla mon époux.

ROLLA. Donne-moi du moins le nom que j'ai mérité, celui de ton ami, de ton protecteur.

CORA. Retire-toi, je n'ai d'autre protecteur que mon Dieu. Avec cet enfant dans mes bras, je vais voler vers le champ du carnage. Là ces mains retourneront tous les cadavres inanimés, et quelque défigurés qu'ils soient, j'y chercherai le sourire de mon Alonzo. Avec d'horribles cris je redirai son nom jusqu'à ce que mes veines se rompent. S'il lui reste le moindre souffle de vie, il reconnaîtra

la voix de sa Cora, il rouvrira pour un moment ses yeux presque éteints, et son dernier regard me bénira. Mais si nous ne le retrouvons pas, alors, ô mon enfant, nous irons au camp des Espagnols. Ton air angélique, ta douce innocence me faciliteront un passage au milieu de leurs innombrables épées..... Les Espagnols sont aussi des hommes. Y a-t-il un cœur assez cruel pour repousser une épouse qui cherche son époux expirant, ou la créature innocente qui appelle par ses cris son père captif? Non, non, partout mon enfant sera en sûreté... Une mère malheureuse portant dans ses bras un pauvre orphelin a le droit et le pouvoir de pénétrer en tous lieux... Oui, oui, mon enfant, nous irons ensemble chercher ton père...

(*Elle sort.*)

ROLLA, *seul, après un moment de silence et d'agitation.* Si j'avais mérité un seul de tes reproches, Cora, je me considérerais comme un criminel odieux, et je n'ai pas été créé pour l'être... Mais je ne dois songer qu'à sa sûreté. Il faut la convaincre qu'elle m'a fait injure.

SCÈNE IV.

Le théâtre représente la tente de Pizarre.

PIZARRE, *traversant le théâtre d'un air fort agité.*

Fortune, idole capricieuse, applaudis-toi! ma ruine est ton ouvrage... mais je ne me démentirai pas. Avant que je meure, accorde-moi encore un de tes sourires, pour que je réussisse dans ma vengeance, et que ce sourire soit le signal de la mort d'Alonzo.

SCÈNE V.

PIZARRE, ELVIRE.

PIZARRE. Qui vient là? Qui ose m'interrompre? Pourquoi mes gardes ne font-ils pas leur devoir?...

ELVIRE. Ils ont fait tout ce qui était en leur puissance; mais ils connaissaient trop leur devoir pour avoir recours à la force quand je refusais d'obéir.

PIZARRE. Que veux-tu?

ELVIRE. Voir comment un héros supporte le malheur. Pizarre, tu n'as pas encore retrouvé le calme; tu n'es pas maître de toi-même.

PIZARRE. Veux-tu donc que je me réjouisse de ce que nos ennemis, guidés par Alonzo, ont percé de leurs lances mes plus braves compagnons?

ELVIRE. Non, mais je voudrais te voir calme et froid comme la nuit qui suit un orage, paisible comme le moment solennel qui précède une crise dans la nature. Je voudrais aussi te voir convaincu qu'un nouveau jour viendra où l'esprit du guerrier pourra reprendre l'essor sans craindre l'avenir, sans regretter le passé.

PIZARRE. Elvire, femme étonnante! Pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas un cœur comme le tien?

ELVIRE. Ton front porterait aujourd'hui la couronne de Quito.

PIZARRE. Je renonce à tout espoir tant qu'Alonzo, ce destructeur de ma gloire et de mes projets, sera à la tête de mes ennemis.

ELVIRE. Pizarre, je suis venue à toi pour faire subir à un héros une nouvelle épreuve, pour éprouver, non pas son courage, mais sa magnanimité... Alonzo est ton prisonnier...

PIZARRE. Que dis-tu?

ELVIRE. Cela est certain. Valverde a vu tes soldats l'amener enchaîné dans ton camp. J'ai voulu t'apporter moi-même cette nouvelle.

PIZARRE. Sois bénie mille fois, Elvire!... Alonzo en mon pouvoir... Maintenant je suis vainqueur, maintenant mon triomphe est assuré.

ELVIRE. Tes transports sont barbares et indignes d'un homme. Tu fais naître en mon cœur la plus vive impatience de voir l'homme étonnant dont la valeur et le génie sont l'effroi de Pizarre, dont les malheurs sont le triomphe de Pizarre, dont l'esclavage fait la sûreté de Pizarre.

PIZARRE. Gardes, amenez ici le prisonnier Espagnol Alonzo! traînez ici le traître.

ELVIRE. Quel sera son sort?

PIZARRE. La mort, la mort dans des tourmens prolongés, dans tous les supplices raffinés que peut inventer la vengeance et que peut soutenir la vie affaiblie d'un homme.

ELVIRE. O honte! veux-tu donc qu'on dise un jour: Les Péruviens ont vu que Pizarre ne savait pas vaincre, Alonzo vit qu'il savait assassiner.

PIZARRE. Que m'importe ce qu'on dira! son sort est fixé.

ELVIRE. Eh bien, assouvis ta fureur, mais écoute-moi: si tu ne rougis pas de verser le sang de ce brave guerrier, Elvire est perdue à jamais pour toi.

PIZARRE. Pourquoi cet intérêt pour un étranger? et que t'importe le destin d'Alonzo?

ELVIRE. Son destin ne m'est rien, ta gloire est tout pour moi. Penses-tu que je pourrais t'aimer encore, dépouillé de ta gloire, de ton honneur?... Connais-moi mieux, Pizarre.

PIZARRE. Toi-même devrais mieux me connaître, tu devrais savoir que, lorsqu'une fois je me suis livré à la haine,

ma vengeance est inébranlable. (*On amène Alonzo chargé de chaînes.*) Sois le bien venu, Alonzo de Molina. Il y a long-temps que nous ne nous sommes vus. Ton regard doux et tendre respire une vie innocente et pastorale. Comment se fait-il qu'au milieu des fatigues et des horreurs de la guerre, tu conserves cette santé florissante, fruit ordinaire d'un repos insouciant? Dis-moi ton secret?

ALONZO. Je le veux bien, mais tu n'en profiteras pas. Quelles que soient les horreurs, les fatigues de la guerre, la paix habite là. (*Il met la main sur son cœur.*)

PIZARRE. Jeune présomptueux!...

ELVIRE. Tu as mérité cette réponse. Pourquoi insultes-tu le malheur?

PIZARRE. On dit que tu as une épouse, que tu as un fils charmant, héritier sans doute de la loyauté de son père, de la fidélité de sa mère...

ALONZO. Il a hérité, je l'espère, de la haine que son père a toujours eu pour la fraude, l'oppression et l'hypocrisie; il a hérité de la vertu, de la douceur et de la constance de sa mère; il a hérité de notre haine pour Pizarre.

PIZARRE. En vérité! Je plains ce pauvre enfant; le soleil de demain le trouvera orphelin. Alonzo, tes heures sont comptées.

ELVIRE. Tu te trompes, Pizarre.

PIZARRE. Sors d'ici, ou crains ma colère.

ELVIRE. Je ne sortirai pas... Ta colère, je suis loin de la craindre.

ALONZO. Femme généreuse, épargne-toi cette inutile pitié. Ne cherche pas à adoucir le tigre qui tient sa proie dans ses griffes cruelles.

PIZARRE. Audacieux esclave! toi qui as renié ton Dieu et ton pays.

ALONZO. Jamais...

PIZARRE. Dis-moi, n'es-tu pas déserteur de nos légions?

Ne t'es-tu pas ligué avec de vils paysans? Ne portes-tu pas les armes contre ta patrie?

ALONZO. Je ne suis pas un déserteur, je ne suis pas né parmi des brigands, des pirates, des assassins. Quand ces légions attirées par le détestable appât du gain, poussées par une vile ambition, oublièrent l'honneur des Castillans et les devoirs de l'humanité, ce sont elles qui ont déserté. Je n'ai point combattu contre ma patrie, mais contre ceux qui usurpent son pouvoir. La bannière de mon pays, quand je commençai à porter les armes, portait ces mots; *Justice*, *fidélité*, *compassion*; cette bannière est abattue, foulée aux pieds... Je n'ai plus de pays, et il n'existe plus de pouvoir qui puisse me reprocher la révolte.

PIZARRE. Du moins le pouvoir de te juger et de te punir existe encore.

ALONZO. Où sont mes juges?

PIZARRE. Tu voudrais peut-être invoquer un conseil de guerre?

ALONZO. Si le vertueux Las Casas y siégeait, oui; sinon j'en appelle au ciel.

PIZARRE. Et quels seraient les moyens de défense par lesquels tu espérerais abuser la folie de Las Casas?

ELVIRE. La folie de Las Casas! C'est le nom que ta sagesse endurcie doit donner à des doctrines angéliques. Oh! je voudrais avoir vécu comme je mourrai; en partageant ce que tu appelles les folies de Las Casas.

ALONZO. Je n'aurais pas besoin de faire valoir auprès de lui les horribles cruautés qui m'ont éloigné de vous, mais je le mènerais par la main dans les champs délicieux de Quito, dans des lieux qui naguère étaient stériles et incultes. Je lui montrerais les fleurs nouvellement écloses, les jeunes boutons de nos arbres exhalant leurs parfums vers le soleil qui les développe, et promettant une récompense aux mains qui les ont fait éclore. Ceci,

lui dirais-je, est mon ouvrage ; je lui raconterais ensuite quelles coutumes barbares, quelles superstitions affreuses obscurcissaient et égaraient souvent les crédules esprits de créatures innocentes, et je lui montrerais comment aujourd'hui dans leurs villages ils vivent en frères avec confiance et tranquillité. Pendant nos jours les plus brûlans, le plaisir est peint sur le front du Péruvien qui travaille, jusqu'à ce qu'enfin un joyeux délassement le mène au repos; cela est encore mon ouvrage. Mais j'ai de plus justes causes d'orgueil ; dans ces heures qui séparent le travail du repos, et qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre, mais à cet être suprême qui les sanctionne et les règle tous deux , je pourrais montrer plus d'un Péruvien arraché à l'errenr dont les yeux et les mains se lèvent vers le seul vrai Dieu de l'univers. Cela , pourrais-je dire encore, est l'ouvrage d'Alonzo. Las Casas alors me presserait dans ses bras respectables. Une larme de reconnaissance s'échapperait de ses yeux et tomberait sur ma tête, et cette larme serait la preuve la plus glorieuse que j'ai agi vertueusement dans ce monde, et la certitude la plus douce d'une récompense dans l'autre.

ELVIRE. Heureux et vertueux Alonzo! Et tu voudrais, Pizarre, épouvanter par la crainte de la mort un homme qui pense et qui agit ainsi.

PIZARRE. Enthousiaste obstiné, apprends que les larmes de bénédiction de ton précepteur ne te serviront de rien ici. Il a fui comme toi, et comme toi sans doute pour joindre nos ennemis. Quant à la dernière récompense que tu espères, elle est plus proche que tu ne le crois peut-être: car je jure, par les outrages faits à ma patrie, que le soleil de demain éclairera ta mort...

ELVIRE. Arrête!... écoute-moi, Pizarre!... Si tu ne veux pas agir avec justice, agis du moins avec grandeur... Ne parle pas des outrages faits à ta patrie; ils n'entrent pour

rien dans ta colère. Ta fureur contre Alonzo est une haine particulière, une vengeance personnelle. Eh bien, s'il en est ainsi (et tes regards où se peint la conscience l'avouent assez), ne profane pas le nom de la justice et la cause de ton pays : donne des armes à Alonzo et appelle-le à un combat loyal.

PIZARRE. C'est donc toi qui plaides pour la trahison !... Silence ! Qu'on emmène le prisonnier. Il connaît sa sentence.

ALONZO. Ta vengeance est impatiente, et je t'en remercie. Abréger ses instans, c'est obliger un malheureux. Pour toi, femme compatissante qui a pris pitié de mon infortune, reçois mes adieux et mes actions de graces. Ce camp n'est pas un séjour fait pour toi. Si tu étais parmi ces hommes qu'on appelle sauvages, tu y trouverais des sentimens plus conformes aux tiens.

PIZARRE. Sois tranquille. Elle portera la nouvelle de ta mort à Cora.

ALONZO. Homme barbare ! tu aurais pu du moins m'épargner ce dernier supplice ; mais ta cruauté n'ébranlera pas ma constance. Je marche à la mort. Des milliers d'hommes béniront ma mémoire ; pas un seul ne la maudira. Tu vivras, toi, mais tu seras toujours ce que tu es... Pizarre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; *excepté* ALONZO.

ELVIRE. Regarde la rougeur dont le mépris et l'indignation couvrent mes joues. Oui, mon ame est honteuse et révoltée de ta basse vengeance.

PIZARRE. Que veut dire ta folie romanesque ? Alonzo est mon ennemi et il est en mon pouvoir.

ELVIRE. Il est en ton pouvoir, il n'est donc plus ton ennemi! Pizarre, ce n'est pas de la vertu, ce n'est pas de la grandeur d'ame que j'exige de toi. Je ne te demande que d'être fidèle à la renommée que tu t'es acquise. Ne sois pas l'assassin de ta propre gloire. Combien de fois m'as-tu juré que le sacrifice arraché à la confiante Elvire par le bruit glorieux de tes exploits était ton triomphe le plus cher! Tu sais que mon ame n'est pas une ame ordinaire; qu'Elvire n'a pas été formée pour l'amour tranquille et domestique...; qu'elle ne se contenterait pas de se renfermer avec des créatures enfantines, ou d'attendre les preuves de tendresse d'un amant obscur. Mon cœur fut formé pour s'élancer avec respect vers l'objet qu'il adore, mes oreilles pour ne goûter d'autre concert que celui des louanges prodiguées à mon amant, mes lèvres pour dédaigner toutes paroles, excepté le récit de ses hauts faits; mon imagination pour s'enflammer à la vue des récompenses accordées au guerrier par son roi, de la reconnaissance témoignée au héros par sa patrie; toutes mes facultés enfin pour m'être ravies par le bruit des acclamations qui accueillaient son arrivée; mon ame pour l'aimer avec ardeur, avec enthousiasme, pour ne voir aucun autre objet, pour n'avouer aucun autre lien, pour voir tout l'univers dans un seul homme. Aimer ainsi n'est pas du moins une faiblesse ordinaire. Réponds, Pizarre, est-ce ainsi que je t'aime?

PIZARRE. Oui, je l'avoue, Elvire.

ELVIRE. Ne me rends donc pas odieuse à moi-même en déposant le masque tout à coup, en révélant la hideuse imposture qui a causé ma ruine. Ne commets pas une action que ta puissance peut aujourd'hui déguiser aux yeux du monde, mais qui sera en horreur aux siècles futurs, maudite et flétrie par la postérité.

PIZARRE. Et quand la postérité applaudirait à toutes mes

actions, penses-tu que mes os réduits en poussière en frémiraient de transport dans ma tombe? Des visionnaires seuls rêvent une gloire semblable, moi je ne la comprends pas. La renommée que j'ambitionne doit illustrer mon nom pendant ma vie, étouffer l'envie de mes ennemis, seconder mes desseins, accroître ma puissance.

ELVIRE. Chaque mot qui sort de ta bouche, chaque minute où je t'entends, dissipe le bandeau qui couvrait mes yeux. Homme d'un grand nom, mais d'une ame basse et étroite, je vois que tu n'étais pas né pour sentir ce qu'est la solide renommée, la véritable gloire. Va, préfère la flatterie qui t'enivre aujourd'hui, à l'éclat impérissable d'une gloire immortelle; il vaut mieux, selon toi, regarder le grain de sable que tu foules aux pieds, que d'élever la vue vers la voûte étoilée qui te couvre. La gloire, premier besoin d'une noble ambition, ne veut pas d'un culte comme le tien. L'homme qui ne cherche que l'hommage des vivans se tient au dehors de son temple, demandant à chaque misérable qui passe son tribut d'éloges. Il n'ose pas approcher l'autel saint, il n'y fait aucun sacrifice, et jamais aussi son image n'y sera honorée, et ne réclamera pour sa mémoire une glorieuse immortalité.

PIZARRE. Elvire, laisse-moi.

ELVIRE. Pizarre, tu ne m'aimes plus.

PIZARRE. Tu te trompes... Mais que ne puis-je pas soupçonner? Cet intérêt si grand pour un étranger... Ce reproche que tu viens de m'adresser, il faut le tourner contre toi. Tu ne m'aimes plus.

ELVIRE. Je ne suis pas encore perdue pour toi... Un lien attache encore mon sort au tien... Je te conjure de ne pas le rompre. Ne verse pas le sang d'Alonzo.

PIZARRE. Ma résolution est inébranlable.

ELVIRE. Même quand elle devrait te faire perdre Elvire pour jamais?

PIZARRE. Oui.

ELVIRE. Pizarre, si tu n'écoutes ni l'honneur ni l'humanité, écoute la voix de la tendresse, conserve quelque souvenir des sacrifices que je t'ai faits: n'ai-je pas quitté pour toi mes parens, mes amis, renoncé à mon pays, à ma réputation même? Dans ma fuite, n'ai-je pas risqué, en me jetant dans tes bras, de m'engloutir dans les abîmes de la mer? N'ai-je pas partagé tous tes périls, les tempêtes effrayantes sur l'Océan, tes combats sur terre? Aujourd'hui, au milieu de la déroute générale, qui est resté ferme et sans crainte à côté de Pizarre? Qui a présenté son sein pour lui servir de bouclier contre les traits des ennemis?

PIZARRE. Tout ce que tu dis est vrai. Pour l'amour tu es le modèle de ton sexe, dans la guerre tu es l'exemple du soldat, aussi tout mon cœur et la moitié de mes conquêtes est à toi.

ELVIRE. Prouve-moi que je possède l'un; j'échange mon droit aux autres contre une seule faveur, la grace d'Alonzo.

PIZARRE. Ne m'en parle plus. Si j'avais eu l'intention de prolonger sa vie, chaque mot que tu profères ne ferait que hâter sa dernière heure.

ELVIRE. Alonzo mourra donc?

PIZARRE. Regarde le soleil; penses-tu que ce soir il disparaisse à nos yeux? Il n'est pas moins certain qu'Alonzo mourra au point du jour.

ELVIRE. Eh bien soit: tu as rompu le dernier lien, rompu pour jamais. Ecoute pourtant: Tu as pu jusqu'à présent douter de la résolution d'Elvire, quelque outrage qu'elle ait enduré; mais les lèvres qui froidement et sans pitié insultent à un ennemi malheureux, ne doivent plus recevoir jamais le doux gage de l'amour. La main qui sans reculer devant un ordre sanglant, condamne à d'inutiles tortures une innocente victime, ne se sentira plus

pressée par une main fidèle! Pizarre, ne dédaigne pas mes paroles, prends garde de les traiter trop légèrement. Je sens combien sont nobles les sentimens qui m'agitent en cet instant. Celui qui ne les éprouve pas comme moi, je le condamne; celui qui en les éprouvant n'agit pas comme j'agirai, je le méprise.

PIZARRE. Je t'ai entendue, Elvire, et je connais les nobles motifs qui t'enflamment. Tu défends dignement la cause de la vertu. Crois-moi, je regrette que tu aies tant de compassion pour le jeune Alonzo. Il mourra au lever du soleil.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ELVIRE, *seule.*

Il est juste que je sois ainsi humiliée. Je m'étais oubliée en défendant la cause de l'innocence, j'avais pris le ton de la vertu... j'ai dû être insultée, et insultée par Pizarre!.. Coulez, coulez, larmes de faiblesse, les dernières que mes yeux répandront jamais. Tu n'as su que trop comment une femme peut aimer, Pizarre. Tu as encore à apprendre comment elle peut haïr. Homme implacable, affronte le dernier et le plus redoutable péril qui ait menacé ta vie! affronte-le, puisque tu l'oses, et survis, si tu peux, à la fureur d'une femme. (*Elle sort.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une prison.

ALONZO, *enchaîné; une sentinelle dans le fond.*

Pour la dernière fois j'ai vu le soleil se plonger dans le sombre océan ; pour la dernière fois, je contemple la lumière tremblante des étoiles, et je la contemple à travers la voûte d'un cachot ; pour la dernière fois, je vais revoir dans quelques instans les rayons du soleil levant réduire en rosée brillante le brouillard du matin. Ta mort s'approche, Alonzo! tu vas périr au printemps de ta vie.... Mais non, tu ne dois pas mesurer ta vie par le nombre d'heures et de jours que tu as eus sur la terre... Une vie noblement employée doit être plus noblement mesurée. Ce ne sont pas les années, mais les actions qu'il faut compter. Tu ne dois pas accuser, mais plutôt bénir la Providence qui, dans une si courte carrière, t'a rendu l'instrument des bienfaits innombrables qu'elle répand sur les malheureux et sur les opprimés. Celui-là meurt trop jeune, quoique dans la décrépitude, dont le nom ne rappellera sur la terre aucun bienfait, aucune bonne action : ceux-là seuls vivent long-temps qui vivent vertueusement.

SCÈNE II.

ALONZO, UN SOLDAT; *celui-ci montre un papier à la sentinelle qui se retire.*

ALONZO. Qu'apportes-tu là?

LE SOLDAT. Quelques vivres qu'on m'a ordonné de laisser dans votre cachot.

ALONZO. Qui a donné cet ordre?

LE SOLDAT. La puissante Elvire; elle viendra ici elle-même avant l'aurore.

ALONZO. Reporte à ta maîtresse mes humbles remerciemens, mais garde ces vivres pour toi, je n'en ai plus besoin.

LE SOLDAT. J'ai servi sous vous, don Alonzo, et mon cœur vous plaint sincèrement: pardonnez-moi, si j'ose vous le dire. (*Il sort.*)

ALONZO. Dans le camp de Pizarre, il faut demander pardon quand on plaiut un malheureux. J'aperçois déjà les premiers rayons du jour qui sillonnent l'orient. Je n'ai donc plus qu'une heure à vivre. Je ne verrai plus se lever le soleil; mais dans les ténèbres de mon cachot, ma dernière prière, Puissance suprême, te sera adressée en faveur d'une épouse et d'un fils. Accorde-leur de vivre dans l'innocence et la paix; donne-leur la santé et la vertu. Tout autre bien est sans prix. (*Il s'enfonce dans le cachot.*)

LA SENTINELLE. Qui va là, répondez-moi, qui va là?

SCÈNE III.

LA SENTINELLE, ROLLA.

ROLLA. Un moine qui vient visiter le prisonnier. (*Il paraît déguisé en moine.*) Dites-moi, mon ami, Alonzo, le pri-

sonnier Espagnol, n'est-il pas enfermé dans ce cachot?

LA SENTINELLE. Oui.

ROLLA. Il faut que je lui parle.

LA SENTINELLE. Cela ne se peut pas.

ROLLA. Alonzo est mon ami.

LA SENTINELLE. Quand il serait ton frère...

ROLLA. Quel sera son destin?

LA SENTINELLE. La mort au lever du soleil.

ROLLA. Je suis donc venu à temps.

LA SENTINELLE. Oui, pour le voir mourir.

ROLLA. Soldat, il faut que je lui parle.

LA SENTINELLE. Retirez-vous, c'est impossible.

ROLLA. Je t'en supplie, un seul moment...

LA SENTINELLE. Tu me supplies en vain, mes ordres sont rigoureux.

ROLLA. Je viens de voir un messager sortir d'ici.

LA SENTINELLE. Il avait un passe-port que nous sommes habitués à respecter.

ROLLA. Regarde ce bloc d'or massif, regarde ces pierres précieuses; dans ton pays ils pourront te rapporter au-delà de tes espérances et de tes désirs; eh bien! prends-les, ils sont à toi, que je passe une minute avec Alonzo.

LA SENTINLLE. Voudrais-tu me corrompre, moi un vieux Castillan! je connais trop mon devoir.

ROLLA. Soldat, as-tu une femme?

LA SENTINELLE. Oui.

ROLLA. As-tu des enfans?

LA SENTINELLE. Quatre fils aussi honnêtes qu'aimables.

ROLLA. Où les as-tu laissés?

LA SENTINELLE. Dans mon village, dans la cabane même où je suis né.

ROLLA. Aimes-tu ta femme et tes enfans?

LA SENTINELLE. Si je les aime! Dieu connaît mon cœur.

ROLLA. Soldat, si tu étais condamné à une mort cruelle

sur cette terre étrangère, quel serait ton dernier vœu?

LA SENTINELLE. Qu'un de mes camarades portât à ma femme et à mes enfans ma dernière bénédiction.

ROLLA. Et si ce camarade était à la porte de la prison, et qu'on lui dît... ton compagnon d'armes va mourir au lever du soleil, tu ne le verras pas un seul instant, tu ne porteras pas sa dernière bénédiction à ses pauvres enfans, à sa malheureuse femme, dis-moi, que penserais-tu de celui qui renverrait ton ami?

LA SENTINELLE. Que veux-tu dire?

ROLLA. Alonzo est époux et père; je viens recevoir pour sa Cora et son enfant sa dernière bénédiction.

LA SENTINELLE. Entre donc. (*Il se retire.*)

ROLLA, *seul*. Sainte nature! tu ne parles jamais en vain. Mais je le vois sous cette voûte, près de la porte extérieure. Alonzo, Alonzo, mon ami!... Il est plongé dans le sommeil... Alonzo, entends-moi.

ALONZO. Mon heure est-elle déjà venue?.. Eh bien! je suis prêt.

ROLLA. Alonzo, reconnais-moi.

ALONZO. Quelle est cette voix?

ROLLA. C'est celle de Rolla.

ALONZO. Rolla, mon ami! (*Il l'embrasse.*) Comment as-tu fait pour pénétrer ici? Cet habit...

ROLLA. Ne perdons pas de temps en vaines paroles; en passant sur le champ de bataille, j'ai arraché cet habit du cadavre d'un moine; il m'a procuré l'entrée de ta prison: prends-le et fuis sur-le-champ.

ALONZO. Et Rolla?...

ROLLA. Restera ici à ta place.

ALONZO. Mourir pour moi, non! Plutôt des tortures éternelles!

ROLLA. Je ne mourrai pas, Alonzo; c'est ta vie que Pi-

zarre veut avoir, et non la mienne, et ton bras brisera bientôt les portes de ma prison. Et même, quand tu ne pourrais me délivrer, je suis comme un palmier desséché, au milieu d'un désert sablonneux; rien ne croît ou ne vit sous mon abri. Toi, tu es époux et père... L'existence d'une épouse chérie, d'un enfant sans secours dépend de ta vie. Pars, Alonzo, pars. Ce n'est pas toi qu'il s'agit de sauver, c'est Cora et ton fils.

ALONZO. Ne me presse pas ainsi, mon ami, je suis préparé à mourir en paix.

ROLLA. Mourir en paix! et tu dévoues à la folie, à la misère, à la mort, celle pour qui tu avais juré de vivre; sois sûr que l'état où je l'ai laissée interdit toute espérance, si ce n'est dans ton prompt retour.

ALONZO. Grands dieux!

ROLLA. Si tu balances, Alonzo!...... Tu n'as jamais vu Rolla engager sa parole en vain ou reculer devant l'accomplissement de ses promesses. Eh! bien, je jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que si tu refuses obstinément à ton ami le bonheur de sauver la vie de Cora en conservant la tienne, aucun espoir humain ne m'arrachera d'ici, et tu goûteras le triomphe de voir Rolla périr à tes côtés, avec la certitude que Cora et ton enfant sont perdus pour jamais.

ALONZO. Oh! Rolla, tu déchires mon ame!...

ROLLA. Si tu tardes encore un instant tout est perdu. L'aurore s'approche, ne crains rien pour moi. Je demanderai à traiter avec Pizarre pour me soumettre et me rendre à lui, tandis qu'Alonzo, à la tête d'une troupe choisie, passant par nos sentiers secrets, viendra délivrer son ami et le ramènera en triomphe. Pars vite, cher Alonzo; j'entends la malheureuse Cora qui t'appelle! Vite, vite.

ALONZO. Rolla, je crains que ton amitié ne me fasse dévier du chemin de l'honneur et de la justice.

ROLLA. Rolla conseillà-t-il jamais le déshonneur à son ami?

ALONZO. O mon généreux sauveur! (*Il l'embrasse.*)

ROLLA. Je sens tes larmes brûlantes inonder mes joues. Pars, je suis assez récompensé. (*Il jette l'habit de moine sur les épaules d'Alonzo.*) Cache ton visage, et tiens bien tes chaînes pour que leur bruit ne te trahisse pas. Va, que le ciel te dirige.

ALONZO. Oui, que le ciel me protège, et je te reverrai cette nuit. Je reviens te sauver ou périr avec toi. (*Il sort.*)

ROLLA, *après une pause.* Il a passé le portique extérieur; il est sauvé. Bientôt il embrassera son épouse et son fils. Dis-moi maintenant, Cora, ne m'as-tu pas fait injure? Depuis que j'existe, voilà la première fois que j'ai trompé... Dieu de vérité, pardonne-moi si j'ai mal fait! Alonzo se flatte que bientôt nous nous reverrons... (*Levant les mains au ciel.*) Oui, oui, là haut nous nous reverrons. Là nous goûterons en paix les plaisirs d'un amour et d'une amitié éternels, plaisirs qui sur la terre sont toujours imparfaits et mêlés d'amertume... Mais retirons-nous, de peur que le garde ne revienne avant qu'Alonzo soit hors de toute atteinte.

SCÈNE IV.

ELVIRE, *puis* ROLLA.

ELVIRE, *seule.* Non, ni la basse cruauté de Pizarre, ni la vive admiration que je ressens pour ce jeune guerrier, n'allumeront dans mon cœur inquiet une passion que l'honneur ne puisse pas sanctionner. S'il rejette la ven-

geance que mon cœur a vouée au tyran dont la mort seule peut sauver ce pays, je jouirai du bonheur de le rendre à sa Cora, à son enfant adoré, à ce peuple innocent que ses vertus guident et que sa valeur protège. Alonzo, Alonzo, parais. (*A Rolla qui entre*) Qui es-tu?... où est Alonzo?

ROLLA. Alonzo vient de fuir...

ELVIRE. Fuir!..

ROLLA. Oui, et malheur à qui le poursuivra! (*Il la saisit par la main.*) Pardonne à mon audace, mais chaque minute est précieuse pour la fuite d'Alonzo.

ELVIRE. Si j'appelais les gardes!

ROLLA. Appelle! pendant ce temps Alonzo s'éloigne.

ELVIRE, *montrant un poignard.* Et si je me délivre ainsi?

ROLLA. Frappe, mais dans les dernières convulsions je te retiendrai encore près de moi.

ELVIRE. Laisse-moi : je te donne ma parole que je n'alarmerai pas les gardes, que je ne ferai pas poursuivre Alonzo.

ROLLA. Je crois à ta parole : il y a dans tes yeux une assurance qui me répond de la noblesse de ton ame.

ELVIRE. Quel est ton nom? Parle librement : par mon ordre la sentinelle s'est retirée sous le portique extérieur.

ROLLA. Je me nomme Rolla.

ELVIRE. Le chef des Péruviens?

ROLLA. Je l'étais hier. Aujourd'hui prisonnier des Espagnols.

ELVIRE. Et c'est ton amitié pour Alonzo qui t'a porté à prendre sa place.

ROLLA. Alonzo est mon ami. Je suis prêt à mourir pour lui; mais j'ai été guidé par un motif plus fort que l'amitié.

ELVIRE. Il n'y a qu'une passion qui puisse inspirer tant d'audace et de générosité.

ROLLA. Et laquelle?

ELVIRE. L'amour.

ROLLA. Tu as raison.

ELVIRE. Brave et loyal Rolla! apprends que j'étais animée de la même intention que toi, je venais pour sauver ton ami.

ROLLA. Qu'entends-je? une femme douée d'humanité et de courage, et pourtant ce n'est pas Cora.

ELVIRE. Rolla juge donc bien mal le cœur des femmes!

ROLLA. Non, vous êtes ou pires ou meilleures que nous.

ELVIRE. Si je t'arrachais à la vengeance de ce tyran, si je te rendais à ta patrie, et ta patrie au repos et à la paix, ne mettrais-tu pas Elvire au rang des femmes dignes d'admiration?

ROLLA. Pour juger une action, il faut que je connaisse les moyens.

ELVIRE. Prends ce poignard.

ROLLA. Qu'en ferai-je?

ELVIRE. Je vais te conduire à la tente ou dort le farouche Pizarre, l'ennemi de l'innocence, la terreur de tes concitoyens, le fléau qui désole ton pays.

ROLLA. N'as-tu pas été outragée par Pizarre?

ELVIRE. Tout ce que l'insulte et le dédain ont de plus amer est tombé sur moi.

ROLLA. Et tu demandes que je l'assassine plongé dans le sommeil?

ELVIRE. N'aurait-il pas assassiné Alonzo plongé dans les fers? Celui qui dort et celui qui est enchaîné sont également sans défense. Écoute-moi, Rolla; j'ai sondé mon propre cœur avant de me résoudre à cette action désespérée; j'ai mis de côté tout sentiment de haine personnelle, et maintenant en marchant à mon but, je suis persuadée que je sers la cause de l'humanité et que j'obéis à la voix de la justice.

ROLLA. Le Dieu de la justice ne peut regarder un crime comme un pas vers le bien. De grandes actions ne peuvent s'exécuter par de vils moyens.

ELVIRE. Eh! bien, Péruvien rebelle, puisque tu es si peu sensible aux injures de ton pays, cette main (quoique mon cœur en frémisse) saura frapper ce coup terrible.

ROLLA. Ta perte serait certaine, et tu périrais pour notre pays... Non! donne-moi ton poignard.

ELVIRE. Suis-moi donc... Mais d'abord il faut, nécessité cruelle, il faut frapper le garde.

ROLLA. Celui qui veillait à cette porte?

ELVIRE. Oui... Si tu le laisses vivre, il donnera l'alarme sur-le-champ.

ROLLA. Moi, l'assassiner! reprends ton poignard.

ELVIRE. Rolla!

ROLLA. Écoute! ce soldat est un homme! Tous ceux qui portent la forme humaine ne sont pas des hommes. Il refusait mon or, rejetait mes prières, me repoussait de ces lieux, jusqu'à ce qu'il ait été séduit par ses propres sentimens... Quand il s'agirait du salut de mon pays, je ne frapperai point cet homme.

ELVIRE. Eh bien! il faut l'entraîner avec nous. Je lui répondrai de sa vie.

ROLLA. Que ce soit un point arrêté entre nous. Quel que doive être le succès de notre entreprise, je ne hasarderai pas un cheveu de cet homme, pour conserver le plus pur de mon sang. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le théâtre représente la tente de Pizarre.

PIZARRE, *dormant étendu sur un lit.*

Point de pitié!... traître!... Maintenant, que je perce son cœur... Retirez-vous... que je voie son sang... que j'entende encore une fois ses cris de douleur.

SCÈNE VI.

PIZARRE, ELVIRE, ROLLA.

ELVIRE. Le voici, ne perds pas un moment.

ROLLA. Laisse-moi maintenant. Cette scène sanglante n'est pas faite pour les yeux d'une femme.

ELVIRE. Mais un seul instant de retard pourrait...

ROLLA. Retire-toi dans ta tente et ne reviens pas ici; j'irai te trouver.

ELVIRE. J'éloignerai le garde qui est à cette porte.

(*Elle sort.*)

ROLLA. Je tiens donc en mon pouvoir l'infame destructeurs du repos de mon pays... Il repose tranquillement!... ô ciel! cet homme peut dormir!

PIZARRE, *dormant* Eloignez-vous, éloignez-vous, hideuses furies! Ne déchirez pas mon cœur!...

ROLLA. Je me trompais. Il ne doit plus connaître les douceurs du repos. Contemplez ce spectacle, ambitieux insensés! Vous dont l'orgueil inhumain se joue de la ruine sanglante des nations, contemplez le repos de l'homme coupable. Il est à ma merci; un seul coup, et... mais non! mon cœur et ma main s'y refusent. Rolla ne peut être un assassin.... Cependant il faut sauver Elvire. (*Il s'approche du lit.*) Pizarre! éveille-toi.

PIZARRE. Qui est là?... Gardes!

ROLLA. Un mot de plus, et tu es mort... N'appelle pas du secours, mon bras sera plus prompt que tes gardes.

PIZARRE. Qui es-tu? que veux-tu?

ROLLA. Qui je suis? ton ennemi, le Péruvien Rolla... Ce que je veux, ce n'est pas ta mort, car j'aurais pu te tuer pendant que tu dormais.

PIZARRE. Eh bien donc! que viens-tu chercher?

ROLLA. Maintenant ton sort est entre mes mains: réponds-moi. Un Péruvien a-t-il jamais outragé toi ou quelqu'un de ta nation? Pizarre ou quelqu'un de sa nation a-t-il jamais montré de la pitié pour un Péruvien sans défense? Eh bien! tu vas sentir ce que c'est que la vengeance d'un Péruvien, et si tu as un cœur, tu le sentiras d'une manière poignante. Tiens, regarde. (*Il jette le poignard à ses pieds.*)

PIZARRE. Est-il possible!

ROLLA. Pizarre devrait-il être étonné? Je croyais que le pardon des injures était un précepte chez les Chrétiens. Tu vois du moins que chez les Péruviens c'est une habitude.

PIZARRE. Rolla, tu m'as en effet surpris, subjugué.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ELVIRE.

ELVIRE. Eh bien! a-t-il cessé de vivre?... Eh quoi! il existe encore. Je suis perdue et vous aussi, Péruviens... Vous n'avez plus de pitié à espérer. Oh! Rolla, homme lâche ou perfide!...

PIZARRE. Eh quoi? c'est elle! Se peut-il?...

ROLLA. Retire-toi. (*A Pizarre*) N'écoute pas les discours insensés d'Elvire. (*A Elvire*) Laisse-moi avec Pizarre.

ELVIRE. Crois-tu donc que j'ai fait ce pas pour reculer? Crois-tu que je nierai de t'avoir mis un poignard à la main pour le plonger dans le cœur de ce tyran? Non, mon seul regret est de m'être fiée à ta faiblesse, et de n'avoir pas frappé moi-même. Tu apprendras trop tôt que montrer de la compassion pour cet homme, c'est être cruel envers toute ta nation...

PIZARRE. Gardes, accourez; venez saisir cette furieuse.

ELVIRE. Oui! qu'ils viennent! Et moi aussi je les appelle.

Je sais qu'ils me mèneront bientôt à la mort. Mais ne crois pas, Pizarre, que la rage qui étincelle dans tes yeux m'épouvante un seul instant. Ne crois pas qu'un mouvement de colère ou de ressentiment d'avoir été outragée m'ait seul portée à cette action. Si c'eût été là mon motif, la honte et le remords m'accableraient après avoir échoué. Mais non! quoique j'aie succombé et que je sache ma perte inévitable, telle est la grandeur des motifs qui m'ont entraînée, que je périrai en me glorifiant de cette entreprise, et mon dernier souffle de vie sera employé à proclamer hautement le but que je m'étais proposé. Je voulais soustraire des milliers d'innocens à la sanglante cruauté d'un seul homme, en délivrant l'univers d'un monstre tel que toi.

ROLLA. Si l'action eût été aussi noble que le motif, Rolla n'eût pas reculé au moment de l'exécuter.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; GARDES.

PIZARRE. Saisissez cette femme qui a voulu assassiner votre chef.

ELVIRE. Tremblez de porter vos mains sur moi. Je suis votre prisonnière, et je vous suivrai. Mais toi, leur glorieux commandant, tu vas m'entendre. Avant tout, Rolla, reçois mon pardon. Quand même j'eusse été victime de ta magnanimité, je ne l'aurais pas moins admirée; mais c'est moi seule qui ai voulu ma perte: tu voulais m'en garantir. Que ton mépris ne me suive pas dans la tombe. Si tu savais par quels indignes artifices cet hypocrite a détruit la vertu d'un cœur innocent; comment, même dans le pieux sanctuaire où j'étais renfermée, il corrompit par fraude et par bassesse ceux qui possédaient ma confiance

jusqu'à ce qu'enfin je fusse entraînée dans l'abîme.....

PIZARRE. Pourquoi tarder à m'obéir? Arrachez-la de ces lieux.

ELVIRE. Tout est fini; mais, Rolla, si tu connaissais toute ma lamentable histoire, tu me plaindrais?

ROLLA. Oui, je te plains et bien sincèrement.

PIZARRE. Soldats rebelles, traînez-la dans son cachot et préparez les tortures.

ELVIRE. Soldats, arrêtez encore un instant; c'est pour applaudir votre général; c'est pour apprendre au monde étonné qu'une fois la sentence rendue par Pizarre fut un acte de justice. Oui, fais-moi subir les tortures les plus aiguës, ce sera juste. Ordonne aux instrumens dociles de ta fureur de tordre ces bras qui t'ont prodigué leurs caresses, qui même t'ont défendu. Ordonne-leur de verser un métal brûlant dans l'orbite de ces yeux qui tant de fois se sont fixés sur les tiens avec amour et même avec vénération. Viens contempler Elvire attachée à l'exécrable roue! viens assouvir ta vue du spectacle des dernières convulsions de ce sein déshonoré sur lequel ta tête a reposé tant de fois. Je supporterai tout, parce que tout sera juste; et lorsque tu commanderas enfin qu'on me traîne à la mort dans l'espoir que mes cris flatteront agréablement tes oreilles, je ne laisserai pas échapper une seule plainte, un seul gémissement. Oui, jusqu'à mon dernier souffle mon corps souffrant trompera ta vengeance, comme mon ame défie ton pouvoir.

PIZARRE. Tu entends le langage d'une malheureuse dont la main méditait un assassinat.

ROLLA. Oui, et si son accusation est fausse, tu ne dois pas frémir de l'entendre: si elle est vraie, ta cruauté ne peut lui faire subir des angoisses que ta conscience doit faire retomber sur toi.

ELVIRE. Maintenant je dis adieu au monde entier. Adieu,

Rolla. (*A Pizarre*) Adieu, toi que le ciel a condamné d'avance ; car le repentir et le remords ne toucheront jamais ton cœur, je le sais. Nous nous reverrons un jour. Oui, frémis ici bas de la pensée que nous nous retrouverons au-delà de ce monde. Quand ta dernière heure approchera, écoute le son du tocsin ; il pénétrera jusqu'au fond de ton ame, il te redira les malédictions de ces créatures vertueuses enfermées dans le cloître auquel tu m'as arrachée ; il te redira les dernières imprécations de ma déplorable mère, lorsqu'à son lit de mort elle invoqua le courroux de son Dieu contre le séducteur de sa fille ; il te dira les gémissemens étouffés de mon frère assassiné, assassiné par toi, monstre de cruauté, lorsqu'il cherchait à venger le déshonneur de sa sœur Elvire. Oui, je les entends déjà; et ce souvenir égare mes esprits : que sera-t-il donc pour toi quand ton heure arrivera?

PIZARRE. Gardes, obéissez! vous paierez de votre vie le moindre instant de retard...

ELVIRE. J'ai parlé ; mon cœur a exhalé sa dernière faiblesse. Maintenant je vais affronter la mort avec un courage invincible, avec une fermeté inébranlable ; j'aurais pu devoir à Pizarre de vivre noblement ; je ne devrai qu'à moi de mourir noblement. (*Elle sort suivie par les gardes.*)

SCÈNE IX.

PIZARRE, ROLLA.

PIZARRE. Rolla, je ne voudrais pas qu'un guerrier brave et généreux comme toi ajoutât foi aux accusations outrageantes d'une femme hors d'elle-même ; apprends la cause de toute cette fureur... une passion insensée pour le bel Alonzo, mon prisonnier.

ROLLA. Alonzo n'est plus ton prisonnier.

PIZARRE. Que dis-tu?...

ROLLA. Je suis venu pour le délivrer, pour tromper les gardiens; j'ai réussi, c'est moi maintenant qui suis ton prisonnier.

PIZARRE. Alonzo s'est échappé! Ainsi donc la vengeance la plus douce à mon cœur ne sera jamais satisfaite!

ROLLA. Bannis ces passions de ton cœur, si tu tiens à son repos.

PIZARRE. Je puis combattre tous les ennemis qui me résisteront, mais je ne puis combattre mes propres passions.

ROLLA. Alors, Pizarre, n'aspire pas à mériter le nom de héros. Le triomphe remporté sur nous-même, est le seul où la fortune n'ait point de part. Dans les combats le hasard peut t'arracher une couronne, le hasard peut la mettre sur ton front; mais dans une lutte contre toi-même, sois ferme et résolu, et l'impulsion de la vertu sera victorieuse.

PIZARRE. Péruvien, tu ne me trouveras ni ingrat ni perfide envers toi. Retourne vers tes compatriotes, tu es libre.

ROLLA. C'est agir comme l'honneur et le devoir l'ordonnent.

PIZARRE. Je ne puis te refuser mon admiration, Rolla; je voudrais que nous fussions amis.

ROLLA. Adieu. Aie pitie d'Elvire. Deviens l'ami de la vertu, et tu seras le mien. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

PIZARRE, *seul.*

O ambition! quel est donc le fantôme que j'ai poursuivi? Où donc est le plaisir qu'il semblait me promettre? Ma réputation est ternie par l'envie. Mon amour est le jouet de

la trahison... Ma gloire est éclipsée par un homme qui fut mon élève.... Ma vengeance frustrée, anéantie, grâce à l'honneur grossier d'un ennemi sauvage... Je voudrais pouvoir revenir sur mes pas et je ne puis... Je voudrais pouvoir échapper à mes propres réflexions; mais non.... la pensée et la mémoire sont pour moi des furies infernales. (*Il sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une épaisse forêt ; dans le fond une cabane. Violent orage. Cora a couché son enfant sur un lit de feuilles et de mousse.

CORA.

O nature ! tu n'as pas autant de force que l'amour. Mon esprit inquiet est infatigable dans sa marche ; mon corps épuisé refuse de me porter, et je plie sous le poids de mon enfant. Pouvais-je refuser à son sommeil ce triste lit de repos ? Cher enfant, si je croyais que ton père n'existât plus, avec quel empressement jê me coucherais à ton côté... mais pour toujours... pour toujours. (*Tonnerre, éclairs.*) Je ne te demande pas, orage impitoyable, d'apaiser ta rage par pitié pour la malheureuse Cora ; tant que la foudre épargnera son sommeil, je ne troublerai pas ce petit ange... et cependant je voudrais entendre la voix d'un être vivant, savoir qu'un être vivant est près de moi... Mais je supporterai tout, tant que ma faible raison résistera à mes infortunes. (*Tonnerre et éclairs.*) (1) Implacables élémens, votre fureur ne s'apaise pas... et cependant tu dors toujours, innocente créature ! O mort ! quand accorderas-tu à la mère de cet en-

(1) Autrefois Cora chantait ici, comme dans la pièce allemande, un grand air que depuis on a retranché. Je crois qu'on a fort bien fait, car, selon moi, c'était le cas plus que jamais de dire avec Horace : *Non erat hìc locus.*

fant un repos semblable à celui qu'il goûte en ce moment... mais peut-être pourrais-je le mettre mieux à l'abri... Oui, ce voile.

ALONZO, *en dehors*. Cora!

CORA. Qu'entends-je?

ALONZO. Cora!

CORA. Oh! ciel, ne me trompes-tu pas? C'est la voix d'Alonzo!

ALONZO. Cora! ma bien-aimée...

CORA. Alonzo! ici... ici... Alonzo! (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE II.

DEUX SOLDATS ESPAGNOLS.

PREMIER SOLDAT. Je te dis que nous sommes près de nos avant-postes; le cri que nous venons d'entendre est sûrement le mot de ralliement.

DEUXIÈME SOLDAT. Il est bien heureux pour nous d'avoir découvert, dans notre fuite, le passage secret de l'ennemi à travers leurs rochers. Pizarre nous récompensera.

PREMIER SOLDAT. Par ici, le soleil est à notre gauche..... Que vois-je? un enfant, foi de soldat!... un enfant.

DEUXIÈME SOLDAT. C'est un joli petit garçon. Ce serait une grande charité d'arracher cet enfant au pouvoir de sa mère... une payenne!...

PREMIER SOLDAT. Ma foi oui... j'en ai un chez nous qui jouera avec lui. Allons viens.

(*Il prend l'enfant et tous deux sortent.*)

SCÈNE III.

CORA, ALONZO.

CORA. Par ici, mon cher Alonzo. (*Cherchant son enfant.*)

Non, ce n'est pas là... Est-il possible que le cœur d'une mère se soit trompé? Tiens, c'est sous cet arbre. Veux-tu le contempler dans son sommeil, ou veux-tu que je te l'apporte éveillé, pour que ses yeux brillans et son sourire te témoignent sa joie de te revoir... Oui, oui, reste là, je vais le tirer de son doux sommeil : ses couleurs ont l'éclat de la rose du matin...

(*Elle ne trouve que son voile jeté par terre, et pousse un cri perçant.*)

ALONZO, *courant à elle.* Cora, ma bien-aimée!

CORA. Il a disparu.

ALONZO. Dieu de bonté!

CORA. Il a disparu! Mon enfant... mon enfant...

ALONZO. Où l'avais-tu laissé?

CORA. Ici... ici même.

ALONZO. Calme-toi, chère Cora... il se sera réveillé et se sera traîné vers quelque endroit voisin. Nous allons le retrouver. Mais es-tu bien sûre que ce soit bien là le lieu où tu l'avais laissé?

CORA. Ne sont-ce pas mes mains qui lui avaient fait ce lit et cet abri contre l'orage? Ne l'ai-je pas couvert de ce voile?

ALONZO. Voici une cabane que je n'avais pas apercue d'abord.

CORA. Oui, oui, c'est là qu'habite le barbare qui m'a ravi mon fils. (*Elle frappe avec désespoir à la porte de la cabane*). Rends-moi mon enfant, rends-moi mon fils.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LAS CASAS, *sortant de la cabane.*

LAS CASAS. Qui vient m'arracher à ma triste solitude?

CORA. Par pitié, rends-moi mon enfant. (*Elle entre dans la cabane en appelant Fernando.*)

ALONZO. Dieu tout-puissant! mes yeux ne me trompent-ils pas? Las Casas!

LAS CASAS. Alonzo, mon jeune ami!

ALONZO. Mon respectable instituteur! (*Il l'embrasse.*)

CORA, *sortant de la cabane.* Eh quoi, tu embrasses cet homme avant qu'il m'ait rendu notre fils.

ALONZO. Hélas! mon ami, dans quel triste moment nous nous revoyons!

CORA. Cependant la bonté et la compassion respirent dans ses yeux. Bon vieillard, aie pitié d'une malheureuse mère, et je te servirai toute ma vie. Mais, par grâce, ne nous dis pas que tu ne l'as pas vu.

(*Elle s'enfonce dans le bois.*)

LAS CASAS. Que signifie?...

ALONZO. C'est Cora, mon épouse. A peine échappé aux fers des Espagnols, j'apprends qu'elle s'est réfugiée dans cette forêt sauvage... Elle entend ma voix, laisse son enfant pour voler à ma rencontre... Il était endormi sur ce banc...

LAS CASAS, *à Cora qui est revenue.* Eh! quoi, tu l'as abandonné?

CORA. Oui, tes reproches sont justes... mère dénaturée!... J'ai laissé mon enfant... J'ai abandonné cette innocente créature, mais j'irai jusqu'au bout de l'univers pour le retrouver. (*Elle s'enfuit.*)

ALONZO Pardonnez-moi, Las Casas, il faut que je la suive... Cette nuit, je vais délivrer le brave Rolla.

LAS CASAS. Je ne te quitterai pas... Guide les pas de Cora de ce côté... (*Il montre la droite.*) C'est là qu'est votre camp. N'attends pas ma marche débile. Je te suivrai, mon ami.

SCÈNE V.

Le théâtre représente les avant-postes du camp Espagnol ; dans le lointain un pont.

(*On entend les trompettes.*)

ALMAGRO, ROLLA.

ALMAGRO, *en dehors*. Amenez-le ici... Ce qu'il dit doit être faux.

ROLLA, *enchaîné et amené par des soldats*. Faux ! Rolla accusé de mensonge... Je voudrais te rencontrer dans un désert, quand tu devrais avoir une troupe des tiens pour te défendre, et moi n'avoir qu'un sabre dans cette main dégagée de vos chaînes.

ALMAGRO. Peut-on croire que Rolla, ce noble héros péruvien, soit découvert comme un espion se cachant dans notre camp ?

ROLLA. Se cachant !

ALMAGRO. Mais réponds au général.... Le voici...

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; PIZARRE.

PIZARRE. Que vois-je ? Rolla !

ROLLA. Cette vue doit t'étonner sans doute.

PIZARRE. Rolla enchaîné !

ROLLA. Oui, et si soigneusement que tu ne dois pas craindre de l'approcher.

ALMAGRO. Les gardes l'ont surpris comme il passait nos avant-postes.

PIZARRE. Mettez-le en liberté sur-le-champ..... Rolla, croyez-moi, je regrette vivement qu'on vous ait fait une telle injure.

ROLLA. Tu dois le regretter.

PIZARRE. Je ne puis souffrir de voir un guerrier aussi célèbre que Rolla désarmé. Accepte ce fer, quoiqu'il ait appartenu à ton ennemi. Les Espagnols savent les égards qu'on doit au courage.

ROLLA, *prenant l'épée que lui offre Pizarre.* Et les Péruviens savent oublier les offenses.

PIZARRE. Pizarre et Rolla ne peuvent-ils donc cesser d'être ennemis?

ROLLA. Quand la mer nous séparera.... oui... Puis-je m'éloigner maintenant?

PIZARRE. Sans rien craindre.

ROLLA. Je ne serai plus arrêté par tes gardes?

PIZARRE. Qu'on donne l'ordre de laisser passer Rolla librement.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; DAVILLA, DEUX SOLDATS, UN ENFANT.

DAVILLA. Deux de nos soldats qui avaient été faits prisonniers hier, sont parvenus à s'échapper par le passage secret que nous avons si long-temps cherché.

PIZARRE. Silence!... ne vois-tu pas, imprudent?... (*Il lui montre Rolla.*)

DAVILLA. Dans leur fuite ils ont trouvé un enfant Péruvien qui semble...

PIZARRE. Et que m'importe?... Qu'ils le jettent à la mer...

ROLLA. Ciel! l'enfant d'Alonzo!... Donnez-le moi...

PIZARRE. L'enfant d'Alonzo!.... Oh! précieux otage!.... Alonzo est encore mon prisonnier...

ROLLA. Veux-tu donc arracher cet enfant à sa mère?

PIZARRE. Oui, certes, je le veux... Quand je rencontrerai Alonzo dans l'ivresse de la victoire, crois-tu donc qu'il ne

sente pas sa valeur se refroidir à la pensée qu'un mot de moi peut décider de la vie de son enfant?

ROLLA. Je ne te comprends pas..

PIZARRE. Ma vengeance a un long arriéré de haine envers votre Alonzo. Cet enfant peut m'aider à m'acquitter.

ROLLA. Juste ciel! est-ce un homme qui parle ainsi? Pourrais-tu donc sacrifier cette innocente créature? Tiens, regarde, il te sourit.

PIZARRE. Dis-moi, ressemble-t-il à Cora?

ROLLA. Pizarre, tu as embrasé mon cœur; si tu immoles cet enfant, ne crois pas que son sang sera bu par un sol stérile. Mon ame indignée nourrit l'espérance que ce sang montera jusqu'au souverain roi de la nature, et appellera sa vengeance sur la tête d'un barbare assassin.

PIZARRE. Eh bien! j'y consens, qu'il retombe sur ma tête.

ROLLA, *se jetant à ses pieds*. Contemple-moi à tes genoux; moi Rolla... moi qui ai sauvé ta vie, moi qui jusqu'ici ne me suis jamais courbé devant aucun être humain... je t'implore humblement à genoux; je t'implore... Epargne cet enfant et fais de moi ton esclave.

PIZARRE. Rolla, tu as toujours la liberté de partir, mais cet enfant restera avec moi.

ROLLA. Eh bien! cette épée est pour moi un présent du ciel et non de Pizarre. (*Il saisit l'enfant.*) Le premier qui fait un pas pour me suivre, tombe mort sur la place.

(*Il sort en courant.*)

PIZARRE. Courez à sa poursuite, mais épargnez sa vie. (*Almagro et les soldats se précipitent.*) Avec quelle fureur il se défend!... il leur fait mordre la poussière, et maintenant...

SCÈNE VIII.

PIZARRE; ALMAGRO, *revenant.*

ALMAGRO. Trois de tes braves soldats sont déjà victimes de l'ordre que tu nous as donné d'épargner la vie de ce furieux, et si une fois il atteint les buissons...

PIZARRE. Ne l'épargnez plus (*Almagro sort*); nos armes à feu doivent l'atteindre... Mais non, il se dérobe à leurs coups... Mes soldats le poursuivent... Le Péruvien les voit... Il se réfugie vers les rochers... Ils lui coupent toute retraite... Bien!

(*Rolla traverse le pont de bois poursuivi par les soldats. Ils font feu sur lui, une balle l'atteint.*)

PIZARRE. Vite, vite, saisissez l'enfant.

(*Rolla pousse dans l'eau l'arbre qui forme le pont. Les Espagnols restent stupéfaits. Rolla disparaît, emportant l'enfant dans ses bras.*)

ALMAGRO, *rentrant.* Malédiction! il s'est échappé sain et sauf.

DAVILLA. Non, il emporte la mort avec lui... Sois-en sûr, j'ai vu qu'une balle l'a atteint dans le côté...

PIZARRE. Mais l'enfant est sauvé; l'enfant d'Alonzo. O fureur! ma vengeance est encore déçue!...

ALMAGRO. La vengeance n'est pas dans les paroles; hâtons-nous d'agir! Oublies-tu que nous connaissons maintenant le passage secret qui, à travers les rochers, doit nous guider à cet asile où sont cachés leurs femmes et leurs enfans?

PIZARRE. Tu as raison Almagro, rassemble avec la promptitude de l'éclair une troupe brave et éprouvée..... Je ne veux pas perdre un temps précieux à la rendre plus nombreuse... Encore un mot, Almagro; Valverde sait-il que la mort d'Elvire est prononcée?

ALMAGRO. Oui... et elle vous fait une demande...

PIZARRE. Je n'en veux écouter aucune...

ALMAGRO. La faveur est de peu d'importance... elle vous demande l'habit de novice qu'elle portait le jour où vous l'avez vue pour la première fois. Elle ne veut pas, dit-elle, subir l'agonie de la mort, vêtue des ornemens qui lui rappellent sa honte.

PIZARRE. Eh bien! fais comme tu voudras... Mais dis à Valverde qu'à notre retour, il faut que j'apprenne la mort d'Elvire... Il m'en répond sur sa tête. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Le théâtre représente la tente d'Ataliba.

ATALIBA, *suivi de* CORA *et* D'ALONZO.

CORA. Oh! Ataliba, ne cherche pas à m'éviter. A qui une mère, dans le malheur, confierait-elle ses peines, si ce n'est à son roi? Les Dieux refusent d'écouter ma prière. Alonzo n'a-t-il pas combattu pour toi?... Et mon enfant, si tu parviens à me le rendre, ne combattra-t-il pas un jour pour Ataliba?

ALONZO. Chère et malheureuse Cora! tu ne fais que déchirer le cœur de notre monarque sans soulager le tien.

CORA. N'est-il pas notre roi, et n'a-t-il pas le pouvoir de me rendre mon enfant?

ATALIBA. Quand je récompense le mérite, ou que j'adoucis les misères de mes sujets, je sens toute la gloire d'être roi. Quand je les entends gémir et que je ne puis les consoler, je regrette la faiblesse de toute puissance humaine.

VOIX *en dehors*. Rolla! Rolla! Rolla!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS ; ROLLA, *couvert de sang, et portant l'enfant dans ses bras ;* PÉRUVIENS.

ROLLA. Tiens, Cora, ton enfant... (*Il le met dans les bras de Cora et tombe.*)

CORA. Mon fils !... Dieux, il est couvert de sang !

ROLLA. Sois sans crainte, c'est le mien (1).

ALONZO. Rolla, tu expires....

ROLLA. Pour toi et pour Cora. (*Il meurt.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; ORANO.

ORANO. Nous sommes trahis. Notre asile est découvert. L'ennemi vient attaquer cette paisible retraite.

ATALIBA. Ne perdez pas un moment. Aux armes ! Vos épouses et vos enfans vous implorent : portez à l'avant-garde le corps de notre ami, de notre héros ; que cette vue exaspère le courage de nos guerriers. Cruel Pizarre, la mort de l'un de nous s'apprête. Allons, que le mot de ralliement soit : Vengeance et Rolla. (*Ils sortent en foule.*)

SCÈNE XII.

Le théâtre représente une retraite au milieu des rochers.

PIZARRE, ALMAGRO, VALVERDE ET SOLDATS ESPAGNOLS.

PIZARRE. Eh bien ! si nous sommes cernés, du moins

(1) Quel mot touchant et sublime! Est-il possible de calmer la douleur d'une mère d'une manière plus héroïque ?

nous périrons au milieu de nos ennemis. Où donc sont cachés Alonzo et Rolla ?

ALONZO, ORANO, SOLDATS PÉRUVIENS.

ALONZO. Alonzo te répond, et l'épée d'Alonzo parlera pour Rolla.

PIZARRE. Tu sais que tu as l'avantage du nombre. Tu n'oserais me défier en combat singulier.

ALONZO. Péruviens, qu'aucun de vous ne fasse un pas. Laissez-nous combattre seuls.

PIZARRE. Espagnols, ces ordres sont aussi les miens.

(*Ils combattent ; le bouclier d'Alonzo est brisé, et il est renversé.*)

PIZARRE. Tiens ! traître ! ce fer va percer ton cœur !

(*Elvire entre vêtue des habits qu'elle portait lorsque Pizarre la vit pour la première fois. Pizarre épouvanté chancelle et recule. Alonzo se relève, engage le combat de nouveau, désarme et tue Pizarre. Vives acclamations des Péruviens.*)

SCÈNE XIII.

ATALIBA, SUITE.

ATALIBA, *embrassant Alonzo*. Cher et brave Alonzo !

ALMAGRO. Alonzo, nous nous soumettons. Epargne-nous ! Nous allons nous embarquer et quitter votre rivage.

VALVERDE, *à Alonzo*. Elvire me devait la vie, elle a sauvé la tienne.

ELVIRE. Valverde dit vrai ; il ne s'attendait pas à me revoir ici. Une impulsion irrésistible m'a poussée vers ces lieux.

ALONZO. Noble Elvire, toi qui m'as si généreusement sauvé, comment reconnaître ce que je te dois, ce que te

doivent Ataliba et ses sujets victorieux? Si tu voulais rester au milieu d'un peuple reconnaissant...

ELVIRE. Non, le destin de ma vie future est fixé. Humiliée, repentante, je tâcherai d'expier les coupables erreurs dont la conscience intérieure, bien que voilée sous un masque d'insouciance et de légèreté, a secrètement rongé mon cœur. Lorsque j'aurai conquis mon pardon par mes souffrances et mon sincère repentir, et que mon ame osera invoquer le Dieu de miséricorde pour d'autres que pour moi, le roi de la nature entendra les prières qu'Elvire lui adressera en faveur d'Alonzo, de sa Cora et de toi, monarque vertueux, et du peuple innocent soumis à ta domination. Valverde, tu m'as sauvé la vie; chéris l'humanité et oublie les horribles exemples que tu as eus sous les yeux. Espagnols, une fois rentrés dans vos foyers, dites à vos compatriotes qu'ils se trompent dans la poursuite de la gloire ou de la puissance. Dites-leur que l'avarice, les conquêtes, l'ambition, n'ont jamais fait le bonheur d'un peuple ou la grandeur d'une nation (*Elle sort en jetant un dernier regard de désespoir sur le corps de Pizarre.*)

ALONZO. Ataliba, suspendons un instant nos chants de triomphe, pour payer le tribut de regrets dus à la mémoire de notre cher Rolla.

(*Marche solennelle. Procession de soldats péruviens qui portent le corps de Rolla, entouré de trophées militaires.*)

CHOEUR FUNÉRAIRE: PRÊTRES ET PRÊTRESSES.

« Que des larmes de reconnaissance et de douleur cou-
« lent au souvenir du brave Rolla! »

(*Le rideau tombe lentement, pendant qu'Alonzo, Cora et les Péruviens pleurent sur le cercueil.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ÉPILOGUE,

PAR L'HONORABLE WILLIAM LAMB.

Dans ce moment où les palpitations causées par la terreur ne sont pas encore calmées, où la pitié n'a pas essuyé ses larmes, où vos yeux sont humides de pleurs que vous ont arrachées le malheur d'un État croulant, le danger d'un monarque, le destin d'une nation, et plus encore la douleur si touchante d'une mère, quelle morale la poésie peut-elle venir vous débiter ? Les vers sont-ils assez doux, assez éloquens pour vous dédommager de la perte de cette aimable illusion qu'ils viendront détruire ?

C'est à moi qu'est imposée cette tâche consacrée par l'usage (tâche aussi désagréable pour vous que pénible pour moi), de détruire l'édifice qu'ont élevé les scènes tragiques, de réveiller vos esprits plongés dans une méditation pensive, de secouer la réflexion qui s'égare dans des songes, ou qui s'appesantit sur des impressions encore récentes, de détourner votre attention de tout ce qui la captive et l'absorbe, d'affaiblir les leçons si fortement gravées dans vos esprits, et de glacer cet intérêt qui brûlait vos cœurs... Du moins je ne viendrai pas tourner en ridicule, par de profanes railleries, ces soupirs que la compassion doit avouer avec orgueil, ces

soupirs chers à l'affliction, que la bonté provoque et que la vertu se plaît à entendre. La folâtre Thalie elle-même n'enviera pas l'hommage pieux rendu à sa sœur.

O vous qui écoutez les plaintifs accens de Melpomène avec un plaisir mêlé de larmes, qui jadis avez compati au désespoir solitaire de l'Etranger, aux maux et aux remords de Haller, la pure affection de Rolla vous fait-elle moins éprouver le charme inexprimable de la douleur? Les craintes auxquelle Cora s'abandonne sans réserve, remplissent-elles votre ame d'un intérêt moins vif? Non, vos cœurs qui battent à l'unisson du sien, approuvent ses sentimens maternels, son amour héroique. Oui, vous devez les approuver. Partout où il existe des hommes, dans les climats tempérés, au milieu des neiges et des glaces, ou dans les lieux desséchés par un soleil toujours brûlant, tes lois sont toujours les mêmes, ô puissante nature! Vainement le sophiste se vante de pouvoir expliquer les causes de ta domination générale... Plus vainement encore sa science froide et présomptueuse désapprouve ton empire universel sur nos cœurs. Une voix puissante te proclame, une voix que nous devons croire et qui ne nous parle pas pour nous tromper. Cette voix se fait entendre à Cora, et elle presse son enfant contre son cœur tremblant; hors d'elle-même, elle s'élance vers le champ de carnage, elle cherche Alonzo parmi des monceaux de cadavres, voulant entendre encore son soupir, même éteint dans les agonies de la mort, toucher ses lèvres, même froides et pâles, serrer contre elle son sein même sanglant. Cette voix se fait entendre à Rolla, et brave ainsi que généreux, il meurt pour sauver le plus cher trésor de Cora; il remet un fils dans les bras de sa mère désolée, contemple son transport et expire en souriant. Cette voix, nous l'entendons tous. Ah! qu'elle soit toujours obéie. Elle est l'aiguillon du courage, elle est le soutien de la vertu; elle

dicte tout ce que la bonté admire, tout ce qu'inspire la céleste piété, tout ce que la Renommée répète avec éloge à travers les siècles, tout ce qui est sanctifié par l'honneur, et respecté par le temps.

MONODIE

SUR LA MORT DE GARRICK (1).

Quand le mérite, moissonné par la mort, a droit à nos larmes, quand l'on nourrit ici un souvenir bien cher, devons-nous chercher encore à attendrir vos cœurs, à faire couler vos pleurs sur des afflictions imaginaires; dissiper ensuite cette douleur par un gai souvenir, aiguiser des

(1) Acteur aussi distingué par son talent que par ses vertus et ses immenses qualités, il excellait à la fois dans le tragique, dans la comédie et dans le genre bouffon. Né à Hereford en 1716, il débuta en 1741. En 1742, il alla avec mistriss Woffington donner quelques représentations à Dublin. L'enthousiasme qu'il y excita tint de la frénésie. C'était en été; la chaleur était étouffante. Cependant la salle ne désemplissait pas. Il en résulta une épidémie qu'on intitula *fièvre de Garrick*. Cinq ans après il acheta la moitié de la direction de Drury-Lane. Son associé mourut en 1773, et Garrick resta seul chargé de ce fardeau jusqu'en 1776, époque à laquelle il le transmit à Sheridan. Ce fut alors qu'il se retira du théâtre, et adressa au public les plus touchans adieux. Il mourut en 1779, et son corps fut porté avec une très grande pompe à Westminster, où il repose près du monument de Shakspeare.

Garrick avait épousé en 1749 mistriss Violetti, femme non moins remarquable par son esprit et ses qualités morales que par ses graces et sa beauté, et qui passait alors pour la premiere danseuse de l'Europe. Ami intime et constant du savant Johnson et de l'éloquent Sheridan, il composa plusieurs petites pièces de théâtre pleines d'esprit, et en société avec Colman la fameuse comédie du *Mariage clandestin*. Sa fortune, à l'époque de sa mort, s'élevait, dit-on, à 140,000 livres sterling (3,500,000 francs).

traits plaisans, nous livrer enfin à la verve comique avant d'avoir payé à notre Roscius un tribut de tendres regrets?... Non: sa gloire exige que nous nous montrions plus sensibles: sa mémoire réclame les larmes que son talent a fait couler tant de fois.

La voix publique, ces vers à la fois tristes et louangeurs, ces douleurs si augustes qui ennoblissaient son cercueil, cette foule qui pleurait en voyant passer son favori, ce respect touchant qui l'environna jusqu'à sa fin, tandis que l'image de Shakspeare, du haut de sa base sacrée, semblait désigner la dernière demeure de son sublime interprète (1); tout cela joint aux regrets que lui donnent les attachemens domestiques, n'est pas pour Garrick un éloge aussi brillant, aussi juste qu'une larme versée par vous dans cette salle même.

De tous les arts qui recherchent la renommée, celui de l'acteur est le plus incertain. La Renommée docile tresse des couronnes immortelles pour celui dont le pinceau gagne ses faveurs. Quelques merveilles qu'enfante aujourd'hui Reynolds, Raphaël peut se glorifier d'une gloire contemporaine. Les couleurs trop vives, les teintes trop tranchantes, sont adoucies par le temps, et la respecteuse admiration avec laquelle on contemple ses ouvrages, n'a point diminué. Le portrait même de la beauté, légèrement décoloré par la main du temps, prend une expression plus douce.

Le destin du patient sculpteur est plus humble, ses travaux sont plus pénibles, son art est plus mécanique.

(1) Pendant qu'on inhumait Garrick dans la partie de l'abbaye de Westminster, appelée le coin des poètes, M. Burke avait fait remarquer que la statue de Shakspeare semblait indiquer la place où devait reposer le grand acteur qui avait jeté tant de lustre sur ses ouvrages. Cette idée ne fut pas perdue pour Sheridan. (*Th.* Moore, *Mémoires sur Sheridan.*)

Il se contente de perpétuer, à l'aide d'un ciseau lent et craintif, des formes, des traits bien longs à reproduire; mais l'œuvre une fois achevée, elle bravera le temps cruel qui peut la mutiler, mais non détruire son prix; la ruine sculptée paraîtra plus glorieuse par sa mutilation même, plus révérée par sa destruction partielle. Les archives de la renommée recevront le nom de l'artiste, demanderont pour lui des honneurs et proclameront sa gloire.

Des espérances plus vastes enflamment le cœur du poète. O supériorité distinctive de la lyre sacrée! Partout où Phœbus inspirateur darde ses rayons, sa vive splendeur se reflète sur les chants de celui qui se voue à son culte, soit que ses vers redisent pompeusement d'héroïques douleurs, soit que, pleins d'une gaieté douce, ils n'aient d'autre ambition que de conquérir le sourire approbateur de la beauté, ou qu'ils fassent répéter aux bosquets solitaires le tendre désespoir d'un amour malheureux. Quelque sujet que le poète âit choisi, il franchit les lieux et les âges, il éveille des passions sympathiques, l'orgueil de la gloire, le soupir de la pitié, la rougeur précoce de la jeunesse, et les chastes larmes de la beauté.

Telle est la récompense, tels sont les honneurs de ces hommes dont l'art enfante des œuvres durables. L'acteur seul redoute les arrêts du temps. Son souvenir n'est perpétué que par une faible tradition; ce débile appui protége seul un mérite qui n'est attesté par aucune preuve palpable, qui ne se lie à aucune substance. L'art incomparable de Garrick lui-même, en s'échappant vers le ciel, ne laisse derrière lui aucun effet fixe, aucun modèle.

Cette grâce dans l'action, cette physionomie mobile, aussi fidèle que la nature à reproduire les moindres nuances, ce regard expressif que chacun pouvait commenter, qui commandait l'attention et des applaudissemens muets, ce geste si énergique, si bien senti, qui lais-

sait percer une intention dans le silence, une volonté dans la pensée; cet organe harmonieux qui, sans ressembler au chant, prêtait au vers une musique qui ne lui appartient pas naturellement; de même que la lumière emprunte des pierres précieuses un éclat plus vif et, revêtue des couleurs de l'orient, éclipse le jour lui-même (1); ces élans de passions; ce sourcil, dont le froncement imprimait une crainte respectueuse; ces charmes de la plus douce éloquence, tout cela est périssable; tout cela, comme l'étincelle électrique, nous frappe et meurt en nous frappant. Encens trop pur pour supporter une flamme corporelle, son parfum charme un instant nos sens et s'évapore.

Aujourd'hui que sa cendre est froide, qu'une nuit éternelle couvre ses yeux, où est le monument qui assure la gloire de Garrick? Il est en vous, en vous seuls.

Au nom de tous ces charmes que son art employa pour dissiper vos peines, au nom des chagrins qu'il vous fit oublier, de cette admiration profonde qu'excitaient ses accens, de ces larmes qu'il versa, et qu'il vous fit verser en quittant ce théâtre, de ces pensées qui, pendant plus d'une soirée encore, vous le rappelleront en vous remplissant d'un plaisir douloureux, je vous en supplie, gardez dans vos cœurs la mémoire de son nom, nourrissez un regret tendre qui rehausse sa gloire. C'est à vous qu'est légué ce devoir, remplissez-le fidèlement, et montrez-vous justes envers son mérite. Vous ne pouvez plus, hélas! lui payer d'autre tribut.

(1) Voilà une de ces phrases qui embarrassent singulièrement un traducteur; et cela est d'autant plus facheux, que ces sortes de comparaisons se rencontrent fréquemment en anglais. Si on les traduit littéralement, elles sont ridicules en français; si on les paraphrase ou qu'on les altère, on ne donne plus une idée juste de l'original. De ces deux inconvéniens, j'ai préféré le premier, au risque de faire passer bien à tort Sheridan pour ampoulé ou amphigourique.

Le temps, qui consacre tout, doit un autre hommage à l'auteur comique, au poète spirituel, et cet hommage fleurira sur sa tombe, couronne impérissable dont sera ombragé le masque de Thalie en deuil. Lorsque l'équitable sculpture élèvera un monument destiné à éterniser le souvenir de cette perte cruelle, aimable Muse, dont les douleurs même ont tant de charmes, tu auras en partage la triste consolation de garder ce marbre couvert de lauriers. De même que l'imagination humaine, entraînée par la superstition à visiter la demeure des morts, a vu parfois, à la lueur douteuse du crépuscule, un chérubin pleurant sur la tombe d'un martyr ; ainsi, charmante Muse, penche-toi sur ce chef-d'œuvre funéraire, pénétrée de cette douleur patiente qui aime à verser lentement des pleurs, de ces pensées dont on craindrait de dissiper la mélancolie, de ce doux regret, mêlé de tendresse et de résignation, et que tes regards disent : *Nous ne le verrons plus !* Serre contre ton sein cette urne glacée, et que tes soupirs dispersent la poussière irrespectueuse dont le temps pourrait flétrir son tombeau.

ÉPILOGUE

POUR LA TRAGÉDIE INTITULÉE *LA FATALE PERFIDIE.*

(*Nota.* L'auteur de cette tragédie était mistress Hannah More.)

Un acteur dans la coulisse.

Lâchez-moi, Messieurs ; au nom du ciel ! lâchez-moi donc, ou je fais un revenant du premier qui me barre le chemin. (*Sur le théâtre.*) Vous voyez en moi un rimailleur de profession aussi maigre que l'Envie et aussi envenimé qu'elle. Je veux donner l'essor à ma rage, chasser de la scène les écrivains femelles. Théâtre, histoire, les femmes accaparent tout maintenant. Elles ambitionnent le sceptre de l'esprit; dans la tragédie, dans la comédie, dans le genre pastoral, elles se permettent de plaire au public. Assurément tout poète d'un étage inférieur doit crever de dépit, de voir que des femmes peuvent conquérir quelque réputation par leurs écrits. C'est votre partialité, ce sont vos coupables applaudissemens qui les encouragent dans leur folie; mais notre secte persistera à abaisser leur gloire, à ridiculiser les vains projets de ces beautés qui nous outragent, et à proclamer que les devoirs subalternes de la vie domestique sont en guerre perpétuelle avec les travaux des neuf sœurs.

Voyez quels soins divers tiraillent l'esprit de Corilla que tourmentent alternativement sa femme de chambre et une métaphore. Voyez-la s'asseoir à son bureau dans un négligé studieux, tracassière lettrée, ménagère bel esprit, invoquant à la fois, dans des vues différentes, les Dieux et

son cuisinier, sa marchande de modes et les Muses. Quel chaos de friperies est disséminé autour d'elle : quelle mosaïque bisarre ! Des mémoires, des manuscrits, des bonnets, des romans, des peignes, masse confuse qui charge sa toilette et obscurcit jusqu'à son miroir. Ici c'est une épigramme non achevée; là c'est un mémoire de couturière non acquitté: ici des comédies inédites attendent les applaudissemens de la capitale, là des patrons encore nus attendent la gaze retardataire. Un essai moral accapare d'abord tous ses soins, puis c'est une satire, puis la carte de son dîner. Elle projette une scène, puis un entremets... Ici elle écrit: *Acte premier*; là: *Relevé avec un poisson*. Pendant qu'un délire poétique fait rouler son œil droit, son œil gauche jette un regard sagement scrutateur sur le mémoire du charbonnier : elle enfonce sur la même pelotte ses épingles et les poignards de Melpomène, et mêle ensemble des pleurs, des invitations de bal, du fil et des aiguilles (1).

Sapho s'est longtemps escrimée dans la poésie épique, longtemps elle a dédaigné tout tracas intérieur, quand tout à coup (et sans qu'il y ait là dedans ni honte ni péché) ce n'est plus la muse de Sapho, c'est Sapho elle-même qui accouche. Les neuf chastes sœurs, saisies d'épouvante, s'enfuient, et Junon prend un pouvoir despotique. Bientôt de barbares commères renversent les monumens classiques : une soupière remplace l'urne sacrée; aucun livre, aucun accessoire littéraire n'échappe à leur furie; elles enclouent l'écritoire et déchirent les doctes pages. Poëmes et comé-

(1) Voltaire a composé sur *l'Immortelle Emilie* (la marquise du Châtelet) les vers suivans qui ont quelque rapport avec ceux de Sheridan :

> Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie,
> Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
> Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
> L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
> L'opéra, les procès, le bal et la physique.



dies ont le même destin; Ovide et Plaute sont mis au même pilon, et Aristote seul est conservé... pour envelopper une tourte aux prunes.

Et une femme viendra encore se risquer sur la scène tragique! Elle osera!... Mais chut! il faut contenir mon dépit; je vois que votre cœur vous porte à l'applaudir, et que l'ombre de Shakspeare protége sa cause, contente de la protéger, puisque c'est aujourd'hui la main d'une femme qui fait croître sur sa tombe de nombreux trophées, et le laurier toujours vert qui commande notre vénération.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

